UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01853385 1

Vive le Précieux Sang de Jésus!

Monastere du Precieux Sang

TORONTO

No. 143

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

TRANSFERRED

GIFT OF

The Monastery of the Precious
Blood, Toronto

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintaugustinmai02augu

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

SAINT AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

II

Cum opus cui titulus : MAYR : Saint Augustin, maître de la vie spirituelle (traduction française), *duo religiosi e Congregatione Augustinianorum ab Assumptione quibus id commissum fuit recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.*

Parisiis, die 6 julii 1898.

F. PICARD,
Sup. G^lis Aug. ab Assumptione.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 13 julii 1898.

† F. card. RICHARD.
arch. Parisiensis.

SAINT
AUGUSTIN
MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

OU

FORMATION DU CHRÉTIEN

Par les pieux et salutaires enseignements
de notre B. Père et très illustre Docteur de l'Eglise Augustin

EXTRAITS DE SES OUVRAGES

ET DISTRIBUÉS

POUR SERVIR QUOTIDIENNEMENT DE NOURRITURE SPIRITUELLE

Selon l'ordre des jours et des fêtes de l'année

Par le P. Félix MAYR

De l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin

et traduits du latin

Par le P. Charles LAURENT

Des Augustins de l'Assomption

TOME II

A. J. Simard
5.30.99

IMPRIMERIE E. PETITHENRY

8, RUE FRANÇOIS Ier, PARIS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

DEC - 5 1953

AVRIL

DE LA CONVERSION DU PÉCHEUR

OU DE LA PÉNITENCE NÉCESSAIRE A L'EXPIATION DU PÉCHÉ

I

Motifs et exemples de pénitence.

Le pécheur qui désespère de sa guérison ajoute péché à péché, et réalise ainsi cette parole de l'Écriture : « Quand l'impie est arrivé au fond de l'abîme, il méprise. » (Prov. 18.) Gardez-vous de ce désespoir et de ce mépris, si vous êtes pécheur. Du fond de l'abîme criez vers le Seigneur, dites-lui : « Des profondeurs du péché, j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, écoutez ma voix. Que vos oreilles se rendent attentives à ma voix suppliante. Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous ? Mais en vous est la miséricorde. » (Ps. 129.) Cette miséricorde, les Ninivites la trouvèrent, pour avoir crié vers Dieu du fond de l'abîme, et la menace du prophète resta plus facilement sans effet que les humiliations de la pénitence.

Vous direz peut-être : — J'ai été baptisé dans le

Christ ; alors ont été remis tous mes péchés passés. Mais je me suis rendu méprisable en reprenant mes anciennes voies. Je ne suis qu'un chien abominable aux yeux de Dieu : je suis retourné à mes vomissements. Où aller loin de son esprit ? Où fuir de devant sa face ? — Où fuir, mon frère ? Dans les bras de sa miséricorde, en vous repentant d'avoir par vos péchés méprisé sa puissance. Le plus sage moyen de fuir Dieu est de fuir vers lui : oui, fuyez sa sévérité redoutable, en fuyant vers son infinie bonté.

En quel lieu pourriez-vous fuir, sans y rencontrer sa présence ? Montez au ciel : il y est. Descendez jusqu'aux enfers : il y est encore. Prenez votre essor en droite ligne, volez jusqu'aux extrémités du monde, avec l'espoir d'y habiter sans Dieu : c'est sa main qui vous y conduira, c'est sa droite qui vous y fera parvenir. Laissez donc ces vaines tentatives, et songez que Dieu vous aurait déjà retiré de cette vie, s'il ne voulait pas guérir votre âme de ses blessures, si graves et si nombreuses qu'elles puissent être. Ignorez-vous que la patience de Dieu vous invite à la pénitence ? Après avoir en vain jeté des cris de menace, pour vous retenir auprès de lui, il ne jette maintenant que des cris de pardon, pour vous décider au retour.

Voyez le roi David : il avait, lui aussi, participé aux mystères de son temps ; il avait reçu la circoncision qui tenait lieu de baptême à nos pères ; il avait encore reçu l'onction sainte, figure du royal sacerdoce de l'Église. Tout à coup le voilà coupable d'adultère et d'homicide : est-ce en vain que des profondeurs si soudaines et si effrayantes de ce double crime il poussa vers le Seigneur ce cri de pénitence : « Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités ? »

Et à quel titre? « Parce que je reconnais mon iniquité, et que mon péché est sans cesse devant mes yeux. » (Ps. 50). Que dire de Pierre? Il était déjà fidèle, et un grand nombre avaient même reçu de ses mains le baptême du Christ. Considérez donc cet apôtre : présomptueux, il est repris ; timide, il se blesse profondément ; fondant en larmes, il est guéri. Ainsi nous sommes entourés des préceptes qui nous ordonnent de faire le bien, et des exemples que nous ont laissés les saints, non seulement tous ceux qui ont toujours eu l'âme pure, mais encore ceux qui par le repentir ont recouvré la sainteté qu'ils avaient perdue en péchant.

Mais alors même, par hypothèse, que le pardon de Dieu serait incertain, que risquez-vous en suppliant le Seigneur, vous qui n'avez pas craint de risquer votre salut en l'offensant? Personne n'est jamais sûr du pardon du prince. Et cependant, pour l'obtenir, on prodigue l'argent, on traverse les mers, on affronte les hasards des tempêtes ; pour éviter la mort, on s'expose à une mort presque certaine, et ensuite, on se fait, auprès du prince, qui n'est qu'un homme, appuyer par d'autres hommes. Toutes ces démarches, on les entreprend sans hésiter, et pourtant sans être certain de leur succès. Or, les clefs de l'Église ont une efficacité pleine de certitude, et on doit compter sur elles mille fois plus que sur les cœurs des rois. Ces clefs sont si puissantes que tout ce qu'elles délient sur la terre est délié dans le ciel. Telle est la promesse divine. Bien plus honorable, d'ailleurs, est l'humilité qui nous abaisse devant l'Église de Dieu : il y a moins de fatigues à s'imposer, et, sans aucun danger pour la vie du corps, on évite la mort éternelle. (*Serm.* 351.)

II

Il n'est point de crime dont un pécheur vraiment pénitent ne puisse espérer le pardon.

La blessure est grave : il s'agit peut-être d'un adultère, peut-être d'un homicide, peut-être d'un sacrilège. S'il en est ainsi, la blessure est grave, profonde, mortelle, atteignant les sources de la vie : mais tout-puissant est le Médecin. A la pensée du crime a succédé le plaisir ; au plaisir, le consentement ; au consentement l'acte même : le pécheur est un mort de quatre jours, qui répand une odeur infecte. Mais le Seigneur n'abandonna pas Lazare, et il lui cria : « Lazare, viens dehors. » Au son de cette voix si miséricordieuse, la pierre du sépulcre céda, la mort fit place à la vie, le ciel fut vainqueur de l'enfer. Lazare se leva, il sortit du tombeau ; mais il était lié comme l'est encore celui qui fait pénitence de ses fautes, après les avoir confessées. Celui-là est sorti, lui aussi, du tombeau : sans quoi cette confession lui eût été impossible. Confesser ses fautes, c'est, en effet, sortir de leurs secrètes et ténébreuses profondeurs.

Mais que dit le Seigneur à son Église ? « Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » Ce nouveau Lazare étant donc sorti du sépulcre de ses péchés, le Seigneur a rempli l'office de sa miséricorde, qui était d'amener à la confession ce mort enseveli et sentant mauvais : aux ministres de l'Église de faire le reste. « Déliez-le, et laissez-le aller. » Plaise à Dieu qu'aucun de nous ne soit jamais obligé à ce genre de

pénitence ! Mais, si ce malheur arrive à quelqu'un, qu'il ne désespère pas. Si Judas le traître s'est perdu sans retour, il le doit moins à son crime qu'à son désespoir. Il repoussa ainsi la miséricorde, et il ne vit point briller dans son cœur la lumière qui l'aurait fait recourir à l'indulgence du Maître qu'il avait trahi, et qui inspira un si confiant repentir aux bourreaux de ce divin Crucifié. Il désespéra donc, jusqu'à se donner la mort ; il se pendit et s'étrangla. Ce supplice corporel fut la suite de celui de son âme. Nous donnons, en effet, le nom d'esprit à l'air que nous respirons. Or, celui qui s'étrangle, ne meurt que parce que l'air n'entre plus dans sa poitrine : de même ceux qui désespèrent du pardon de Dieu, s'étouffent par ce désespoir même, et ne peuvent plus recevoir la visite de l'Esprit-Saint. (*Serm.* 352.)

Lorsque, après la passion, la résurrection et l'ascension du Seigneur, le Saint-Esprit fut envoyé du haut du ciel, de grands miracles se firent au nom de ce Jésus que les Juifs avaient persécuté et qu'ils méprisaient comme un homme mort à jamais. A cette vue, ces Juifs persécuteurs furent saisis de repentir, ces Juifs cruels et déicides se sentirent tous changés, et ils crurent au Christ, et, au nombre de trois mille d'abord, et ensuite de cinq mille, ils burent par la foi le sang qu'ils avaient versé avec tant de fureur. Il en fut ainsi, afin que les pécheurs, même les plus criminels, apprissent à ne point désespérer, en voyant Dieu pardonner aux bourreaux de son Fils. (*Traité* 40 *sur l'Év. de S. Jean.*) Quel péché restera sans rémission, lorsqu'a été remis le péché qui a condamné et mis à mort le Destructeur des péchés ? (*Serm.* 316.) Qu'est-ce qui ne sera point pardonné au pécheur converti, si le crime d'avoir

répandu le sang du Christ a reçu son pardon ? Quel homicide désespérera, quand l'espérance a été rendue aux assassins de l'Homme-Dieu ? Beaucoup d'entre eux crurent en lui, et ils burent avec le sang divin, qu'ils avaient eu la scélératesse de répandre, un pardon surabondant, qui dépassa cette scélératesse même. Qui donc s'abandonnerait au désespoir ? Et si vous voyez le larron sur sa croix obtenir son salut, ce larron naguère homicide, accusé peu après, convaincu, condamné, crucifié, et enfin sauvé, n'en soyez pas surpris. Il fut condamné là où il fut convaincu ; mais il fut sauvé là où il se convertit. (*Traité* 38 *sur l'Év. de S. Jean.*)

III

Dieu pardonne au pécheur qui se repent et qui reconnaît son péché.

« Détournez vos regards de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités. » (Ps. 50.) Dieu détourne ses regards des péchés de celui qui les confesse, qui s'accuse lui-même, en implorant le secours de la miséricorde divine. Ces regards, il les détourne des péchés et non du pécheur. Celui qui dit à Dieu : « Détournez vos regards de mes péchés, » lui dit ailleurs : « Ne détournez pas de moi vos regards. » (Ps. 26.) Ces regards vengeurs se détournent quand ils ne sévissent pas : s'ils sévissent, leur vengeance apporte la ruine. Des juges qui prononcent une sentence de condamnation, on dit qu'ils dirigent leurs regards contre les coupables. Aussi, pour que Dieu ne porte point sur nos péchés ses regards terribles, nous le prions de les en détourner,

de ne plus connaître ces péchés, de les oublier. Mais, pour être entendus de lui, nous devons les reconnaître, les avouer nous-mêmes. Le péché ne peut rester impuni : ce serait inconvenant, contraire à la justice et à ses nécessités. Puisqu'il en est ainsi, châtions nos péchés, pour leur épargner les châtiments divins. Que le péché ne trouve pas en nous des avocats, mais des juges. Montons au tribunal de notre esprit pour requérir contre nous, et plaçons-nous comme des criminels devant nous. Ne nous plaçons pas derrière nous, de peur que Dieu ne nous place devant lui. Voilà pourquoi le Roi-Prophète dit encore : « Car je reconnais mon iniquité, et mon péché est sans cesse devant moi. » (Ps. 50.) C'est comme s'il disait : Puisqu'il est devant moi, Seigneur, qu'il ne soit pas devant vous ; puisque je le reconnais, ne le connaissez plus. Le péché doit donc être puni, ou par nous, ou par Dieu : s'il l'est par nous, ce sera sans nous ; s'il l'est par Dieu, nous serons compris dans le châtiment.

Dans la même personne se trouvent l'homme et le pécheur. L'homme dit : « Ne détournez pas de moi vos regards. » Le pécheur dit à son tour : « Détournez vos regards de mes péchés. » En d'autres termes : Ne détournez pas vos regards de celui qui est votre créature ; mais détournez-les de ce qui est son œuvre. Que votre œil, Seigneur, daigne distinguer le vice et la nature, pour ne point perdre la nature à cause du vice. En moi, il y a quelque chose que vous avez fait et quelque chose que j'ai fait moi-même. Ce que vous y avez fait, c'est la nature ; ce que j'y ai fait, c'est le vice. Ah ! que le vice disparaisse, et que la nature soit sauvée !

Guerre donc à toute complaisance en nous-mêmes quand nous péchons, parce que le péché déplaît à Dieu.

Et comme nous ne pouvons être sans péché, au moins devenons semblables à Dieu en partageant ses haines. Si ce qui est abominable en nous aux yeux de ce Créateur, nous le prenons aussi en abomination, nous nous unirons par ce côté à la volonté de Dieu. Dieu est notre artisan : examinons-nous, pour effacer de notre être tout ce qui ne sort pas de son atelier. Il est écrit, en effet, que « Dieu créa l'homme droit. » (Ecclé. 7.) [*Serm.* 19.]

IV

Le pécheur ne doit pas différer sa conversion.

Efforçons-nous d'avoir une conscience pure, et, s'il s'y trouve quelque tache, « prévenons les regards de Dieu par la confession. » (Ps. 94.) Prévenons-les, pour qu'ils ne nous préviennent pas. La confession arrêtera leur vengeance, si ensuite nous ne retournons pas à l'iniquité. Oui, prévenons Dieu, avant qu'il nous prévienne. Il doit venir, c'est certain : nous perdrons tout, si nous n'ambitionnons point la fortune qu'il nous réserve. Il viendra, même contre notre gré. Différons-nous sa venue, en nous y opposant ? Il connaissait l'heure où il serait jugé : il connaît l'heure où il jugera. Il viendra, ce Juge : à nous de voir en quel état nous comparaîtrons devant lui. Y a-t-il aujourd'hui quelque souillure dans notre conscience ? Confessons-la aujourd'hui ; aujourd'hui débarrassons-nous en : c'est aujourd'hui qu'il faut en obtenir le pardon et la délivrance.

Inutile de dire : Dieu diffère le pardon. Ne tardez pas vous-même à prendre le remède. Vous avez

quelque chose dans le cœur qui vous gêne et qui, par conséquent, vous presse de vous en délivrer. Si, dans votre maison, il y avait une pierre qui offensât votre vue, vous la feriez enlever, surtout si vous aviez à recevoir un personnage de quelque importance. Or, que faites-vous en invoquant Dieu ? Vous l'appelez en vous. Comment y descendra-t-il, si vous n'avez point purifié le lieu où vous devez le recevoir ? Priez-le de vous purifier, et invitez-le à entrer ; mais à la condition que vous agirez sans retard, afin de profiter et de sa parole et de son silence, de sa parole de Maître qui vous instruit, de son silence de Juge qui vous attend. (*Serm.* 47.)

A quoi bon répondre : Dieu m'a promis le pardon, quand je me convertirai : il tiendra sa promesse ? — Très-certainement : Pourquoi donc ne vous convertissez-vous pas ? — Parce qu'il me pardonnera, quand je me convertirai. — Ce n'est nullement douteux : mais ce *quand*, ce moment de votre conversion, quand viendra-t-il ? Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui, maintenant même ? — Demain, Dieu m'a promis le pardon de mes fautes. — Ah ! vous vous promettez le jour de demain ! Si, dans les livres Saints où vous avez lu la promesse de pardon qui vous est faite lorsque vous vous convertirez, vous trouvez aussi que le jour de demain vous sera accordé, différez votre conversion jusqu'à demain. Mais non : pour vous inspirer une terreur salutaire, Dieu ne commence-t-il pas les reproches qu'il vous adresse par ces paroles impératives : « Ne différez pas de jour en jour, car sa colère viendra soudain ! » (Ecclé. 5.) Sans doute, en homme sage, vous craignez peut-être de vivre saintement plus de deux jours : eh bien, si le jour de demain vous est

assuré, joignez-y le jour présent, et vous aurez ainsi deux jours de sainte vie. Que si le jour de demain ne doit pas luire pour vous, du moins le jour présent vous sauvera du danger ; et, si ce jour de demain ne vous fait pas défaut, vous l'ajouterez au jour actuel. (*Serm.* 20.)

Que ferons-nous donc ? Tandis que nous en avons le temps, changeons de vie, et corrigeons nos œuvres mauvaises. Il y a des supplices qui atteindront infailliblement les pécheurs : que ces châtiments, pour tomber sur nous, ne puissent pas nous trouver, non point parce que nous n'existerons plus, mais parce que nous aurons à temps cessé d'être du nombre de ceux pour qui ont été annoncés ces châtiments éternels. Pourquoi notre Juge nous menace-t-il ainsi de sa venue, sinon afin de ne trouver personne à punir, quand il viendra ? Les terribles oracles prophétiques n'ont pas d'autre but que de hâter notre correction. Ah ! si le Juge voulait nous condamner, il n'avertirait pas avec tant d'insistance. Un homme qui veut en frapper un autre, ne lui dit pas : Prenez garde ! Or, à chaque page, les Écritures, voix de Dieu, nous disent : Prenez garde à vous ! De même pour les tribulations de cette vie : Dieu s'en sert comme d'une verge pour nous corriger, afin de n'avoir pas à nous condamner après la mort. (*Serm.* 22.)

V

Grand danger que court le pécheur en différant sa conversion.

Tout esprit réfléchi sait qu'un pécheur, qui a conservé quelque crainte de Dieu, ne résiste à sa parole

pour se convertir, qu'en espérant avoir encore longtemps à vivre. Voilà ce qui perd un grand nombre de chrétiens coupables. Ils disent : demain, demain ; et tout à coup, la porte se ferme. Ils restent dehors avec le cri du corbeau, parce qu'ils n'ont pas eu le gémissement de la colombe. Demain, demain (*cras, cras*) est le cri du corbeau. Gémissez plutôt comme la colombe, et frappez-vous la poitrine ; mais, en la frappant à coups redoublés, convertissez-vous. Autrement, vous paraîtriez non pas châtier votre conscience, mais bien en affermir, en endurcir le fond mauvais, au lieu de le corriger. Gémissez, mais que ce ne soit pas en vain !

Peut-être vous dites-vous : Dieu a promis de me pardonner, quand je me corrigerai : je suis donc en sûreté. Je lis dans les divines Écritures : « Le jour où le pécheur se détournera de ses iniquités pour accomplir la justice, j'oublierai tous ses péchés. » (Ézéch. 18.) Je suis donc tranquille : dès que je me corrigerai, je suis sûr que Dieu me pardonnera tout. — Que répondre à cela ? Réclamer contre Dieu ? Lui dire : non, non, ne le pardonnez pas ? Qui prétendra que cette promesse de pardon n'est point écrite et que Dieu ne l'a point faite ? Ce serait tout autant de mensonges. Oui, rien n'est plus vrai : Dieu a promis le pardon à quiconque se corrige. Mais si Dieu a promis le pardon, a-t-il promis le jour de demain ? Dans le passage où le pécheur lit qu'il sera pardonné, le jour même de sa conversion, lit-il combien de temps on lui donne à vivre. — Il n'en est pas question. — Pécheur, vous ignorez donc combien de temps vous vivrez. Corrigez-vous, par conséquent, sans retard, pour être toujours prêt.

Ne redoutez pas le dernier jour, comme vous craignez un voleur qui percerait la muraille durant votre sommeil. Mais veillez sans cesse, et corrigez-vous aujourd'hui même. Pourquoi différer à demain ? Votre vie sera longue, tant mieux : si elle est longue, qu'elle soit bonne ! Un bon festin qui doit durer longtemps, personne ne le remet à plus tard ; et, vous, au contraire vous voulez prolonger votre vie mauvaise ! Si elle doit être longue, ne vaut-il pas mieux qu'elle soit bonne? Si elle doit être courte, n'est-il pas plus avantageux de la prolonger en la sanctifiant? Mais l'indifférence des hommes pour leur vie est si grande, qu'ils ne veulent rien avoir de mauvais qu'elle. S'ils achètent une villa, c'est à condition qu'elle sera bonne ; s'ils se marient,c'est avec une femme qui leur paraît parfaite ; s'ils désirent avoir des enfants, ils ne désirent pas moins qu'ils aient toutes les vertus ; mais, quand il s'agit de leur vie, ils veulent qu'elle soit mauvaise. Que leur a donc fait la vie, pour la vouloir telle, à ce point d'être seuls mauvais parmi toutes les choses bonnes qu'ils possèdent ? (*Serm.* 82.)

Sondez votre conscience, montez au tribunal de votre esprit, ne vous épargnez pas, examinez-vous, faites parler la moelle de votre cœur, et voyez si vous oserez vous déclarer innocent. Si vous avez mal vécu jusqu'ici, commencez dès aujourd'hui à bien vivre. « Insensé, cette nuit même on vous redemandera votre âme. » Je ne dis pas : « A qui appartiendra ce que vous avez amassé ? » (Luc, 12.) Mais je vous dirai : Selon la vie que vous avez menée, où serez-vous, quel sera votre sort? (*Disc. sur le Ps.* 101. *n.* 10.)

VI

Attendre pour se convertir la fin de la vie, c'est s'exposer à une conversion incertaine et douteuse.

Quiconque aura fait véritablement pénitence, et sera délié des liens qu'il avait contractés, vivant ensuite saintement comme il aurait dû le faire avant sa conversion, ira dans le sein de Dieu, après sa mort, dans le séjour du repos ; il ne sera point privé du royaume céleste ; il sera séparé de la cité du démon. Mais, si un pécheur, réduit par la maladie à la dernière extrémité, désire recevoir la grâce de la pénitence, qu'il la reçoive en effet, et qu'il meure aussitôt après sa réconciliation : est-il à présumer qu'il a fait une bonne mort? Le fidèle qui a bien vécu quitte cette vie en toute sécurité. Le pénitent, qui s'est réconcilié avec Dieu, lorsqu'il était en pleine santé, et qui depuis a mené une vie chrétienne, quitte aussi ce monde aussi sûr que possible de son salut. Mais, si celui qui ne se repent et ne se réconcilie qu'à sa dernière heure part de cette terre confiant et tranquille, peut-on partager son assurance ? Est-il sauvé ? A-t-il mérité d'avoir accès auprès du Christ ? C'est absolument incertain. Faisons donc pénitence de bonne heure, et apprenons comment ensuite nous devons régler notre vie.

Abstenons-nous de l'ivrognerie, de la concupiscence, du vol, des mauvais discours, des joies immodérées, et de ces paroles oiseuses dont il faudra rendre compte au jour du jugement. Mais non seulement un chrétien doit se préserver de ces vices après la pénitence,

mais encore il doit, avant la pénitence, s'en délivrer, pendant qu'il est en santé. Sait-il, si à la dernière heure de sa vie il pourra recevoir la grâce de la pénitence, et confesser ses péchés à Dieu et au prêtre? Voilà pourquoi il faut, avant la pénitence, reprendre la pratique du bien, et s'y rendre encore plus fidèle après.

Le pécheur qui ne se convertit qu'à la mort, sera-t-il damné? Sera-t-il sauvé? Incertitude et ignorance complètes. Ah! repentons-nous, tandis que nous nous portons bien. Si alors notre pénitence est sincère, le dernier jour ne nous surprendra pas, et nous serons en sûreté. Comment cela? Nous aurons fait pénitence, lorsque nous pouvions encore pécher. Mais, en différant la pénitence jusqu'à l'heure de la mort, quand nous ne pourrons plus pécher, ce sont les péchés qui nous quitteront, au lieu de les quitter nous-mêmes. — Mais, demandera-t-on, quelle raison peut porter à croire que Dieu ne nous les pardonnera pas? — De deux choses l'une : ou Dieu les pardonnera, ou il ne les pardonnera pas. Qu'en sera-t-il? Toujours l'incertitude! Laissons donc l'incertain, pour nous attacher au certain. (*Serm.* 393.)

Non, ne comptons pas, pour nous repentir, sur les derniers moments de notre vie, alors qu'il est impossible de faire pénitence. Ce serait nous bercer d'un vain espoir. C'est peu de se repentir : il faut encore avoir expié. Pour effacer la faute, seul l'aveu pénitent ne suffit pas. Après des péchés graves, Dieu veut, pour leur satisfaction, plus que des paroles : il veut des actes. La pénitence n'est pas refusée au moribond, on ne peut la lui refuser. Mais il nous est impossible d'affirmer qu'en mourant dans des conditions sem-

blables, il a mérité le pardon. Comment faire pénitence sur l'extrême limite de la vie ? La pénitence qu'un malade demande, est malade elle-même. La pénitence que demande un mourant, n'est-elle pas elle-même mourante ? Donc, quiconque désire trouver la miséricorde de Dieu, doit en santé faire ici-bas pénitence, afin d'arriver sain et sauf dans le monde futur. (*Serm.* 255. *Append.*)

VII

La pénitence, dans cette vie, est utile ; inutile est celle à laquelle on est condamné pour toujours après la mort.

Toutes les afflictions dont le Seigneur nous frappe en cette vie sont des avertissements qui aiguillonnent nos âmes et les pressent de faire pénitence. Mais viendra un jour le feu éternel : là seront précipités par la sentence du Juge tous ceux qui auront été placés à sa gauche : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » (Matth. 25.) Dans ce feu les réprouvés feront sans doute pénitence, puisque, d'après l'Écriture : « ils diront, saisis de regrets, et dans l'angoisse d'un cœur gémissant : A quoi nous a servi notre orgueil, et quel bien nous a valu l'étalage de nos richesses ? » (Sag. 5.) Ce sera là une pénitence, mais une pénitence inutile, une pénitence d'autant plus douloureuse qu'elle sera sans remède. C'est donc maintenant que la pénitence est utile et féconde, car c'est maintenant que l'on est libre de s'amender. (*Serm.* 22.)

Oui, dans les brasiers éternels, la pénitence arrivera

trop tard pour produire des fruits. Oh ! s'écrieront les damnés, si nous pouvions recommencer notre vie, si nous pouvions entendre de nouveau et pratiquer les enseignements que nous avons repoussés avec tant de mépris ! Tels seront les cris d'impuissance et de désespoir que pousseront ces hommes dont les iniquités firent des adversaires de Dieu. A quoi nous a servi d'être superbes, et ces richesses dont nous étions si fiers, quel avantage en avons-nous retiré ? Tout à passé comme une ombre ! — Ce sont là les accents du repentir ; mais ce repentir se borne à torturer, à torturer en vain. Voulons-nous donc utilement nous repentir ? Commençons dès à présent, et la pénitence nous corrigera. (*Serm.* 18.)

La pénitence, dans le temps, est une douleur qui guérit. La pénitence, dans l'éternité, est une douleur qui châtie. Pour en éviter les épines éternelles, il faut consentir, en cette vie, aux épines de la pénitence salutaire, en pratiquant ce qui est écrit : « Je me suis retourné dans mon angoisse, pendant que l'épine s'enfonçait : je vous ai révélé mon crime, et je n'ai point caché mon injustice. J'ai dit : je déclarerai au Seigneur contre moi mon injustice, et vous m'avez remis l'impiété de mon péché. » (Ps. 31.) Faisons cela aujourd'hui même, aujourd'hui même livrons-nous à cette contrition, afin qu'il ne nous arrive pas comme à ces pécheurs abominables dont il est dit dans nos Saints Livres : « Ils ont été dissipés, mais non contrits. » (Ps. 34.) [*Disc. sur le Ps.* 57, *n.* 20.]

Que le pécheur, pendant qu'il vit ici-bas, confesse ses œuvres mauvaises : vaine, dans les enfers, est la confession ; la pénitence, après la mort, ne sauve pas. « Voici maintenant le temps favorable, voici mainte-

nant le jour du salut, » (2. Cor. 6.) le jour du pardon pour ceux qui se repentent : plus tard, ce sera le jour de la vengeance contre ceux qui n'auront pas voulu confesser leurs péchés. Oh ! quelle amère pénitence dans les tourments font tous les impies ! Elle ne relâche nullement leurs chaînes, et aux peines qu'ils subissent, s'ajoutent les tortures de la conscience. Ils auraient pu par la confession s'épargner l'immensité d'un tel supplice ; ils ont dédaigné ce préservatif, et, à tout jamais, il n'y aura plus pour eux au dehors que des flammes, et au dedans que les déchirements plus cruels encore de la conscience.

Le médecin peut-il guérir la blessure que le malade rougit de lui montrer ? A présent, dans le temps qui passe si vite, nous rougissons de la pénitence, et nous ne craignons pas d'avoir à souffrir une éternité de tourments ! Malheureux homme, tu n'as pas honte de tes plaies, et tu as honte de l'appareil qui les cicatriserait ! Le péché n'est-il pas une plaie béante, et la pénitence n'est-elle pas l'appareil destiné à la fermer ? Ne vois-tu pas que, en repoussant la pénitence, tu refuses par là même d'y appliquer le remède nécessaire ? Et ne vois-tu pas que tes blessures sont mille fois plus honteuses et plus repoussantes, en restant toutes nues, que si elles étaient enveloppées du médicament appelé à les guérir ? (*Serm.* 254. *et* 257. *Append.*)

VIII

En changeant de vie, le pécheur pénitent oblige Dieu à changer de sentence.

Que chacun examine ses péchés et se hâte de les expier, tandis qu'il en est temps. Qu'il en conçoive

une douleur salutaire et un fécond repentir. Dieu semble dire au pécheur : Je t'ai annoncé ma sentence, mais je ne l'ai pas encore prononcée ; je l'ai prédite, mais je ne l'ai pas arrêtée. Son annonce te remplit-elle de crainte ? Pourquoi ? Si tu changes, elle changera. Car il est écrit que Dieu se repent. (Gen. 6.) Est-ce comme l'homme ? On le croirait en lisant ces paroles : « Si vous vous repentez de vos péchés, je me repentirai moi-même de tous les maux dont je voulais vous affliger. » (Jér. 18.) Dieu se repent-il, parce qu'il est sujet à se tromper ? Non ; le repentir, en Dieu, n'est qu'un changement de sentence. Et ce repentir n'est pas injuste, il est plein d'équité. Le coupable a corrigé sa vie : il est juste que le Juge corrige sa sentence. Qu'on ne s'effraie donc pas : ce qui change ici, c'est la sentence et non la justice. La justice reste avec toute son intégrité : le Dieu juste pardonne au criminel transformé en pénitent ; mais, si ce criminel s'obstine dans le mal, ce même Dieu serait injuste en lui accordant le pardon. Le divin Législateur est en même temps le Roi de la miséricorde. Il est venu lui-même avec la miséricorde, après avoir donné la loi. La loi nous avait rendus coupables, son auteur nous absout. Ou plutôt, il ne nous absout pas, car absoudre, c'est déclarer innocent l'accusé ; il accorde à notre conversion le pardon de nos péchés. Coupables, en effet, sont tous ceux que leurs péchés enveloppent. Que nul ne demande donc d'être absous ; mais implorons tous notre pardon. Seulement ce pardon ne se donne que si l'on change de vie. Ce changement opéré, nous n'aurons rien à craindre en entendant ces paroles : « Comme la cire fond devant le feu, que les pécheurs périssent de même devant la face de Dieu. » (Ps. 67.)

Oui, que les pécheurs périssent maintenant, afin de ne point périr. S'ils commencent à vivre saintement, ils périront comme pécheurs, ils ne périront pas comme hommes. Homme, pécheur, voilà deux termes différents : ils expriment, l'un la nature humaine, l'autre l'état de péché : cette nature est l'œuvre de Dieu ; l'état de péché est l'œuvre de l'homme. Dieu a fait l'homme ; l'homme s'est fait pécheur. Pourquoi donc trembler, lorsque Dieu dit : Périssent les pécheurs devant ma face ! Dieu veut nous dire par là : Périsse en vous ce que vous y avez fait, et je sauverai en vous ce que j'y ai créé moi-même ! Maintenant le feu brûle, allumé par la parole divine, par les ardeurs de l'Esprit-Saint, ainsi qu'il est écrit dans un autre psaume : « Il n'est personne qui puisse se dérober à sa chaleur. » (Ps. 18.) C'est l'Esprit-Saint qui est cette chaleur ; selon l'Apôtre, c'est par lui que nous pouvons « être fervents en esprit. » (Rom. 12.) Donc, au lieu de la face de Dieu, mettons devant nous, en attendant, son Écriture : qu'elle nous fonde comme la cire ; qu'elle nous fonde de repentir en nous parlant de nos péchés. Lorsque sous la chaleur de sa parole nous nous repentons, lorsque, nous abandonnant à cette douleur, nous versons des larmes abondantes, ne sommes-nous pas semblables à la cire qui se fond, et qui paraît se répandre en pleurs ? Faisons donc maintenant ce que nous craignons pour l'avenir, et cet avenir ne sera plus redoutable pour nous. (*Serm.* 22.)

IX

Le pécheur doit imiter David, non dans son péché, mais dans sa pénitence.

Beaucoup veulent tomber avec David, et ne veulent pas se relever comme lui, Or, ce n'est pas la chute de ce saint roi, mais son retour au bien qui doit ici nous servir d'exemple. Prenons garde de tomber. Les petits n'ont pas à se réjouir, mais plutôt à trembler de la faiblesse des grands. C'est dans ce but que cette histoire est racontée, écrite, souvent lue et chantée dans l'Église. Que ceux qui sont debout la méditent pour ne point tomber ; que ceux qui sont tombés l'écoutent pour se relever. Non, le péché de ce roi illustre n'est point passé sous silence ; il est publié dans l'Église de Dieu. Les méchants écoutent ce récit et y cherchent une défense pour leur conduite, une excuse pour les actes qu'ils méditent d'accomplir. Ils disent : David a péché ; pourquoi ne pècherais-je pas moi-même ? Pensée qui les rend plus criminels que David, car, en s'appuyant sur l'exemple de David pour commettre l'iniquité, ils font pis que David lui-même.

Aucun exemple n'a porté David à pécher. Il tomba sous le choc de la concupiscence, et non en se couvrant du patronage d'un saint. Mais vous, pécheur, vous ne mettez en avant la sainteté de David que pour pécher plus librement : est-ce sa sainteté que vous imitez, ou est-ce sa ruine ? En David vous aimez ce que David a déploré en lui-même. Voilà que, tout prêt, tout disposé à mal faire, vous ouvrez le Livre divin pour vous y encourager davantage, et vous parcourez les Écritures

inspirées de Dieu pour accomplir ce qui déplaît à Dieu. David a-t-il agi de la sorte? Réprimandé par le prophète, a-t-il cherché dans le prophète un motif de chute ?

Que ceux qui ont conservé leur innocence veillent sur elle, et que ceux qui sont petits tremblent à la vue d'un si grand homme tombé. Mais si ce récit lamentable vient aux oreilles d'un chrétien tombé, lui aussi, et souillé de quelque crime au fond de sa conscience, qu'il remarque les paroles du psaume, considère la grandeur de sa plaie, mais ne désespère point de la puissance du Médecin. Pécher et puis s'abandonner au désespoir, c'est courir à une mort certaine. Que personne ne dise donc : — Puisque j'ai commis tel crime, je suis damné sans ressource. Dieu ne pardonne pas une pareille iniquité : pourquoi donc maintenant n'ajouterais-je pas péché à péché? Je jouirais de cette vie, en me livrant à la volupté, à la débauche, à toutes sortes de cupidités coupables. Privé de tout espoir de salut, je possèderai au moins ce que je vois, s'il m'est devenu impossible de jamais posséder ce que je crois !

Le psaume rend prudents ceux qui ne sont pas tombés ; mais il prévient aussi le désespoir qui peut suivre la chute. Y a-t-il des pécheurs désespérés, qui trouvent inutile d'expier leurs péchés par la pénitence? Qu'ils écoutent les gémissements de David ! C'est lui, à défaut du prophète Nathan, qui leur est envoyé. Pécheurs, entendez ses cris et criez à votre tour ; entendez-le gémir et gémissez avec lui ; entendez-le pleurer, et mêlez vos larmes aux siennes ; entendez-le se réjouir de sa conversion et partagez sa joie. Si vous n'avez pu fermer votre cœur au péché, ne le fermez pas à l'espérance du pardon. Quelle humilité chez

David, en présence de Nathan le prophète ! Il ne repoussa ni ses reproches ni ses ordres. Il ne lui dit pas : Osez-vous parler ainsi à un roi ? Malgré sa grandeur royale, il écouta le prophète : et nous, son humble peuple, n'écouterons-nous pas le Christ ?

Disons donc avec David : « Dieu, ayez pitié de moi, dans l'immensité de votre miséricorde. » (Ps. 50.) Invoquer une miséricorde immense, c'est confesser une immense misère. Que ceux-là vous demandent un peu de votre miséricorde, ô mon Dieu, qui ont péché à leur insu. Mais moi, j'ai besoin qu'elle vienne à mon aide dans toute son immensité, qu'elle accoure à ma blessure si grave avec ses remèdes les plus souverains. Ma plaie est profonde, mais je mets ma confiance dans le Tout-Puissant. Je regarderais comme impossible la guérison d'un tel mal, si je n'avais, pour y recourir, l'art infaillible d'un tel Médecin. (*Disc. sur le Ps.* 50. *n.* 3. 5 *et* 6.)

X

L'exemple du publicain apprend au pécheur pénitent comment il doit accuser son iniquité devant Dieu.

Le publicain se tenait au loin ; mais Dieu ne se tenait pas loin de lui. (Luc. 18.) Pourquoi Dieu ne se tenait-il pas loin de lui? Parce que le Seigneur, est-il dit autre part, est « près de ceux qui ont le cœur affligé. » (Ps. 33.) Or, le publicain avait le cœur affligé. « Le publicain, se tenant au loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine. » Se frapper la poitrine est un signe de la contrition du cœur. Que disait donc ce publicain, en se frappant la poitrine?

« Mon Dieu ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Et quel fut le jugement du Seigneur ? « Je vous le dis, celui-ci se retourna chez lui justifié, et non pas l'autre. » Comment cela ? Seigneur, expliquez-nous votre sentence, montrez-nous l'équité de votre arrêt.

Dieu lui-même nous en fait connaître le principe : « Parce que quiconque s'élève, sera abaissé ; et quiconque s'abaisse, sera élevé. » Le publicain n'osait pas lever les yeux au ciel. Il n'osait pas regarder le ciel, parce qu'il se considérait lui-même, et cela, pour se déplaire à lui-même, et plaire ainsi à Dieu. Mais voici un pécheur qui est plein de jactance et qui porte la tête haute. Le Seigneur dit à cet orgueilleux : Tu ne veux pas t'examiner : Je t'examinerai ; et, si tu as peur de mon examen, préviens-le en t'examinant toi-même. Telle est la raison pour laquelle le publicain n'osait pas lever les yeux au ciel. Tout son regard était fixé sur sa conscience, afin de la punir et de la châtier. Il était son propre juge, pour que le Juge suprême le prît sous sa protection. Et le Seigneur le défendit, en effet, jusqu'à prononcer en sa faveur cette sentence : « Celui-ci retourna chez lui justifié, et non pas l'autre. » Dieu semble dire : Il s'est examiné, et je n'ai pas voulu l'examiner moi-même ; je l'ai exaucé dans cette prière qu'il m'adressait : « Détournez vos yeux de mes péchés. » (Ps. 50.) Aurait-il pu adresser cette prière à Dieu, s'il n'avait dit auparavant : « Parce que je reconnais mon iniquité ? »

Le pharisien, lui aussi, était pécheur. Ce n'était point parce qu'il disait : Je ne suis pas comme les autres hommes, injustes, voleurs, adultères. Ce n'était pas davantage parce qu'il jeûnait deux fois dans la semaine, et qu'il payait la dîme. Mais, n'aurait-il eu aucun autre

péché à se reprocher, sa superbe était contre lui un capital sujet d'accusation. Cette superbe suffisait à le rendre pécheur. Or, dans son aveuglement, ne sachant où il était venu, et se trouvant chez le médecin comme pour être guéri, il ne montrait que ceux de ses membres qui étaient sains, et il cachait les plaies des autres. Pharisien, c'était à Dieu, et non à toi, de couvrir ces plaies! Ah! pauvres pécheurs, ces plaies, vous les cachez peut-être, à l'exemple du pharisien, vous en rougissez : dès lors, le médecin ne pourra les guérir. Que le médecin les couvre donc et les guérisse par les remèdes qu'il leur appliquera ! Quand le médecin les couvre, elles guérissent; quand c'est le malade, elles ne sont que cachées. Et à qui les cache-t-on? A Celui qui connaît tout. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 31. *n.* 11 *et* 12.)

XI

L'exemple du publicain enseigne au pécheur pénitent comment il doit s'humilier devant Dieu.

Notre pauvreté, notre indigence, nous devons la confesser au Seigneur notre Dieu. C'est ce que faisait le publicain qui n'osait lever les yeux au ciel, faute de cette richesse intérieure qui lui en aurait donné le droit : il n'était qu'un pauvre pécheur, qui considérait son absolu dénûment. Toutefois il connaissait la plénitude du Seigneur, il savait qu'il était venu à la source capable d'étancher sa soif, il montrait ses lèvres desséchées, et il frappait pieusement sa poitrine pour appeler en elle l'eau rafraîchissante du pardon. Dans cette humble attitude, il disait : « Seigneur, soyez-moi

propice, car je suis pécheur. » Ah ! cet homme ne manquait pas d'une certaine richesse, pour avoir de telles pensées et pour faire une telle prière. Si sa pauvreté eût été complète, d'où aurait-il tiré ces perles de confession ? Cependant ce fut beaucoup plus riche qu'il sortit du temple, puisqu'il en sortit justifié.

Le pharisien, au contraire, monta au temple, lieu de la prière, pour ne rien demander. L'Évangile nous le dit : « Deux hommes montèrent au temple pour prier. » L'un demande, l'autre ne demande rien, et se contente de dire : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. » Quelle jactance ! Mais ce n'est là qu'une outre gonflée qui ne renferme que du vent. Le pharisien se crut riche, bien qu'il fût pauvre ; le publicain se reconnut pauvre, quoiqu'il eût quelque richesse, ne fût-ce que la piété de son humble confession. (*Serm.* 36.)

Le pharisien disait : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. » Au moins, s'il avait dit : comme un grand nombre d'hommes ! Que signifie : comme le reste des hommes, sinon tous les hommes, excepté lui ? Je suis juste, moi : tous les autres hommes sont pécheurs. « Je ne suis pas comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères » Et voici que le voisinage du publicain lui sert d'occasion pour s'enfler davantage : « Ni comme ce publicain. » Je suis le seul ; ce publicain fait partie du reste, Je ne suis pas tel que lui : mes œuvres me justifient et m'écartent de toute iniquité. « Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je

possède. » Cherchez une prière quelconque dans toutes ces paroles, vous n'en trouverez pas. Il monta au lieu de la prière, et, au lieu de prier Dieu, il chanta ses mérites. Ce fut trop peu pour lui de ne pas prier Dieu ; il lui fallut encore se louer soi-même et, de plus, insulter celui qui priait si humblement.

Quant au publicain, il se tenait au loin ; et cependant il s'avoisinait de Dieu. La conscience de ses fautes l'en éloignait ; la piété l'en rapprochait. « Le publicain se tenait au loin ; » mais le Seigneur le considérait de près. « Car le Seigneur, tout élevé qu'il est, abaisse ses regards sur les humbles. » (Ps. 137.) Ceux qui s'élèvent, comme ce pharisien, il ne les voit que de loin. Il les voit de loin, en ne leur pardonnant pas. Admirable humilité du publicain ! Ce n'était pas assez pour lui de se tenir au loin : « Il n'osait pas même lever les yeux au ciel. » Pour attirer les regards de Dieu, il ne levait pas les yeux vers lui. Il craignait de le faire : sa conscience l'accablait, mais son espérance le soulevait. « Il se frappait la poitrine. » Il se vengeait de lui-même, et le Seigneur touché de ses aveux oubliait ses péchés. « Il se frappait la poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Pourquoi s'étonner que Dieu ait oublié son iniquité, puisqu'il l'avait reconnue lui-même ? (*Serm.* 115.)

XII

Le pécheur pénitent, en accusant son péché devant Dieu, doit ne l'attribuer qu'à lui-même.

« J'ai dit : Seigneur ayez pitié de moi ; guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » (Ps. 40.

« J'ai dit : » en d'autres termes, je ne cherche pas à excuser mon péché par le conseil coupable qu'on m'en aurait donné, ou par l'entraînement qu'on m'aurait fait subir. Je ne dis pas : C'est l'occasion qui en est cause. Je ne dis pas : C'est la fatalité qui l'a ainsi voulu. Et enfin, je ne dis pas : C'est le démon qui en est l'auteur. Car le démon a aussi le pouvoir de séduire par la flatterie, ou par la crainte, si la flatterie ne réussit pas ; il a même le pouvoir, si Dieu le lui permet, de nous infliger les plus graves épreuves : mais alors il faut demander à Dieu la force de résister et à ses attraits séducteurs, et à ses coups redoutables, aux uns pour n'en être pas épris, aux autres pour n'en être pas brisé. Que Dieu nous accorde, contre les illusions et les menaces de cet ennemi, la double vertu de nous contenir et de souffrir : de nous contenir en réprimant les passions qui nous asserviraient aux prospérités de ce monde ; de souffrir en refoulant les terreurs qui abattraient notre âme en face de l'adversité. Pécheur, ne cherchez donc pas à vous disculper : vous trouveriez un accusateur qui vous rendrait toute défense impossible. Vous excuser, pour accuser le démon, c'est la plus grande joie que vous puissiez causer à cet ennemi acharné ; son ardent désir est que vous l'accusiez : que lui importent les reproches dont vous le chargez, si par là vous perdez le mérite d'une humble et véritable confession ? Astuce infernale que déjoue le Roi-Prophète, quand il s'écrie : « Pour moi, j'ai dit : Seigneur. » Inutiles, les artifices de mon ennemi : je connais toutes ses ruses : il voudrait se rendre maître de ma langue, et me forcer de dire : C'est le démon qui en est la cause : mais « pour moi, j'ai dit : Seigneur. » (*Serm.* 20.)

« Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, mettez autour de mes lèvres une porte de sûreté; ne laissez pas mon cœur s'abandonner à des paroles de malice pour chercher des excuses à mes péchés. » (Ps. 140.) Le psalmiste demande à Dieu de mettre une garde à sa bouche, et il explique, il nomme la chose qu'il veut voir confiée à cette garde. Il est, en effet, des hommes féconds en expédients : dès qu'ils sont accusés, ils courent aux excuses. Or, s'excuser, c'est chercher des raisons, imaginer des prétextes pour se décharger de la responsabilité du péché. Celui-ci dit : C'est le démon ; celui-là : C'est l'occasion ; un autre : C'est la fatalité qui m'a poussé ; et personne ne s'accuse soi-même. On ne voit pas que, en s'excusant, on assure le triomphe de son dénonciateur.

Voulez-vous donc faire gémir de douleur l'accusateur infernal, le démon? Faites ce que vous venez d'entendre et d'apprendre, et adressez cette prière à Dieu : « Pour moi, j'ai dit : Seigneur ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » C'est moi, c'est moi ! ce n'est ni le démon, ni l'occasion, ni la fatalité. C'est moi qui ai dit : je ne m'excuse pas, je m'accuse. « J'ai dit : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme. » D'où vient sa maladie ? « De ce que j'ai péché contre vous. » (*Serm.* 29.)

« Je reconnais mon iniquité. » (Ps. 50.) Je la reconnais : oubliez-la donc vous-même, ô mon Dieu. Que notre vie soit sainte ; mais même avec une vie semblable, ne nous croyons pas sans péché. Que notre vie soit digne d'éloges ; mais que ces éloges ne nous empêchent pas de demander pardon. Les hommes perdus de mœurs, qui tiennent les yeux fermés sur leurs propres péchés, n'en sont que plus ardents à

rechercher les péchés d'autrui, non pour les corriger, mais pour en faire l'objet de leurs critiques mordantes : impuissants à s'excuser, ils sont toujours prêts à dénigrer les autres. Tel n'est point le modèle de prière et de satisfaction que nous offre le psalmiste, lorsqu'il dit : « Parce que je reconnais mon iniquité, et que mon péché se dresse toujours devant moi. » Ah ! le Prophète royal ne scrutait pas les péchés des autres. Tous ses regards, il les concentrait sur son cœur, non à sa surface, mais dans ses profondeurs les plus intimes et les plus reculées. Sans pitié pour lui-même, il pouvait sans impudence implorer la pitié de Dieu. (*Serm.* 19.)

XIII

Le pécheur doit par la pénitence s'indigner contre lui-même.

Le péché ne peut rester impuni : il serait injuste qu'aucune peine ne lui fût infligée. Il n'y a donc plus à hésiter de le punir. Pécheur, c'est ce que Dieu vous dit : Votre péché doit être puni, ou par vous, ou par moi. Pour le punir, faites donc pénitence ; sinon, il tombera sous les coups de la justice divine. Si vous le punissez vous-même, vous serez vous-même épargné ; mais, si Dieu le punit, vous serez vous-même châtié avec lui. Faites donc pénitence, c'est-à-dire, armez-vous d'indignation contre vous. Se repentir, c'est s'indigner contre soi. Quand on le fait sincèrement, d'où vient qu'on se frappe la poitrine ? Pourquoi frapper, si l'on n'est pas en colère ? Lors donc que

vous vous frappez la poitrine, vous exercez contre votre cœur coupable une juste colère, afin de donner satisfaction au Seigneur. (*Serm.* 19.)

Se frapper la poitrine, qu'est-ce autre chose que réprimander le vice qui s'y cache, que manifester au dehors le châtiment qu'on inflige intérieurement au péché? (*Serm.* 67.)

Faisons la guerre à nos iniquités: déchaînons notre colère sur nous, et non contre Dieu. « Mettez-vous en colère. » Ce n'est pas trop dire: mais dans quel but? « Et ne péchez plus. » (Ps. 4.) Mettez-vous en colère, pour ne plus pécher. Quiconque se repent, s'irrite contre sa propre personne. O colère admirable! c'est celle de la pénitence, c'est celle qui s'en prend à nous-mêmes.

Pécheur, voulez-vous donc que Dieu vous épargne? Ne vous épargnez pas. Si vous vous traitez avec indulgence, ne comptez point sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs, malheur à vous, si vous en deveniez l'objet: vous seriez perdu! La désirer, ce serait ne pas prévoir cette perte effroyable. Il est écrit: « Dieu flagelle tout enfant qu'il reçoit. » (Hébr. 12.) Et, pour vous inspirer encore de la crainte, écoutez cette autre parole : « Le pécheur a irrité le Seigneur. » (Ps. 9.) Comment, ô prophète, le savez-vous? A cette demande, le prophète nous répond qu'il a vu le pécheur heureux, commettant le mal chaque jour, sans en souffrir aucun mal; et alors, saisi d'une horreur des plus douloureuses, inspirée par l'Esprit-Saint qui l'éclaire, il s'écrie : « Le pécheur a irrité le Seigneur! » Il s'agit du pécheur chargé de crimes toujours impunis. Il a tellement excité le Seigneur contre lui, que le Seigneur, « en raison de la grandeur de sa colère, ne veut plus se

venger de lui. » Il est trop irrité pour s'occuper désormais d'un tel pécheur. Il ne le corrigera pas, et ce pécheur courra vers l'abîme de perdition. Il ne le recherchera pas pour le châtier, et par là peut-être le corriger. O colère terrible que Dieu exerce déjà sur les méchants, en les livrant à leurs jouissances, sans jamais y mêler la moindre amertume ! Ah ! que ces méchants ne nous fassent pas envie ! Voudrions-nous, à leur exemple, être si malheureusement heureux ! Ne vaut-il pas mieux sentir la verge pour un temps, que d'encourir la damnation éternelle ? (*Serm.* 296.)

Non, le péché ne peut être remis sans punition : il ne peut donc rester impuni. Voilà pourquoi la pénitence guérit sa blessure. L'affliction du repentir est une peine du péché, quoique médicinale et salutaire. L'orgueil qui méprise le précepte de la pénitence est justement considéré comme un grand péché, capable d'irriter Dieu. Mais le cœur contrit et humilié, Dieu ne l'abandonne pas, et il le guérit. (*Quest.* 25. *sur les Nombres.*)

Il est juste que le salut éternel, honteusement perdu dans le plaisir, ne se laisse reprendre que par la douleur généreuse et vaillante. (*L.* 3 *de la Gen. c.* 15.)

XIV

Il faut que le péché soit puni, ou par la justice de Dieu, ou par la pénitence du pécheur.

Il est impossible que le péché ne subisse aucune peine. Le péché mérite punition, condamnation. Il faut qu'il soit puni par nous, ou par Dieu. Puni par nous, sa punition nous sauve ; non puni par nous, sa

punition nous perd. Tout pénitent, qui confesse ses péchés avec un profond repentir, s'irrite saintement contre lui-même, et d'une certaine manière se venge en lui de ce qui lui déplaît. Or, Dieu a le péché en haine. En partageant cette haine, nous nous unissons déjà à Dieu par cette identité de sentiments. Traitons-nous donc avec sévérité : Dieu se fera notre protecteur, et il ne prononcera pas contre nous la sentence de condamnation. (*Serm.* 29.)

Le véritable pénitent ne fait autre chose qu'infliger au mal qu'il a commis la peine dont ce mal ne saurait être exempté. Et, comme de la sorte il ne se pardonne rien, Dieu lui pardonne tout, Dieu, dont nul ne méprise impunément la haute et toujours impartiale justice. (*Lettre* 153.)

« Seigneur, n'ayez pas compassion de tous ceux qui opèrent l'iniquité. » (Ps. 58.) Parole terrible ! Qui ne s'en effraierait pas? Quelle conscience, rentrant en elle, n'en tremblerait point? Alors même qu'elle se sentirait pieuse, il serait étonnant qu'elle ne se sentît pas quelque peu pécheresse. Personne n'est impeccable, personne n'est sans péché. « Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous ? » (Ps. 129.) Et pourtant, la parole du psalmiste est vraie ; elle n'a pas été dite en vain ; impossible qu'elle reste ou doive rester sans accomplissement : « N'ayez pas compassion de tous ceux qui opèrent l'iniquité. »

Dieu n'a-t-il pas eu compassion même de Paul, qui auparavant, sous le nom de Saul, opérait l'iniquité ? Quel bien faisait-il, pour mériter la miséricorde de Dieu ? Ne traînait-il pas à la mort ses saints ? Ne s'était-il pas procuré des lettres où les princes des

prêtres l'autorisaient à rechercher partout les chrétiens pour les conduire au supplice? Et n'est-ce pas quand il courait à cette recherche cruelle, tout haletant de menaces, ne respirant que meurtre et que carnage, ainsi que l'atteste l'Écriture, n'est-ce pas à cette heure d'iniquité qu'une voix descendue du ciel l'appela par son nom, le renversa pour le relever, l'aveugla pour l'éclairer, le frappa comme de mort pour lui rendre la vie, le perdit pour le retrouver? En vertu donc de quels mérites? Laissons-le nous le dire lui-même: « Je n'étais auparavant qu'un blasphémateur, qu'un persécuteur, qu'un insulteur: mais Dieu m'a fait miséricorde. » (1 Tim. 1.) La parole du psalmiste: « N'ayez pas compassion de tous ceux qui opèrent l'iniquité, » peut donc s'entendre de deux manières: ou bien elle signifie que Dieu ne laisse absolument aucun péché impuni; ou bien elle veut dire qu'il y a telle ou telle iniquité qui rend ceux qui la commettent indignes du pardon divin. Un mot sur l'un et l'autre de ces deux sens.

Toute iniquité, petite ou grande, doit nécessairement être punie, ou par l'homme, qui se repent, ou par Dieu, qui se venge. Le pécheur qui se repent, se punit, en effet, lui-même. Donc, punissons nos péchés, si nous désirons attirer sur nous la miséricorde de Dieu. Dieu ne peut pas compatir à ceux qui opèrent l'iniquité; il ne peut les caresser, pour ainsi dire, et ne pas s'attaquer à la racine même de leurs crimes. Donc que les pécheurs se punissent, sans quoi ils seront punis. S'ils veulent ne pas l'être, qu'ils soient leurs justiciers. Ce qu'ils ont fait aura inévitablement son châtiment: que ce châtiment parte sans retard de leurs propres mains, afin d'obéir à cette autre parole du

psalmiste : « Prévenons sa face dans la confession. » (Ps. 94.) Oui, avant que Dieu regarde pour punir, qu'ils préviennent ce regard vengeur, en accusant et en punissant ainsi leurs fautes. De la sorte, ce regard ne trouvera rien à châtier en eux, car, en châtiant l'iniquité, ils auront accompli la justice, et Dieu aura pitié d'eux, parce qu'il les aura trouvés opérant déjà le bien. Quel bien? Celui qui consiste à détester en soi ce que Dieu y déteste, à plaire à Dieu en punissant en soi ce qui lui déplaît. Car le péché ne peut rester impuni, et c'est cette vérité qu'expriment d'abord ces paroles: « N'ayez pas compassion de tous ceux qui opèrent l'iniquité. »

Mais ces paroles peuvent s'entendre d'une seconde manière. Il est une iniquité dont l'auteur ne saurait être l'objet de la compassion divine. Quelle est cette iniquité ? C'est de se faire l'avocat de ses péchés. Plaider leur cause, voilà la grande iniquité. Qu'y a-t-il de plus inique que de prendre la défense de ce que poursuit la haine de Dieu ? (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 58, *n.* 12, 13 *et* 14.)

XV

La pénitence permet au pécheur de trouver contre la colère divine un refuge dans la divine bonté.

« Les complaisances du Seigneur sont pour ceux qui le craignent et pour ceux qui espèrent en sa miséricorde. » (Ps. 146). Dieu se complaît en ceux qui le craignent. Dieu est-il à craindre comme est à craindre un larron? Un larron inspire de la crainte; un homme

injuste et puissant est grandement redoutable. « Les complaisances du Seigneur sont pour ceux qui le craignent. » Qui le craignent comment ? « En espérant en sa miséricorde. » Judas, qui trahit le Christ, craignit Dieu ; mais il n'espéra pas en sa miséricorde. Il se repentit d'avoir livré son Maître ; il dit : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » (Matth. 27). Voilà sa crainte : elle était bonne. Oh ! s'il avait espéré en la miséricorde de Celui qui l'avait frappé de sa crainte ! Non, il n'espéra point, il s'en alla et se pendit.

Ainsi, tout en craignant le Seigneur, espérons en sa miséricorde. Quand on craint un larron, on invoque le secours d'autrui, et non du larron lui-même ; on cherche un protecteur que l'on n'ait pas à craindre, et l'on implore son aide contre le larron que l'on craint. Si notre crainte de Dieu est semblable à celle qu'un larron nous inspire, — et on ne craint Dieu de la sorte que parce qu'on est pécheur, — à qui demanderons-nous du secours contre Dieu ? Où aller ? Que faire ? Voulons-nous donc fuir Dieu ? Il n'y a qu'un moyen : c'est de chercher en lui un refuge. Est-il en colère ? Réfugions-nous dans son amour. Nous l'obligerons à s'apaiser, en espérant en sa miséricorde, en lui promettant de ne plus pécher à l'avenir, et en le suppliant par cela même de nous pardonner tous nos péchés passés. (*Disc. sur le Ps.* 146, *n.* 20.)

« Hâtez-vous, mon Dieu, de me tirer de l'oppression. Soyez-moi un Dieu protecteur et un lieu d'asile pour mettre ma vie en sûreté. » (Ps. 30). Servez-moi d'asile : cet asile, c'est la protection de Dieu. Le danger qui nous menace quelquefois est en nous-mêmes et nous voulons le fuir ; de quel côté prendre la fuite ? En quel lieu sûr ? Vers quelle montagne ? Dans quelle caverne ?

Dans quelle ville forte? Dans quelle citadelle? Derrière quelles murailles? Partout, nous nous suivrons nous-mêmes. Homme, tu peux tout fuir, excepté ta conscience. Si tu préfères, rentre dans ta maison, cherche le repos dans ton lit, pénètre au plus intime de ta demeure : tu ne trouveras point de retraite assez profonde pour y échapper aux remords et aux poursuites de ta conscience. — Que faire, sinon, comme le psalmiste, de dire d'abord à Dieu : Hâtez-vous de me délivrer; dans votre justice tirez-moi de l'abîme, en me pardonnant mes péchés, et en mettant en moi votre justice même. Ainsi nous pourrons lui dire ensuite : Vous serez pour moi un asile; c'est en vous que je me réfugie. Car où fuir pour éviter sa présence, quand il est irrité contre nous? La crainte de la colère divine fait dire encore au prophète royal : « Où aller pour me dérober à votre souffle et à votre regard? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends aux enfers, vous y êtes encore. » (Ps. 138). Donc, partout, je vous trouve : vengeur de mes crimes, si vous êtes en colère; protecteur de ma faiblesse, si vous êtes apaisé. Que me reste-t-il, si ce n'est de fuir vers vous, ne pouvant fuir loin de vous? Pour échapper à l'homme son maître, l'esclave se réfugie en un lieu où son maître n'est pas : mais nous, pécheurs, nous n'échapperons jamais à Dieu, qu'en nous réfugiant en Dieu. Toute autre manière de le fuir est impossible. Tout est présent et à nu devant les yeux du Tout-Puissant. Donc, ô mon Dieu, servez-moi de lieu d'asile. D'ailleurs, si je ne suis pas guéri, comment prendre la fuite? Guérissez-moi, Seigneur, et je me réfugie en vous! Sans cette guérison, je ne pourrais pas même marcher : comment donc me serait-il possible de fuir?

Où serait allé, en effet, où aurait fui ce voyageur rendu incapable de marcher par les blessures que lui avaient faites les brigands, et qui l'avaient laissé à demi-mort sur le chemin ? (Luc. 10.) Le prêtre qui survint, passa outre ; le lévite qui survint ensuite, passa outre, à son tour; le samaritain qui survint après eux, eut pitié de ce blessé. Ce samaritain, c'est le Seigneur prenant pitié du genre humain. En effet, samaritain signifie gardien. Et qui donc nous garderait, si le Seigneur nous abandonnait? Les Juifs, sans le savoir, affirmaient une grande vérité, quand, sous forme d'outrage, ils disaient au Sauveur : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et un possédé du démon? » (Jean. 8). Et le Sauveur de leur répondre, en repoussant la seconde moitié de l'injure : « Je ne suis point possédé du démon. » Il ne répondit pas : Je ne suis pas samaritain, voulant donner à entendre qu'il était notre gardien. Dans sa pitié pour lui, il s'approcha donc du blessé, le pansa, le fit porter à l'hôtellerie, et le combla de sa miséricorde. Désormais cet homme pourra marcher et même s'enfuir. Mais où fuira-t-il, si ce n'est vers Dieu, dont il s'est fait un lieu de refuge ? (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 30. *n.* 8.)

XVI

Grandeur de la miséricorde et de la patience avec lesquelles Dieu attend la conversion et le retour du pécheur.

« Dieu aime la miséricorde et la justice. » (Ps. 32.) Maintenant c'est le temps de la miséricorde ; viendra ensuite le temps de la justice. D'où vient que cette vie

est le temps de la miséricorde ? C'est que Dieu appelle les pécheurs qui s'éloignent de lui, et, s'ils retournent vers lui, il leur pardonne leurs péchés : il attend avec patience qu'ils se convertissent; à quelque heure que leur conversion ait lieu, il oublie le passé, et il promet les biens à venir. Il excite les indolents ; il console les affligés ; il éclaire le zèle ; il aide dans le combat ; il n'abandonne aucun de ceux qui sont chargés et lui demandent son aide ; il fournit les victimes à lui offrir en sacrifice ; il multiplie les moyens de l'apaiser. Ah ! que ce temps de la miséricorde ne passe pas en vain pour nous ! (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 32. *n.* 10.)

« Dieu aime la miséricorde et la justice. » Faites bon accueil à cette miséricorde, et craignez cette justice, afin que, à la venue du divin Maître, vous n'ayez pas à subir de sa part, en lui payant votre dette, de telles exigences que vous soyez renvoyés par lui les mains vides. Il vous demandera vos comptes ; s'ils sont en règle, il vous fera don de l'éternité. Profitez donc de sa miséricorde, profitons-en tous. Qu'aucun de nous ne dorme à la recevoir, de peur d'un terrible réveil, à l'heure du rendement de comptes ! Empressez-vous autour de ma miséricorde ! Tel est le cri de Dieu. Si en un temps de famine, on nous criait : Il est arrivé du blé, qui en veut ? la nécessité, comme un aiguillon, nous y précipiterait par tous les chemins ; nous demanderions à tout venant le lieu où on le distribue, où on peut s'en procurer ; et, en sa présence, réprimerions-nous notre avidité, mettrions-nous du retard à nous en saisir ? Comportons-nous de même, lorsque Dieu nous dit : Recevez ma miséricorde.

En la recevant avec amour, nous imiterons le Seigneur qui « aime, en effet, sa miséricorde et sa justice. » Une

fois reçue, faisons-en un bon usage, afin d'en rendre un compte avantageux, lorsque, à son tour, viendra la justice de ce grand Dieu qui maintenant nous offre sa miséricorde pour nourrir nos âmes affamées. Ne disons pas : Où est-elle ? Où aller la prendre ? « La terre est remplie de la miséricorde du Seigneur. » (Ps. 32.) En quel lieu l'Évangile n'est-il pas prêché ? En quel lieu ne retentit pas la parole du Seigneur? Quelle est la limite où s'arrête la grâce du salut ! L'essentiel est de vouloir accepter cette grâce : elle remplit tous les greniers. Cette plénitude surabondante n'a pas attendu notre recours à elle : elle est venue à nous pendant notre sommeil. Il n'a pas été dit : Que les peuples se lèvent, et se réunissent en un seul lieu ! La bonne nouvelle leur a été annoncée sous leurs propres climats, afin que s'accomplît la parole du Prophète : « Chacun l'adorera en son lieu. » (Soph. 2). « La miséricorde de Dieu remplit la terre. » Elle n'est pas nécessaire où la misère n'existe pas; mais sur la terre où abonde la misère de l'homme, cette divine miséricorde surabonde de toutes parts. La terre est pleine de la misère de l'homme, la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. (*Disc.* 3 *sur le Ps.* 32 *n.* 2, 3 *et* 4.)

« Le Seigneur est plein de compassion et de tendresse ; il est lent à punir et prodigue de miséricordes. » (Ps. 102.) Où rencontrer plus de longanimité, une clémence plus prodigue d'elle-même ? L'homme pèche, et il continue à vivre ; il pèche de nouveau, et sa vie se prolonge ; le nom de Dieu est tous les jours blasphémé, et « Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. » (Matth. 5.) De tous côtés, Dieu appelle à une vie meilleure et à la pénitence, et il y appelle par les bienfaits de l'ordre naturel, il y appelle

par le temps de vivre qu'il nous laisse, il y appelle par l'audition des saintes lectures, il y appelle par les explications qu'on en donne, il y appelle par les pensées qu'il inspire, il y appelle par les afflictions, il y appelle par les consolations. Oh ! « qu'il est lent à punir et prodigue de miséricordes ! »

Mais prenons y garde : n'abusons pas d'une longanimité si miséricordieuse. Par cet abus, nous amasserions contre nous, comme nous en avertit l'Apôtre, un trésor de colère pour le jour de la colère. Voici ce que l'Apôtre nous dit : « Est-ce que vous méprisez les richesses de la bonté et de la longanimité de Dieu, est-ce que vous ignorez que la patience de Dieu vous invite à la pénitence ? » (Rom. 2.) S'il vous épargne, ce n'est pas une raison de croire que vous lui êtes agréable. « Voilà ce que vous avez fait : j'ai gardé le silence, et vous avez pensé que je serai injuste, que je vous serai semblable. » (Ps. 49.) Non, vos péchés ne me plaisent pas, mais, par ma patience, je cherche à vous amener au bien. Si, dès qu'ils le deviennent, je frappais les pécheurs, aucun ne pourrait se convertir. Donc, en retardant si longuement les vengeances de sa justice que se propose Dieu ? N'est-ce pas de nous décider enfin à faire pénitence ?

Le pécheur se dit souvent à lui-même : Voilà un jour qui est sur le point de finir : passons de même le jour de demain, car demain ne sera pas mon dernier jour ; après-demain... Tout à coup survient la colère de Dieu. Ah ! mon frère, tournez-vous sans retard vers le Seigneur. Il en est qui diffèrent leur conversion , tout en la préparant : de leurs lèvres sort sans cesse le cri du corbeau, *cras, cras*, demain, demain. Envoyé hors de l'arche, le corbeau n'y retourna pas. Ce n'est point

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

ce cri de délai que Dieu attend, mais bien ces aveux du cœur qu'exprime le gémissement de la colombe. La colombe retourna dans l'arche. Combien de temps direz-vous : demain, demain ? De tous ces demains connaissez-vous le dernier ? Non : qu'il vous suffise donc d'avoir jusqu'aujourd'hui vécu dans le péché. (*Disc. sur le Ps.* 102 *n.* 16.)

XVII

La confession des péchés est le commencement de la conversion et des œuvres bonnes.

Homme et pécheur expriment deux choses distinctes. L'homme est l'œuvre de Dieu ; le pécheur est l'œuvre de l'homme. Homme pécheur, détruis donc ce que tu as fait, et Dieu sauvera ce qu'il a fait lui-même. Déteste, c'est nécessaire, déteste en toi ton propre ouvrage, et aime en toi l'ouvrage de Dieu. Lorsque tu prendras en haine tes péchés, ce sera le commencement de tes œuvres bonnes, parce que tu accuseras tes œuvres mauvaises. Tu feras alors la vérité, tu viendras à la lumière. Comment feras-tu la vérité ? En n'ayant pour toi ni caresses, ni flatteries, ni louanges ; en ne disant pas que tu es juste, tandis que ta conscience est coupable. C'est ainsi que tu commenceras à faire la vérité, sous l'influence de sa lumière. Cette lumière te montrera que tes œuvres nouvelles sont selon Dieu, car le péché même, en finissant par te déplaire, n'aurait pu ainsi perdre tes complaisances, si la lumière, si la vérité de Dieu ne t'en avait montré la honte. (*Traité* 12 *sur l'Év. de S. Jean.*)

« La vérité est sortie de la terre : » (Ps. 84.) c'est la confession sortant du cœur de l'homme. L'homme était, en effet, devenu pécheur, et après son péché, il mérita de s'entendre dire : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » (Gen. 3.) O terre, que la vérité sorte donc de ton sein, afin que, du haut du ciel, la justice jette sur toi un regard favorable ! O terre pécheresse envahie par l'iniquité, comment donc la vérité sort-elle de toi ? Par la confession de tes péchés. Si, coupable, tu te prétends innocente, tu retiens captive en toi la vérité? Mais si, coupable, tu te déclares coupable, la vérité sort de ton sein. Le publicain priait dans le temple, loin du pharisien ; ce pécheur craignait de lever les yeux au ciel, et il disait, en se frappant la poitrine : « Seigneur, soyez-moi propice, car je suis un pécheur. » Voilà la vérité sortant de la terre, parce que c'est l'homme qui, par la confession, manifeste ses péchés. Aussi, quelle en fut la suite ? « Je vous dis que le publicain retourna chez lui justifié, et non pas l'autre, car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. » Une fois la vérité sortie de la terre par la confession des péchés, la justice, du haut du ciel, abaissa sur le publicain un regard qui le justifia de préférence au pharisien. En effet, la vérité a des rapports étroits avec la confession des péchés. Écoutons Jean l'Évangéliste : « Dire que nous sommes sans péché, c'est nous tromper nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » (1 *Ép.* 1.) Et, pour montrer comment la vérité sort de la terre, et attire les célestes et bienfaisants regards de la justice, Jean ajoute : « Si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre et pour nous purifier de toute iniquité. » C'est ainsi que la vérité

sort de la terre, et que la justice regarde du haut du ciel. Quelle est cette justice ? Celle de Dieu, qui semble dire alors : Pardonnons ce pécheur, puisqu'il ne se pardonne pas : oublions ses péchés, puisqu'il les reconnaît. Il s'est tourné contre eux pour les punir : tournons-nous vers lui pour lui rendre la liberté.

« La justice marchera devant lui, et il fixera ses pas dans la route » (Ps. 84.) qu'elle lui aura frayée. Cette justice est celle qui réside dans la confession des péchés, et qui se confond avec la vérité. Il faut être juste en soi-même pour se punir soi-même. Telle est la première justice de l'homme, de châtier sa malice, afin que Dieu le rende bon. Et si c'est là sa première justice, c'est aussi la voie qui sert à Dieu pour aller jusqu'à lui. Par la confession de nos péchés, frayons donc à Dieu la route où il veut pour notre bien fixer ses pas. Lorsque Jean administrait le baptême de pénitence, et qu'il exhortait à le recevoir tous ceux qui se repentaient de leur conduite passée, il leur disait : « Préparez la voie du Seigneur, aplanissez ses sentiers. » (Matth. 3.) Jusqu'ici, homme faible et aveugle, tu t'es réjoui dans le péché : cesse de te complaire en ce que tu étais, afin de pouvoir devenir ce que tu n'étais pas. Prépare la voie au Seigneur en te faisant précéder de cette justice qui préside à la confession des péchés. Alors Dieu viendra te visiter, car « il fixera ses pas dans la route » que tu lui auras frayée. Il aura maintenant où mettre les pieds afin d'arriver à ton aide. Avant de confesser tes péchés, tu avais fermé tout chemin à Dieu, et ce Dieu ne pouvait aller te trouver : mais en les confessant tu lui ouvres la voie ; et en venant, et en y fixant ses pas, le Christ y laisse les traces qui doivent t'instruire et te guider. (*Disc. sur le Ps.* 84 *n.* 14 *et* 16.)

XVIII

Par l'humble confession de ses péchés le pécheur attire Dieu dans son cœur.

Confesser ses péchés, c'est prier le médecin de les guérir. Un malade qui dit : Je me porte à merveille, ne cherche pas le médecin. (*Serm.* 137.)

« Nous vous louerons, Seigneur, nous vous louerons, et nous invoquerons votre nom. » (Ps. 74.) La confession des péchés loue le Seigneur ; mais n'invoquez le Seigneur qu'après cette confession : confessez vos fautes, et puis invoquez. Invoquer Dieu, c'est l'appeler en soi. Si vous l'invoquez, c'est-à-dire, si vous l'appelez en vous, examinez d'abord de qui il s'approche. Il ne s'approche pas du superbe. Le superbe a beau s'élever ; il ne saurait toucher à la hauteur divine. Pour atteindre ce qui est au-dessus de nous, nous faisons effort pour nous grandir, et, si cela ne suffit point, nous employons quelque appareil, quelque échelle où nous puissions monter. C'est tout le contraire pour Dieu ; on ne s'élève vers ses sommets qu'en s'abaissant. Il est écrit : « Le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur affligé, et il sauvera les humbles d'esprit. » (Ps. 33.) Ce qui afflige, c'est-à-dire, ce qui abaisse le cœur, c'est la piété, l'humilité. Quiconque s'afflige de la sorte, se venge de lui-même, et, en se vengeant de lui-même, se rend Dieu propice ; il se juge, et Dieu devient son défenseur. Ainsi, Dieu invoqué vient, mais chez qui ? Ce n'est pas chez l'orgueilleux.

Autre témoignage : « Tout élevé qu'il est, le Seigneur jette ses regards sur les humbles, et il ne considère

que de loin les orgueilleux. » (Ps. 137.) Tout élevé qu'il est, le Seigneur regarde de près ce qui s'humilie devant lui : mais ce qui s'enorgueillit en sa présence, il ne le regarde que de loin. S'il ne regarde de près que les humbles, les superbes auraient tort de croire qu'ils jouissent de l'impunité, puisque leur orgueil semble être inconnu du Très-Haut. Non, et ce qui doit les épouvanter, c'est cette parole écrite : Dieu vous voit, il vous connaît, mais ce n'est que de loin. Il fait le bonheur de ceux dont il approche : mais, ô superbes qui faites les grands, vous serez punis, car Dieu vous considère ; et vous ne serez pas heureux, car il ne vous considère que de loin. A vous d'aviser : Dieu vous connaît, mais il ne vous pardonne pas : son pardon ne vaudrait-il pas mieux pour vous que sa connaissance seule ?

Confessons donc nos péchés et invoquons le Seigneur. Après que la confession a purifié son temple, on peut l'inviter à venir en prendre possession. Confessons nos fautes et nous aurons le droit d'invoquer Dieu. Oh ! qu'il détourne sa face de nos péchés, et non de nous ; qu'il la détourne de ce que nous avons fait, et non de ce qu'il a fait lui-même. Notre humanité est son ouvrage ; nos péchés sont le nôtre. Confessons-les donc et invoquons le Seigneur ; disons-lui : « Nous vous louerons, ô Dieu, nous vous louerons » par nos aveux. Cette répétition confirme ce qui a été dit une première fois, afin de chasser de notre cœur tout regret de se déclarer coupable. Si ce cœur fait cette déclaration, ce ne sera point à un juge cruel, décidé à la vengeance, ou disposé à l'insulte. Il ne la fera qu'avec la certitude du pardon.

Voici encore une autre parole du psalmiste : « Louez

le Seigneur, parce qu'il est bon. » (Ps. 105.) Puisqu'il est bon, pourquoi craindrions-nous de le louer par la confession ? Il est bon, il pardonne tout au pénitent qui s'accuse. Craignons de nous avouer criminel devant le juge qui n'est qu'un homme : il nous condamnerait. Mais devant Dieu, rien n'est à craindre : nos aveux nous attirent sa miséricorde ; et, d'ailleurs, en lui cachant nos fautes, nous ne lui en ôtons pas la connaissance. « O Dieu, nous vous louerons, nous vous louerons » par nos accusations sincères ; et puis, en toute confiance, « nous invoquerons votre nom. » Nous aurons déchargé nos cœurs : vous les aviez effrayés, mais vous les aurez purifiés. Sans doute, la confession humilie, mais par là même elle vous rapproche, tandis que vous vous éloignez de l'orgueilleux arrogant. Voilà les raisons pour lesquelles la confession précède l'invocation. Invoquer Dieu, c'est l'inviter à venir en nous. Mais il ne saurait accepter cette invitation, si nous nous élevons, car, en ce cas, nous nous rendons la confession impossible. Or, ne point nous confesser, ce n'est pas refuser d'instruire Dieu de ce qu'il ignorerait : la confession ne lui apprend rien ; mais elle nous purifie. (*Disc. sur le Ps.* 74. *n.* 2 *et* 3.)

XIX

La confession du pécheur pénitent loue et glorifie la miséricorde de Dieu.

« Venez, livrons-nous à l'allégresse dans le Seigneur ; célébrons par nos transports le Dieu notre Sauveur ; prévenons sa face par la confession. » (Ps. 94.) La confession s'entend de deux manières dans les Écritures.

Il y a une confession de louange, il y a une confession de gémissement. La première glorifie celui qui en est l'objet ; la seconde exprime le repentir de celui qui en est l'auteur. En effet, les hommes confessent Dieu en le louant; ils le confessent encore en s'accusant; et ils ne sauraient faire de leur langue un plus noble usage. Ce sont là les vœux dont il est question dans un autre psaume : « Je m'acquitterai des vœux que mes lèvres ont distingués. » (Ps. 65.) Rien de plus sublime que cette distinction, rien de plus nécessaire à comprendre et à pratiquer. Comment donc se distinguent les vœux que nous adressons au Seigneur? Il en est un relatif à la louange ; il en est un autre relatif à l'accusation des péchés, car, par sa miséricorde, Dieu nous les remet. Hélas ! s'il voulait agir selon nos mérites, il ne trouverait que des coupables à condamner.

« Venez » donc, dit le psalmiste : retirons-nous dès maintenant de nos péchés, afin que le Seigneur ne nous demande pas raison du passé, mais qu'il nous ouvre comme un compte nouveau, après avoir brûlé toutes les preuves écrites de nos dettes. Oh ! quelle n'est pas sa gloire! Quelle n'est pas sa miséricorde ! Voilà ce qu'il faut confesser par la louange. S'il n'y avait d'autre confession que celle des pécheurs pénitents, l'Évangile n'aurait pas dit du Seigneur même : « A cette heure, il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint, et il dit : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je confesse votre nom de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. » (Luc 10.) Le Christ faisait-il cette confession parce qu'il était pénitent? Il ne pouvait l'être, ayant toujours vécu sans péché ; mais cette confession était une louange pour son Père. Donc, puisque le

psalmiste nous invite ici à l'allégresse, nous devons, en ce passage, donner d'abord au mot de confession le sens de louange de Dieu, et entendre, non la confession des pécheurs pénitents, mais celle des hommes qui louent le Seigneur.

Toutefois, le prophète ne nous exhorte-t-il pas à préparer cette dernière confession par la première, quand il ajoute immédiatement ces paroles : « Prévenons sa face par la confession ! » En parlant ainsi, que veut-il nous faire comprendre ? Ah ! Dieu doit encore venir comme juge : avant donc qu'il arrive, prévenons sa présence par la confession : condamnons, en nous confessant, les fautes que nous avons commises, afin qu'il trouve en nous des mérites à couronner, au lieu de péchés à punir. Or, cette sorte de confession, elle aussi, ne va-t-elle pas à la louange de Dieu ? Il est certain qu'elle y va grandement. Pourquoi ? Parce que plus le malade est désespéré, plus sa guérison glorifie le médecin. La gravité désespérante de nos fautes es donc pour nous un motif pressant de les accuser. Dieu les pardonnera, et ce pardon sera d'autant plus glorieux que ces fautes sont plus nombreuses et plus graves. Ce n'est donc pas s'éloigner de la louange prescrite par le psalmiste, que de prendre encore la confession dont il parle pour celle de nos péchés. La confession des péchés revient au cantique, ou à la confession de louange, car, en reconnaissant humblement nos péchés, nous glorifions le Dieu qui les guérit. « Prévenons sa face par la confession. » (*Disc sur le Ps. 94. n. 4.*)

XX

La confession douloureuse des péchés en cette vie aura pour récompense, dans le ciel, la confession de louange et de gloire.

« Louez le Seigneur, parce qu'il est bon. » (Ps. 117.) Si vous désirez louer, que louerez-vous plus justement que le bien? Et si vous désirez confesser vos péchés, à qui les accuserez-vous plus sûrement qu'à Dieu, la bonté même? En les confessant à l'homme, qui est mauvais, vous êtes certain d'être condamné; en les confessant à Dieu, qui est bon, vous êtes certain qu'il vous en purifiera. Dans la confession de louange, vous appliquez tous vos efforts à montrer que l'objet, grandement loué par vous, est on ne peut plus digne de l'être. Et, en effet, ce qui est bon, mérite d'être loué, et ce qui est mal, d'être blâmé. Toute la louange due au Seigneur votre Dieu se trouve donc indiquée par ce seul mot : « il est bon. » Bon vous-même, louez-le, parce que vous lui devez d'être bon; mauvais, louez-le encore, parce qu'il peut vous rendre bon, de mauvais que vous êtes. De lui vous tenez le bien qui est en vous et vous ne tenez que de vous-même le mal qui vous souille et vous avilit. Fuyez donc loin de vous, et allez à Celui qui vous a fait. (*Serm.* 29.)

Soumettez-vous à Dieu, adorez-le, prosternez-vous devant lui, bénissez votre Créateur. Nul ne crée à nouveau, s'il n'a créé une première fois; nul ne répare la vie, s'il n'en est pas l'auteur. Or, « c'est Dieu qui nous a faits; nous ne nous sommes pas faits nous-

mêmes. » (Ps. 99.) Lorsqu'il vous a fait, vous étiez incapable de toute action : maintenant que vous existez, vous avez le devoir de recourir au Médecin, d'implorer ce Médecin qui est présent partout. Et c'est lui-même qui excite votre cœur à le prier, et qui vous en donne le pouvoir par la grâce. « Dieu, nous dit saint-Paul, opère en nous le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté. » (Phil. 2.) Vous ne pourriez vous-même avoir la bonne volonté, si sa grâce ne vous avait prévenu. Criez donc : « Mon Dieu, sa miséricorde me préviendra. » (Ps. 58.) Elle vous a prévenu pour vous donner l'être, le sentiment, l'intelligence et la liberté ; en toutes choses elle vous a prévenu : en quelque chose, à votre tour, prévenez sa colère.

En quoi, demandez-vous, en quoi la préviendrai-je? Confessez que tout ce que vous avez de bien vient de Dieu, et que tout ce que vous avez de mal vient de vous. Dans vos bonnes actions, attribuez-en la gloire à Dieu, non à vous-même ; gardez-vous, en l'en accusant, de vous excuser du mal que vous faites : voilà la véritable confession. Ce Dieu qui vous a prévenu par tant de bienfaits, viendra pour vous demander compte de ses dons et de vos péchés, pour examiner la manière dont vous aurez usé de ses grâces. En conséquence, prévenu par cet inépuisable Donateur, voyez comment vous préviendrez la face de ce Juge à venir. Entendez le psalmiste : « Prévenons sa face par la confession. » Ah ! qu'il vous soit propice, avant qu'il vienne, apaisez-le, avant qu'il apparaisse ! Il existe un prêtre pour vous aider à cette réconciliation avec votre Dieu ; c'est ce Prêtre qui, Dieu avec son Père, est descendu jusqu'à vous, en se faisant homme pour vous. Louez-le donc et accusez-vous. En vous accusant, en louant le Dieu

qui vous a créé, vous n'aurez point à craindre la venue du Dieu qui est mort pour votre salut; il viendra, mais il ne viendra que pour devenir votre vie à jamais. (*Serm.* 176.)

« Entrez au dedans de ses portes par la confession. » (Ps. 99.) Les portes sont le commencement de la maison, et la confession doit aussi commencer votre réconciliation avec Dieu. De là cette expression d'un autre psaume : « Préludez au Seigneur par la confession. » (Ps. 146.) Préluder, entrer au dedans des portes, sont des manières de parler dont le sens est le même dans la pensée du prophète. — Mais, une fois entré, n'aurai-je plus besoin de la confession ? — Elle vous sera toujours nécessaire, parce que vous aurez toujours quelque faute à confesser. Il est difficile en cette vie qu'un cœur d'homme change au point de ne plus rien commettre de répréhensible. Il faut donc que vous ne cessiez pas de vous reprendre, afin de n'être point repris par le Juge qui peut vous condamner. Quand cessera la confession des péchés ? Elle ne cessera que dans ce repos éternel où nous serons semblables aux Anges.

Mais entendez bien ce que je dis, lorsque j'affirme qu'alors la confession des péchés cessera. Je ne dis pas qu'alors finira la confession en général; car la confession de louange subsistera éternellement. Au ciel, vous confesserez toujours que Dieu est Dieu et que vous êtes sa créature ; que Dieu est votre protecteur et que vous êtes son protégé. « Chantez des hymnes au Seigneur dans ses parvis. » (Ps. 99.) Aux portes de son temple, confessez vos péchés ; dans ses parvis, quand vous y êtes entré, confessez le nom du Seigneur par des hymnes. Les hymnes sont des louanges. En entrant, reprenez-vous vous-même : et

puis, au dedans, louez le Seigneur. « Ouvrez-moi les portes de la justice, s'écrie ailleurs le prophète, j'y entrerai, et je louerai le Seigneur. » (Ps. 117.) S'écrie-t-il : j'y entrerai, et je cesserai toute confession ? Non ; mais il s'écrie qu'il y entrera, et que sa confession de louange n'aura point de fin. (*Disc. sur le Ps.* 99. *n.* 16.)

« Seigneur, mon Dieu, éternellement je vous confesserai. » (Ps. 29.) C'est-à-dire, éternellement je vous louerai. Rappelez-vous que la confession des péchés n'est pas la seule, et qu'il y a encore la confession de louange. Maintenant donc confessez ce que vous avez fait contre Dieu ; plus tard vous confesserez ce que Dieu aura fait pour vous. Qu'avez-vous fait ? Des péchés. Et Dieu, qu'aura-t-il fait ? Il vous aura remis vos péchés confessés, afin que leurs aiguillons ne vous tourmentent plus, lorsque vous chanterez éternellement ses louanges. « Afin que ma gloire célèbre votre nom, et que je ne sente plus les pointes de ma misère. » (Ps. 29.) Ma misère gémit à présent devant vous : ma gloire vous chantera. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 29. *n.* 22.)

XXI

Le cœur coupable ne peut être purifié et guéri que par la contrition.

« Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est une âme brisée ; Seigneur, vous ne méprisez point le cœur contrit et humilié. » (Ps. 50.) Voilà ce qu'il faut offrir à Dieu. Laissez-là vos troupeaux ; laissez les navires qui vous transporteraient dans les provinces lointaines pour y prendre des parfums : cherchez dans votre cœur la victime agréable à Dieu. Quelle est cette victime ? Ce

cœur lui-même, s'il est contrit. Brisez-le, sans craindre qu'il périsse. Écoutez le Roi-Prophète : « O Dieu, créez en moi un cœur pur. » La création du cœur pur exige le brisement du cœur impur. (*Serm.* 19.)

« Dieu guérit ceux dont le cœur est brisé. » (Ps. 146.) Il ne guérit donc pas ceux qui ne le brisent point. Qu'est-ce que briser son cœur ? Il faut que vous le sachiez, et il faut que vous le fassiez, pour mériter la guérison. En beaucoup d'autres endroits l'Écriture nous en avertit : mais particulièrement dans le psaume que le prophète chantait en notre nom, il est dit à Dieu : « Si vous aviez voulu un sacrifice, je vous l'aurais certainement offert ; mais les holocaustes ne vous plaisent pas. » (Ps. 50.) Quoi donc ! Allons-nous rester sans offrir de sacrifices ? Apprenez ce que Dieu veut qu'on lui offre. Le psaume continue : « Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est une âme brisée : Seigneur, vous ne mépriserez point le cœur contrit et humilié. » Le Seigneur guérit donc les cœurs contrits, il s'en approche pour les guérir, ainsi que nous l'enseigne cet autre passage : « Le Seigneur est près de ceux dont le cœur est affligé. » (Ps. 33.) Quels sont ceux qui affligent ou brisent leur cœur ? Les humbles. Quels sont ceux qui ne le brisent point ? Les orgueilleux. Le cœur brisé sera guéri ; le cœur superbe sera écrasé : écrasé peut-être pour qu'il se brise et obtienne sa guérison. Ah ! que votre cœur ne se dresse donc pas avant d'être redressé ; toute élévation est mauvaise, si elle n'est précédée de la correction. Oui, « Dieu guérit les cœurs contrits, » les cœurs humiliés, qui confessent leurs fautes, qui se punissent eux-mêmes et qui se jugent sévèrement, afin de pouvoir éprouver les bienfaits de sa miséricorde. Tels sont les cœurs qu'il guérit.

« Et il bande leurs plaies. » (Ps. 146.) Avec quels appareils ? En cela, Dieu agit comme les médecins pour les fractures. Comprenez bien ce qui va être dit, ce que savent d'ailleurs ceux qui l'ont vu ou entendu dire aux médecins eux-mêmes : quelquefois, lorsque les fractures ont été mal réduites, jusqu'à rendre le membre difforme, les médecins, pour y remédier, brisent de nouveau le membre, et font une nouvelle blessure, parce que la première guérison était défectueuse. Ainsi, dit l'Écriture, « les voies du Seigneur sont droites, mais les prévaricateurs ne manqueront pas d'y tomber. » (Osée, 14.) Qu'est-ce qu'un prévaricateur ? C'est un homme au cœur tortueux. Tortueuses, selon lui, sont toutes les paroles divines, il croit que tout ce que Dieu a fait n'est point droit ; tous les jugements de Dieu lui déplaisent, en particulier ceux qui s'attaquent à ses désordres ; du haut de sa suffisance il les discute, il cherche à prouver combien mauvaises sont les œuvres de Dieu, parce qu'elles ne sont pas ce qu'il voudrait. Cœur difforme ! Non seulement il ne se redresse pas sur la rectitude de Dieu ; mais encore il s'efforce de plier Dieu à sa propre difformité.

Et d'en haut, que lui dit Dieu ? Tu n'es pas droit, et je le suis. Si tu étais droit, tu connaîtrais par expérience ma rectitude. Sur un sol bien uni place un bâton tortu : ce bâton y est sans repos, il y vacille de toutes parts, de toutes parts il y chancelle. Ce manque d'équilibre provient-il de l'inégalité du sol, ou de la tortuosité du bâton ? Ouvre l'Écriture, et tu liras ces paroles : « Oh ! que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! » (Ps. 72.) Comment donc le cœur tortueux se redresse-t-il ? Il est tortueux, et de plus il est dur. S'il est dur et tortueux, qu'on le brise,

qu'on le mette en pièces : on pourra ensuite le redresser. Qui le pourra ? Le pécheur ? Il en est incapable : à lui, du moins de le briser : Dieu le redressera. Le briser le broyer ? De quelle manière ? En confessant, et en châtiant ses péchés. Les coups dont il se frappera la poitrine ne signifient pas autre chose. Lorsque nous nous frappons de la sorte, il n'est pas à supposer que ce sont nos os qui ont péché. Mais nous indiquons par là que nous voulons briser notre cœur, afin que le Seigneur le redresse. (*Disc. sur le Ps.* 146, *n.* 5, 6 *et* 7.)

XXII

La contrition et l'humiliation du cœur, voilà le sacrifice qui apaise Dieu.

« Si vous aviez voulu un sacrifice, je vous l'aurais certainement offert ; mais les holocaustes ne vous plaisent pas. Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est une âme brisée : Seigneur, vous ne mépriserez pas le cœur contrit et humilié. » (Ps. 50.) Ce passage où il est dit que Dieu repousse le sacrifice, montre cependant qu'il veut le sacrifice : est-ce une contradiction ? Non : Dieu ne veut pas qu'on lui sacrifie un animal immolé ; il veut qu'on lui offre le sacrifice d'un cœur contrit. (*L.* 10 *de la Cité de Dieu, c.* 5.)

« Prenez des victimes, et entrez dans ses parvis. » (Ps. 95.) Quelles victimes prendrez-vous, pour entrer dans ses parvis ? Des taureaux, des boucs, des brebis ? Nullement : « Si vous en aviez voulu, je vous en aurais offert. » Voici la victime que Dieu lui-même réclame et que nous lui devons offrir : « Le sacrifice qui plaît à

Dieu, c'est une âme brisée : Seigneur, vous ne mépriserez pas le cœur contrit et humilié. » Entrez avec un cœur humble dans la maison de Dieu; vous y entrez avec une victime. Entrez-y, au contraire, avec un cœur orgueilleux; vous y entrez les mains vides. Et n'est-ce point parce que êtes vides que vous êtes orgueilleux? Si vous étiez pleins, seriez-vous si enflés? Comment seriez-vous pleins? Ce serait si vous portiez avec vous une victime, pour l'introduire dans les parvis du Seigneur. « Prenez des victimes, et entrez dans ses parvis. » Hélas! vous n'avez point de victimes, et voilà pourquoi vous ne voulez pas entrer. Et pourtant, si Dieu vous demandait un taureau, un bouc, un bélier, vous en trouveriez pour les lui apporter : il vous demande un cœur humble, et vous refusez d'entrer. Ah! c'est que vous ne trouvez pas en vous cette victime, parce que vous êtes tout gonflés d'orgueil. (*Disc. sur le Ps.* 95. *n.* 9 *et* 11.)

Pécheur, venge-toi de toi-même, retourne à ta conscience, inflige-toi le châtiment mérité, mets-toi à la torture. En agissant ainsi, tu offriras le sacrifice qui plaît à Dieu. Humilie, brise ton cœur, ne lui épargne aucun tourment, et te voilà purifié par cet acte de miséricorde. Car c'est par pitié pour toi-même que tu t'imposeras ces douleurs. En frappant ce cœur pour le corriger, tu seras juste, tout en étant encore pécheur dans ce cœur lui-même. Ce cœur te déplaît parce qu'il est coupable; mais le déplaisir que te causeront ses fautes, te justifiera. Veux-tu savoir à quel point? Ce qui te déplaira, déplaît aussi à Dieu : dès lors, tu te conformeras à la volonté divine, en poursuivant de ta haine, non l'œuvre de Dieu, mais ce que Dieu ne saurait aimer. Tu deviendras l'ennemi de ce que tu as fait, de ce que Dieu

n'a pas fait, et qui est, en conséquence, l'objet de sa colère. En te traitant ainsi avec sévérité, tu mériteras la miséricorde d'en haut : Dieu t'accordera le pardon que tu n'auras point voulu t'accorder à toi-même. Eh bien, voir les choses comme Dieu les voit, se plaire dans ses volontés ; réprimander ce qu'elles réprimandent, repousser avec horreur ce que repoussent les regards divins : quelle justice admirable ! Pécheur, ce sera la tienne. D'autre part, cependant, tu es tombé, tu as commis des actes désagréables à Dieu ; la fragilité de ta nature t'y incline ; tu sens toute l'infirmité de ta chair ; tu gémis de certaines rébellions intestines : voilà en quoi tu es encore inique et pécheur. Continue à gémir de ces blessures, châtie-les, et refuse-leur toute complaisance. (*Disc. sur le Ps.* 140. *n.* 14 *et* 15.)

Tel est le moyen d'apaiser notre Dieu ; c'est ainsi qu'il importe d'agir avec nous-mêmes, si nous désirons avoir la paix avec lui. Il faut s'irriter contre les péchés commis ; il faut que les coupables se punissent de leurs propres mains ; il faut une bonne fois renoncer au mal. Ah ! ressuscitons notre cœur par le repentir : il n'est point de plus agréable sacrifice à offrir à Dieu. (*Serm.* 19.)

Quoi de plus juste que de s'indigner chacun de ses péchés, avant de s'indigner des péchés d'autrui ? Quoi de plus juste que de se punir soi-même ! Quoi de plus beau que cette immolation que l'on fait de soi-même à Dieu ? C'est le vieil homme dont nous anéantissons alors, ou, du moins, dont nous affaiblissons la tyrannie ! C'est l'homme nouveau qui vient nous régénérer et nous permettre d'offrir au Seigneur le sacrifice de justice. C'est une âme déjà purifiée qui s'étend sur l'autel de la foi pour y être consumée par le feu divin

du Saint-Esprit. « Offrez le sacrifice de justice. » (*Disc. sur le Ps. 4. n.* 7.)

XXIII

La meilleure contrition est celle qui, après avoir commencé par la crainte du châtiment, se perfectionne par l'amour de Dieu.

Si vous me dites : Je crains l'enfer, je crains le feu, je crains les châtiments éternels : que vous répondrai-je ? Que votre crainte est mauvaise, qu'elle est vaine ? Je ne l'oserais pas, puisque le Seigneur lui-même, après nous avoir ôté la crainte, nous invite cependant à craindre. Que nous dit-il ? « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien de plus. Mais je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous le dis : Celui-là, craignez-le. » (Luc. 12.) Le Seigneur nous pousse donc à la crainte : il nous y pousse avec force ; il y revient par deux fois pour nous laisser au cœur la plus profonde impression : cela étant, puis-je vous dire : Vous faites mal de craindre ? Non, je ne vous le dirai pas. Craignez donc l'enfer ; vous ne sauriez avoir un plus juste sujet d'alarmes ; il n'est rien que vous deviez plus redouter. Seulement, si vous ne faites que craindre la peine, vous n'avez pas encore la charité ; votre crainte est servile, et craindre ainsi, c'est avoir peur du mal, sans avoir l'amour du bien. Toutefois conservez cette peur : elle sera votre sauvegarde et vous conduira peut-être à l'amour. La crainte de l'enfer vous éloigne

du péché et contient vos passions ; elle ne permet pas à votre cœur de s'abandonner à ses convoitises, même au dedans de soi. Que cette crainte vous protège donc ; et que son influence vous écarte de l'iniquité. La charité viendra, et, en pénétrant dans votre âme de plus en plus, elle en chassera de plus en plus la crainte. Et alors, tandis que l'action de la crainte se réduisait simplement à vous empêcher de mal faire, l'action de la charité ira jusqu'à vous en ôter le vouloir : vous ne voudrez plus pécher, quand bien même vous le pourriez impunément.

Je viens de dire ce que vous avez à craindre, et ce que vous avez à désirer. Oh ! acquérez à tout prix la charité ; ouvrez-lui votre cœur, priez-la d'y entrer. A la crainte du péché, joignez l'amour qui ne pèche pas, l'amour qui ne veut que le bien. Dès sa venue, la crainte commencera de disparaître. Plus avant il pénétrera, et moins la crainte se fera sentir. Une fois maître de toutes vos puissances, il anéantira la crainte servile. « Car la charité parfaite jette cette crainte dehors. » (1. Jean 4.) La charité entre donc, et elle chasse la crainte ; mais elle n'entre pas toute seule. Elle amène avec elle la crainte qui lui est propre, cette crainte filiale et chaste qui demeure éternellement. Oh ! qu'elle est servile, la crainte de brûler avec les démons ! Mais, qu'elle est chaste la crainte de déplaire à Dieu ! Considérez, interrogez les affections humaines elles-mêmes. L'esclave craint d'offenser son maître, pour ne pas être accablé de coups, ou jeté en prison, les fers aux pieds. La peur de ces châtiments le rend exact et fidèle. Mais l'homme de bien, l'homme juste, l'homme vraiment libre, met sa joie dans la justice même. Lui serait-il possible de pécher

sans témoin : il sait qu'il est toujours sous les regards de Dieu, et il les respecte. Dieu lui dirait-il : Je te vois quand tu pèches ; je ne te comdamnerai pas, seulement tu me déplais : ce chrétien excellent, par crainte de déplaire à son Père qui le regarde, de troubler la joie de ce père si tendre, de blesser les yeux de cet ami si ardent, renoncerait aussitôt au péché, et non par crainte du Juge redoutable qui pourrait le livrer aux peines et aux tortures éternelles. C'est que ce chrétien aime son Maître ; il sent qu'il en est aimé, et pour ce seul motif, il évite de grand cœur tout ce qui lui serait désagréable. (*Serm.* 161.)

Qu'y a-t-il de grand à craindre des supplices ? Pareille crainte est familière à l'esclave le plus pervers, au brigand le plus cruel. Non, rien de grand dans un sentiment semblable ; mais ce qui est grand et noble, c'est d'aimer la justice. Celui qui aime la justice, ne craint-il donc rien ? Il craint, et que craint-il ? D'encourir un châtiment ? Non : il craint de perdre la justice. Vous pouvez vous en convaincre par ce que vous aimez. Aimez-vous l'argent ? Hélas ! où trouver quelqu'un qui ne l'aime point ? Mais cet amour même peut faire comprendre ce que je veux dire. Cet argent, vous craignez de le perdre. Pourquoi, sinon parce que vous l'aimez ? Plus vous l'aimez, plus est vive votre crainte de le perdre. Eh bien, donnez-moi un amant de la justice, qui craigne plus de la perdre, qui craigne plus d'en être dépouillé que vous de votre argent : voilà la crainte toute chaste d'amour qui demeure dans les siècles des siècles. (*Traité* 43 *sur l'Év. de S. Jean.*)

O crainte du Seigneur, inconnue aux âmes serviles, mais qui accompagne la pureté de cœur ! O amour désintéressé, qui s'attache à Dieu, non par crainte de

ses vengeances, mais avec la crainte d'en être séparé et de ne plus l'aimer! (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 18, *n.* 10.)

La haine du péché a pour mesure l'amour de la justice. On aime la justice, si à cause d'elle on ne péche pas. C'est alors qu'on pratique la véritable crainte. Celui qui ne craint que l'enfer, craint de brûler plutôt que de pécher. Mais celui-là craint le péché à qui le péché fait horreur autant que l'enfer. Voilà la seule crainte du Seigneur qui soit chaste et qui demeure éternellement. La crainte de la peine ne saurait, avec son angoisse d'esclave, se concilier avec l'amour : aussi l'amour parfait la jette-t-il dehors. (*Lettre* 145.)

XXIV

La crainte de la peine doit, dans le pécneur pénitent, précéder la charité, pour en préparer la venue.

Si vous n'aimez pas d'être avec le Christ, craignez d'être sans lui. Pourquoi? Parce que vous serez avec le démon, si vous n'êtes pas avec le Christ. Et où sera le démon? Le Christ va vous le dire : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges. » (Matth. 25.) Si le feu du ciel ne vous brûle pas, craignez le feu de l'enfer. S'il vous déplaît de vivre un jour parmi les anges de Dieu, craignez de vivre parmi les anges du diable. S'il vous est indifférent de prendre place dans le royaume, craignez d'être jeté dans la fournaise dont l'ardeur ne s'éteint pas et dure éternellement. Ah! que la crainte commence par s'emparer de vous : l'amour viendra ensuite! Que cette crainte soit en vous comme un pédagogue ayant pour fonc-

tion, non de rester toujours chez vous, mais de vous conduire à l'amour, à ce maître qui vous éclairera de sa lumière. (*Serm.* 349.)

« Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte. » (Rom. 8.) Donc ne vous conduisez plus par la crainte comme des esclaves, mais par l'amour, ainsi qu'il convient à des enfants de Dieu. Ne bien agir que par la crainte de la peine, ce n'est pas aimer Dieu, ni se mettre au nombre de ses enfants. Toutefois, puisse un tel sentiment envahir le pécheur ! Ce n'est qu'un esclave sans doute, tandis que l'amour est libre ; mais il est, pour ainsi dire, l'esclave au service de l'amour. Pour empêcher le démon de garder sous son joug une âme pécheresse, que fait cet esclave ? Il pénètre en cette âme, et y dispose toutes choses pour la venue de son maître. O âme, fais le bien, fais le bien par crainte du châtiment, si tu ne peux encore le faire par amour de la justice. Le maître viendra, et l'esclave se retirera aussitôt, car l'amour parfait jette la crainte dehors. (*Serm.* 156.)

« La crainte n'est pas dans la charité ; mais la charité parfaite met la crainte dehors, car la crainte est accompagnée de peine. » (1 Ép. de S. Jean, 4.) Tant que la conscience du péché torture le cœur, la justification n'est pas complète. Dans ce cœur, il y a encore des épines qui piquent douloureusement. Voilà pourquoi le psalmiste dit, en parlant de la perfection de la justice : « Vous avez changé mon deuil en allégresse ; vous avez déchiré le sac qui me couvrait, et vous m'avez revêtu de joie, afin que ma gloire chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes. » (Ps. 29.) De quel les pointes s'agit-il ? De celles qui aiguillonnen

la conscience. Or, la crainte est une de ces pointes qui blessent le cœur; mais attendez que la charité entre dans ce cœur : elle y guérira toutes les blessures de la crainte. La crainte de Dieu blesse comme le fer du médecin : pour en chasser la pourriture, elle semble élargir la plaie. Avec cette pourriture, la plaie paraissait moins large ; mais elle offrait un plus grand danger : le fer du médecin s'en approche donc pour l'ouvrir et la purifier, et cette plaie, qui auparavant faisait moins souffrir, cause, sous l'action du fer, une douleur des plus vives. Le soin qu'on en prend l'irrite infiniment plus que si on la négligeait ; mais cette irritation plus profonde, qu'amène l'application du remède, cessera pour toujours après la guérison. Que la crainte s'empare donc du cœur coupable, pour y introduire la charité ; à la douloureuse action médicinale de ce fer succèdera enfin l'action cicatrisante de l'amour. L'amour divin, quel médecin habile ! Avec lui les cicatrices elles-mêmes finissent par s'effacer entièrement, à la condition que le blessé se soumette avec confiance à l'habileté de sa main. Tels sont les bienfaits de la crainte. Sans elle, point de justification possible, ainsi que l'affirme l'Écriture : « Celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste. » (Eccl. 1.) Il est donc nécessaire que la crainte entre la première, et serve d'introductrice à la charité. La crainte est le remède ; la charité est la guérison.

Il est un autre passage de l'Écriture qui a besoin d'explication, sans quoi il paraîtrait contredire ce qui précède. Nous lisons, en effet, dans un psaume, qu'il existe « une crainte du Seigneur chaste et éternellement subsistante. » (Ps. 18.) Il y a donc une crainte éternelle, mais chaste, sainte. S'il en est ainsi, com-

ment concilier son existence avec l'Épître qui nous assure que « La crainte n'est pas dans la charité, et qu'elle est mise dehors par la charité parfaite ? » (1, Ép. de S. Jean. 4.) Interrogeons les deux oracles divins. L'Esprit est un, quoiqu'il parle par les deux Testaments comme par deux bouches et deux langues. Que nous dit-il donc d'une part ? « La crainte n'est pas dans la charité : la charité parfaite la met dehors. » Et d'autre part, que nous dit-il ? « Il est une crainte du Seigneur, chaste, qui subsiste éternellement. » Ce n'est pas sans raison qu'il qualifie de *chaste* une de ces craintes, et qu'il ne le fait pas pour l'autre. Quelle est cette raison ? C'est qu'il y a une crainte chaste et une crainte qui ne l'est pas.

En effet, voilà des âmes qui ne craignent Dieu que pour n'être pas précipitées dans l'enfer, que pour ne pas brûler avec le démon dans les flammes éternelles : ce n'est là que la crainte qui peut amener à sa suite la charité, mais qui n'entre que pour sortir. Craindre Dieu de la sorte, ce n'est pas encore l'aimer. Cette crainte n'excite pas à désirer le bien ; elle n'excite qu'à éviter le mal. Mais n'importe : en évitant le mal on se corrige, et on arrive peu à peu à désirer le bien. Alors le cœur conçoit la crainte chaste, qui fait redouter la perte du bien. Autre chose est de craindre Dieu pour échapper à l'enfer et à la tyrannie éternelle du démon ; autre chose est de le craindre, pour qu'il ne se retire pas de nous. Dans le premier cas, la crainte n'est pas encore chaste, attendu qu'elle ne procède pas de l'amour de Dieu ; les peines à venir en sont seules le principe. Dans le second cas, la crainte est chaste : elle regarde comme le plus grand des malheurs d'être séparée de la présence divine ; son ambition exclusive

est de s'unir à Dieu et de jouir de ce bien souverain. (*Traité 9 sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXV

Soupirs et gémissements de l'âme pénitente et profondément contrite en présence du Dieu qu'elle a offensé.

Je veux repasser dans ma mémoire mes hontes d'autrefois et les déréglements charnels corrupteurs de mon âme, non parce que je les aime, mais afin de vous aimer, ô mon Dieu. C'est l'amour de votre amour qui me porte à me rappeler mes voies si misérables, dans l'amertume de ce souvenir. Cette amertume me fera sentir davantage votre douceur, cette douceur qui ne trompe pas, cette douceur qui donne le bonheur et la paix. (*L. 2. Conf. c.* 1.)

Daignez accepter le sacrifice de mes confessions que vous offre ma langue, ma langue qui a été formée par vous, et que vous avez remplie d'ardeur pour glorifier votre nom. Guérissez aussi tous mes os, afin que chacun d'eux vous dise : Seigneur, qui est semblable à vous ? Car vous êtes le seul à qui les aveux du pécheur n'apprennent rien de ce qui s'est passé en lui : les cœurs les plus fermés, vous les pénétrez de votre regard. (*L. 5. Conf. c.* 1.)

Pour vous, Seigneur, dont les yeux sondent dans tous ses mystères l'abîme de la conscience humaine, qu'y aurait-il de caché en moi, si je voulais m'en réserver le secret ? Ce serait vous cacher à moi, sans pouvoir me cacher à vous. Oh ! que j'aime mieux, à

cette heure, vous témoigner par mes gémissements que je me déplais à moi-même ! Car, pour ce motif, vous répandez dans mon âme une lumière qui me révèle votre infinie amabilité ; elle fait de vous l'objet de mon amour et de mes désirs, afin que je rougisse de moi, que je renonce à moi, que je me donne à vous, et que je ne veuille ni vous plaire ni me plaire qu'à cause de vous. Quand je suis mauvais, qu'est-ce, en effet, que me confesser à vous, si ce n'est de me déplaire à moi-même ; et, quand je suis bon, n'est-ce pas encore me confesser à vous que de ne pas m'en attribuer le mérite ? Seigneur, vous bénissez le juste, mais après l'avoir justifié comme pécheur. De sorte que, ô mon Dieu, la confession que je fais en votre présence est silencieuse et ne l'est pas en même temps: elle n'emprunte pas le bruit de la parole ; elle s'exprime par les cris du cœur. (*L.* 10 *Conf. c.* 2.)

« Seigneur, je vous louerai de tout mon cœur. » (Ps. 137.) Ce cœur tout entier, je le présente à l'autel de votre confession, je vous l'offre en holocauste de louange. Oh ! que le feu de votre charité le consume entièrement ! Que rien en lui ne soit laissé pour lui, rien par où il pourrait se reprendre ! Que tout y brûle et s'y enflamme en vous d'amour pour vous ! Soyez en vous-même le dévorant brasier ! (*Disc. sur le Ps.* 137, *n.* 2.)

Trop tard je vous ai aimée, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai aimée ! Et voilà que vous étiez au dedans de moi ; mais je me tenais dehors, et c'est là que je vous cherchais, là que je précipitais ma laideur sur vos créatures, admirables images de votre beauté. Vous étiez avec moi, je n'étais pas avec vous. Ces créatures me rete-

naient au loin, elles qui n'existeraient pas, si elles n'existaient en vous ! (*L.* 10. *Conf. c.* 27.)

Je péchais donc, en cherchant, non pas en Dieu, mais dans ses créatures, en moi comme chez les autres, le plaisir, la grandeur, la vérité ; et c'est ainsi que, tête baissée, je me jetais dans la douleur, la bassesse et le mensonge. (*L.* 1. *Conf. c.* 20.)

Voilà mon cœur, ô mon Dieu. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il cherchait en faisant le mal sans aucun intérêt, en n'ayant d'autre motif de sa malice que la malice même. Elle était hideuse, cette malice, et je l'ai aimée ; j'ai aimé ce principe de mort, j'ai aimé ma difformité. O corruption ! ô vie monstrueuse ! ô abîme de mort ! Quoi ? ce qui n'était pas permis, a-t-il pu me plaire, par l'unique raison que c'était défendu ! Malheureux ! quel fruit ai-je retiré de ces actions dont la pensée me fait aujourd'hui rougir ? (*L.* 2. *Conf. c.* 4, 6, 8.)

O voies tortueuses ! ô âme téméraire, qui as espéré, en t'éloignant de Dieu, trouver quelque chose de meilleur que lui ! (*L.* 6. *Conf. c.* 16.)

« O vous, mon appui, je célébrerai vos louanges, parce que vous êtes mon protecteur, mon Dieu. » (Ps. 58.) Que serais-je devenu sans votre secours ? Et, sans vos soins, mon état n'était-il pas désespéré ? Ma blessure était tellement profonde et mortelle, que pour guérir elle réclamait un médecin tout-puissant. A un médecin tout-puissant, aucun mal ne résiste. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 58. *n.* 11.) « Ah ! Seigneur, lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché. » (Ps. 50) Seigneur, mon péché aura sa peine à subir. Je connais la justice du Dieu dont j'implore la miséricorde. Oui, mon péché trouvera sa peine : mais ne lui infligez pas vous-même le châtiment qu'il mérite, parce

que je le châtie de mes propres mains; je le reconnais : je vous prie donc de l'oublier. (*Disc. sur le Ps.* 50. *n* 7.)

« Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous? Mais en vous est la propitiation. » (Ps. 129.) Si elle n'y était pas, si vous ne vouliez être qu'un juge impitoyable, vous scruteriez toutes nos iniquités, vous les rechercheriez jusqu'à la dernière, et alors qui demeurerait debout? Qui oserait dire en votre présence : Je suis innocent? Qui soutiendrait le regard de votre justice? Il ne nous reste qu'une seule espérance : c'est que « la propitation est en vous. » Quelle propitiation? le sacrifice. Et quel sacrifice? Celui qui a été offert pour nous. Un sang innocent a été répandu et a expié tous les péchés des coupables. Son prix infini a servi au rachat de tous ceux que l'ennemi avait rendus et retenait captifs. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a eu pitié de nos âmes tombées dans l'abîme, qui a daigné descendre jusqu'à cette vie si misérable pour y promettre la rémission de tous les péchés, Notre-Seigneur Jésus-Christ a réveillé l'homme endormi dans les profondeurs du mal, afin que, de ces profondeurs mêmes et à travers la masse écrasante de ses péchés, il poussât vers Dieu des cris de pénitence et de supplication capables d'émouvoir sa miséricorde. D'où peuvent, en effet, sortir les cris du pécheur, si ce n'est du fond insondable de sa misère? (*Disc. sur le Ps.* 129.)

Seigneur, je vous implore donc à grands cris. Exaucez-moi, au nom de Celui qui, pour être le remède de mes blessures, a été suspendu à la croix, et qui, assis maintenant à votre droite, intercède pour nous tous auprès de vous. (*L.* 9. *Conf. c.* 13.) En lui et par lui je puis espérer fermement que vous guérirez toutes mes langueurs : s'il est assis à votre droite, si auprès

de vous il intercède pour moi, n'est-ce pas pour me garantir contre un désespoir autrement inévitable? Mes langueurs ne sauraient être ni plus nombreuses, ni plus graves; leur multitude et leur gravité sont des plus désolantes; mais aucune d'elles n'est invincible pour votre divin remède. (*L.* 10. *Conf. c.* 43.)

O mon Dieu, ayez pitié du criminel que vous avez si longtemps épargné et qui confesse aujourd'hui sa misère! La longue obstination du pécheur n'a pu vous indigner : puisse l'humilité du pénitent incliner vers lui votre grâce salutaire! Jetez vos regards sur un malheureux, ô Amour infini ; abaissez-les sur la dureté de son cœur, ô Bonté universelle! C'est un désespéré qui s'adresse au Tout-Puissant; c'est un blessé à mort qui recourt à l'infaillible Médecin. Oh! traitez-le avec toute la tendresse de votre mansuétude, ô vous qui n'avez pas voulu le frapper de votre glaive vengeur! Effacez ses crimes innombrables par vos innombrables miséricordes. (*Serm.* 117. *Append.*)

XXVI

A la douleur de ses péchés le pécheur pénitent doit joindre les bonnes œuvres, pour satisfaire au Dieu offensé.

Il ne suffit pas de changer de conduite, de renoncer aux œuvres mauvaises, si, pour tout le passé coupable, on ne satisfait pas à Dieu par des œuvres bonnes, telles que la douleur du repentir, le gémissement de l'humilité, le sacrifice d'un cœur contrit, à quoi il faut ajouter l'aumône, car « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » (Matth. 5.)

Il n'est pas dit de s'abstenir seulement du péché : il est dit encore : « Suppliez le Seigneur de vous remettre vos fautes passées. » (Eccli. 21.) Montons donc au tribunal de notre âme, si nous craignons ce qui est écrit « qu'il nous faudra comparaître au tribunal du Christ, pour y recevoir chacun le salaire du bien ou du mal que nous aurons fait, vivant dans notre corps. » (2 Cor. 5.) Mettons-nous en face de nous-mêmes, afin d'éviter d'y être mis plus tard, selon cette menace de Dieu au pécheur : « Je te jugerai et je t'exposerai à tes propres yeux. » (Ps. 49.) Une fois le tribunal constitué dans notre âme, écoutons les accusations de notre pensée, les témoignages de notre conscience, et que la crainte remplisse la fonction de bourreau. Puisse l'accusé répandre ensuite ces larmes qui sont comme le sang d'un cœur repentant et humilié ! (*Serm.* 351.)

Dès que l'on se juge soi-même et que l'on se prend à partie, Dieu vient pour entremettre sa miséricorde. En nous trouvant la verge de la pénitence à la main pour nous en frapper, il laisse tomber la verge de sa justice. Tout pénitent véritable doit, en effet, se punir lui-même, et la sévérité avec laquelle il se traite appelle sur lui la miséricorde de Dieu. (*Serm.* 278.)

« Je publierai mon iniquité, et je penserai au soin de mon péché. » (Ps. 37.) Ne nous rassurons pas sur la seule confession de nos péchés, comme si nous étions disposés à profiter de la confession pour les commettre de nouveau. Publions, avouons notre iniquité, mais pour penser au soin qu'elle exige, c'est-à-dire, au soin que réclame la blessure qu'elle nous a faite. Et par là que faut-il entendre, sinon le soin qui est de nature à produire sa guérison ? Prendre soin du péché, c'est se proposer sans cesse et sans cesse s'efforcer, avec tout

le zèle et toute la vigilance possibles, de le guérir complètement. A quoi bon pleurer chaque jour ses péchés, à quoi bon avoir les yeux inondés de larmes, si les mains restent oisives ? Faisons l'aumône pour cicatriser nos plaies ; procurons à l'indigent la joie de nos dons charitables, et procurons-nous ainsi à nous-mêmes la joie des dons de Dieu. L'indigent a besoin, et nous avons besoin comme lui : il a besoin de nous, et nous avons besoin de Dieu. Si nous passons avec mépris à côté de l'indigent qui a besoin de nous, Dieu, avec le même mépris, ne passera-t-il pas à côté de nous qui avons besoin de lui ? Donc suppléons à ce qui manque au pauvre, et Dieu suppléera largement à ce qui manque à notre cœur. Tel est le soin à prendre de nos péchés : il consiste à faire tout ce qu'il faut pour les guérir, et n'en laisser subsister aucune trace. (*Disc. sur le Ps.* 37. *n.* 24.)

L'aumône est un des sacrifices que tout chrétien doit offrir, pour se rendre Dieu propice. Sans la propitiation divine, que serions-nous tous ? Nous ne serions que des coupables. Or, les fautes et les péchés, dont cette vie ne saurait être absolument exempte, s'expient par l'aumône. Et l'aumône a deux fonctions : donner et pardonner. Par elle nous donnons notre bien, et nous pardonnons le mal qu'on nous fait souffrir. Le Seigneur, ce bon Maître qui a voulu nous instruire, ce Verbe infini qui s'est abrégé sur la terre pour nous être utile sans nous être onéreux, nous parle en ces termes, admirables de concision, de ces deux sortes d'aumônes : « Remettez et il vous sera remis ; donnez et il vous sera donné. » (Luc 6.) Par l'aumône qui consiste à remettre, à pardonner aux ennemis, on ne se prive de rien. En accordant le pardon à qui nous le

demande, nous n'avons aucune privation à nous imposer, et la charité voit sa richesse augmenter en nous. Mais l'aumône qui donne à l'indigent, paraît présenter une difficulté grave dans le précepte qui la concerne : on se prive, en effet, de tout le bien donné. Que faut-il penser de cette perte ?

Sur ce point, l'Apôtre nous rassure, quand il nous dit : « Si la bonne volonté existe, elle est agréée dans la mesure de ce qu'elle a... Je ne demande pas que les autres soient soulagés, et que vous soyez vous-mêmes dans la détresse. » (2. Cor. 8.) Que chacun consulte donc ses forces et que, évitant de thésauriser sur la terre, il donne ce qu'il peut. Ce qu'il donne n'est pas perdu. Que dis-je ? il n'y a que ce qu'il donne qui soit à l'abri de toute perte. Ce ne qu'il donne pas et qu'il possède en abondance, il peut le perdre de son vivant ; il le perdra certainement à sa mort. Remarquez la magnifique promesse qui nous exhorte au précepte de l'aumône : « Remettez et il vous sera remis ; donnez et il vous sera donné. » A qui s'adressent ces paroles « Donnez et il vous sera donné ? » Et de qui viennent-elles ? C'est Dieu même, l'Immortel, le puissant Père de famille qui parle ainsi à l'homme, à un mortel, à un mendiant. Si nous donnons, révoquera-t-il sa promesse ? Pourquoi aurons-nous donné ? Pour lui obéir. C'est donc à lui-même que nous aurons donné. Ah ! voilà le moyen de prêter à usure : servons-nous-en, et donnons, mais à Dieu, non aux hommes. Nous donnerons ainsi à Celui qui possède tout en abondance ; nous lui donnerons ce qu'il nous a donné pour le lui offrir. Et que nous donnera-t-il plus tard en échange de ces biens médiocres, frivoles, périssables, corruptibles, terrestres ? Des biens éternels que la cor-

ruption n'atteindra jamais et que nous possèderons toujours. Mais pourquoi s'étendre plus longtemps sur ce sujet ? Le Dieu qui nous fait cette promesse, promet de se donner lui-même. Si nous l'aimons, nous pouvons donc l'acheter de lui. (*Serm.* 42.)

XXVII

Pour que la pénitence ne soit pas stérile, il faut que les œuvres mauvaises soient rachetées et expiées par les œuvres bonnes.

Pensez à ce que dira Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque, à la fin des temps, il rassemblera, pour les juger, toutes les nations en sa présence, et qu'il divisera les hommes en deux parts, plaçant les uns à sa droite, et les autres à sa gauche. Aux premiers, il dira : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Aux seconds : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » (Matth. 25.) Cherchez les raisons d'une si haute récompense, ou d'un si terrible supplice. Pourquoi ceux de droite recevront-ils le céleste royaume ! « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » Pourquoi ceux de gauche iront-ils au feu éternel ? « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Qu'est-ce à dire ? Ne le voyez-vous pas ? Le royaume n'appartiendra qu'aux bons et fidèles chrétiens, qui, dociles à la parole du Seigneur, et pleins d'espérance en ses promesses, auront accompli des œuvres de miséricorde, sans quoi leur vie, d'ailleurs vertueuse et bonne, resterait condamnable, à cause de sa profonde stérilité.

Il ne suffit pas d'être chaste, honnête, tempérant ; il ne suffit pas de s'abstenir de tout mal. Ces vertus sont stériles sans la pratique de l'aumône. Avec elles on observe ce précepte : « Ne faites pas le mal, » mais non cet autre : « et faites le bien. » (Ps. 36.) Aussi Jésus-Christ ne dira-t-il pas aux élus : Venez, possédez le royaume, parce que vous avez été chaste, que vous n'avez point commis de fraude, que vous n'avez ni opprimé le pauvre, ni envahi les biens d'autrui, ni trompé personne par vos serments. Rien de tout cela, mais ceci seulement : « Possédez le royaume, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger. » Quelle n'est donc pas l'excellence de l'aumône, puisque, parmi tout le reste, Notre-Seigneur ne mentionne qu'elle ! De même pour les réprouvés : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » Que de reproches n'aurait-il pas à faire à ces impies, s'ils lui demandaient alors : Pourquoi nous livrez-vous au feu éternel ? — Vous me demandez pourquoi, race d'adultères, d'homicides, de fourbes, de sacrilèges, de blasphémateurs, d'infidèles ! Mais ce n'est pour aucun de ces crimes : c'est parce que « J'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger. »

Quelle explication donner de cette conduite si mystérieuse ? Il est écrit : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône résiste au péché. » (Ecclé. 3.) Et encore : « Cache ton aumône dans le sein du pauvre, et par sa prière elle t'écartera de tout mal. » (Ecclé. 29.) Et encore : « O roi, puisse mon conseil ne pas vous déplaire : rachetez vos péchés par l'aumône. » (Dan. 4.) Et une foule d'autres passages des divines Écritures qui montrent tous la puissance expiatrice de l'aumône. D'où vient donc qu'aux réprouvés, et plus encore

aux élus le Seigneur ne parlera que de cette œuvre de miséricorde ? Il semblera dire aux bénis de son Père : En examinant, en pesant, en scrutant toute votre conduite, il me serait facile de trouver en vous de quoi vous condamner : mais, allez au royaume, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. Si vous entrez dans le royaume, ce n'est pas que vous n'ayez péché ; vous y entrez parce que vous avez racheté vos fautes par l'aumône. S'adressant ensuite aux réprouvés, il semblera leur dire : Allez au feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. Si, renonçant aux œuvres coupables, vous vous étiez tournés vers moi ; si par l'aumône vous aviez racheté vos péchés et vos crimes, l'aumône vous délivrerait maintenant et vous déchargerait de la prévention qui pèse si justement contre vous. Bienheureux, en effet, les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Or, vous n'avez pas exercé la miséricorde : sans miséricorde vous serez jugés : » (Jacq. 2.) allez au feu éternel !

Donnez donc le pain de la terre et vous ne frapperez pas en vain pour obtenir celui du ciel. Ce pain céleste, c'est le Seigneur. « Je suis le Pain de vie. » (Jean, 6.) Comment vous sera-t-il donné, si vous refusez le vôtre à l'indigent ? Ici-bas nous avons tous besoin les uns des autres ; entre nous, ce ne sont que des relations d'indigents à indigents ; mais le Dieu dont nous réclamons le secours, n'a besoin de personne. A lui on ne peut dire : Faites pour autrui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous. Notre commerce avec Dieu n'est pas semblable à celui de deux amis qui se reprochent parfois leurs bienfaits réciproques. Dieu n'exige pas de cette manière que nous lui rendions

service pour service. Il se suffit infiniment à lui-même, et voilà pourquoi il est véritablement le Seigneur. « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que mes biens ne vous sont pas nécessaires. » (Ps. 15.) Cependant, tout Seigneur et véritablement Seigneur qu'il soit, à cause de son infinie suffisance, Dieu a voulu que nous pussions lui être utile en quelque chose. Il daigne avoir faim dans la personne des pauvres : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même. » (Matth. 25.) Écoutons donc cette leçon qui nous est donnée en si peu de mots, et considérons, comme il convient, la grandeur du mérite que l'on acquiert en nourrissant le Christ, lorsqu'il a faim, et aussi la gravité du crime que l'on commet en lui refusant le pain qu'il demande.

Sans doute, il s'opère par la pénitence un changement heureux dans le pécheur. Mais cette pénitence même paraît inutile, si elle n'est féconde en œuvres de miséricorde. C'est ce qu'atteste la vérité par la bouche de saint Jean-Baptiste, disant à ceux qui venaient à lui : « Faites de dignes fruits de pénitence. » (Luc, 3.) Toute pénitence qui ne produit point de tels fruits, est stérile, et on se flatterait vainement d'obtenir par elle le pardon des péchés. C'est peu de s'éloigner du mal, si l'on ne répare le passé. « Mon fils, nous dit l'Esprit-Saint, avez-vous péché ? Ne péchez plus à l'avenir. » (Eccli. 21.) Mais pour empêcher cette parole de nous inspirer une complète sécurité, il ajoute aussitot : « Et priez pour vos fautes anciennes, afin qu'elles vous soient pardonnées. » Or à quoi bon prier de la sorte, si nous ne nous rendons pas dignes d'être exaucés en faisant de dignes fruits de pénitence ? Dès lors ne sommes-nous pas exposés, comme un arbre impro-

ductif, à être coupés et jetés au feu ? Voulons-nous donc assurer le succès de nos prières pour nos péchés ? Remettons et il nous sera remis, donnons et il nous sera donné. (*Serm.* 60.)

XXVIII

Le pécheur pénitent ne peut obtenir de Dieu le pardon de ses péchés, s'il ne pardonne lui-même à ceux qui l'ont offensé.

Nous disons tous : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Le Seigneur ne pourrait-il pas nous répondre: Pourquoi me demandez-vous de faire ce que j'ai promis, lorsque vous ne faites pas ce que j'ai commandé ? Qu'ai-je promis ? de pardonner vos offenses. Qu'ai-je commandé ? de pardonner vous-mêmes les offenses que vous avez reçues. Mais comment les pardonnerez-vous, si vous n'aimez pas vos ennemis ? — Il en est peu qui pratiquent cet amour ; les grandes âmes, les âmes vraiment spirituelles en font leur plus chère vertu, mais elles sont en petit nombre. Eh quoi ! est-ce à ce petit nombre que se trouve réduit le troupeau du Christ ? N'est-il permis de dire : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons, » qu'à ceux qui aiment leurs ennemis ? En ce cas, que faire, que dire ? Si vous n'aimez pas vos ennemis, vous faudra-t-il omettre, dans l'Oraison dominicale, cette demande : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ? » Si vous l'omettez, vos péchés ne vous seront point pardonnés ; et, si vous l'adressez à Dieu sans remplir la condition qu'elle renferme, vos péchés

resteront encore sans pardon. Que suit-il de là ? C'est qu'il faut à la fois faire cette prière et obéir à la condition posée.

Il est un moyen d'y exhorter, non le petit nombre, mais la multitude des chrétiens. « Pardonnez, pour qu'il vous soit pardonné: » (Luc, 6.) voilà ce que nous dit le Christ. Et vous-mêmes, dans l'Oraison dominicale, que dites-vous ? « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons. C'est, en effet, ce que vous devez faire : sinon, votre perte est certaine. Lorsque votre ennemi implore votre pardon, pardonnez-le donc sans retard. Est-ce beaucoup vous demander ? Il vous en coûterait trop peut-être d'aimer cet ennemi pendant qu'il s'acharne contre vous : mais de l'aimer quand il supplie, est-ce un sentiment impossible à votre cœur ? Au temps de ses fureurs il soulevait votre haine : il eût mieux valu qu'il en fût autrement ; il eût été préférable de se rappeler alors cette parole du Seigneur sur la croix : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc, 23.) Oui, alors que votre ennemi travaillait le plus à vous nuire, il vous aurait été grandement utile de regarder le Seigneur votre Dieu priant pour ses bourreaux. Et ne dites pas : — Cette prière, le Christ a pu la faire parce qu'il était le Seigneur, le Christ, le Fils et le Fils unique de Dieu, le Verbe incarné. Mais moi, si mauvais et si faible, puis-je agir de la sorte? — Eh bien, si l'exemple de votre Maître était pour vous trop élevé, vous auriez dû, au moins, penser à celui que donna le diacre Étienne, comme vous serviteur de ce Maître. Pendant qu'on le lapidait, il fléchit les genoux et il pria pour ses ennemis : « Seigneur, ne leur imputez

pas ce péché. » (Act. 7.) Ces ennemis ne songeaient qu'à lui lancer des pierres, et non à lui demander pardon : n'importe, c'est alors qu'il priait pour eux. Voilà le modèle qu'il eût été précieux d'imiter ! Que vos efforts parviennent jusque-là. Pourquoi traîner toujours votre cœur sur la terre ? En haut, ce cœur ! Élevez-le jusqu'à l'amour de vos ennemis. Si vous ne pouvez pas les aimer quand ils vous persécutent, aimez-les du moins quand ils vous demandent pardon. Aimez cet homme qui vous dit : Frère, j'ai mal agi, pardonnez-moi. Si vous refusez, non seulement vous effacez de votre cœur l'Oraison dominicale ; mais vous serez effacé vous-même du Livre de vie.

Cependant, si vous pardonnez, si vous bannissez la haine de votre cœur, vous n'êtes pas obligé de renoncer à la correction : il suffit que vous éteigniez en vous tout sentiment de haine. — Mais que faire, s'il faut que je châtie celui qui me demande pardon ? — Faites ce que vous voudrez : vous ne cessez pas, je pense, d'aimer votre fils lorsque vous le punissez ? Tout insensible que vous soyez à ses larmes, vous ne lui réservez pas moins votre héritage. Imposez donc silence à tout sentiment de haine, lorsque votre ennemi vous demande pardon. — Mais il n'est pas sincère, il me trompe ! — O juge du cœur d'autrui, dites-moi donc à quoi vous pensiez hier. Votre ennemi vous prie, il vous conjure de le pardonner : pardonnez-le, et de toute votre âme. Ici le refus ne peut nuire qu'à vous. Quant à lui, il sait quelle conduite tenir. Vous ne voulez pas vous réconcilier avec votre frère, comme vous serviteur de Dieu ? Il ira trouver le Maître et lui dira : Seigneur, j'ai prié mon compagnon de me pardonner, et il n'a pas voulu : pour vous, pardonnez-moi. — N'est-il pas permis au

Seigneur de remettre à son serviteur ce qu'il lui doit? Ce serviteur s'en retournera donc libre de toute dette vis-à-vis de son Maître; mais vous, vous resterez lié aux yeux de Dieu. Comment cela? Viendra le temps de la prière, le temps où vous direz : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Que vous répondra le Seigneur? « Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as prié : ne fallait-il pas que tu eusses pitié, toi aussi, de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? Et le Maître en colère le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. » (Matth. 18.) Ces paroles sont de l'Évangile. Si donc vous accordez le pardon qu'on sollicite de vous, il vous sera possible de réciter l'Oraison dominicale. Et si vous n'êtes pas encore capable d'aimer votre ennemi quand il vous persécute, vous aurez cependant le droit d'adresser à Dieu cette demande : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » (*Serm.* 56.)

XXIX

Le pécheur pénitent, après le pardon de ses péchés, doit éviter les rechutes.

Quel caractère doit avoir la pénitence? Beaucoup se disent sans cesse pécheurs, et cependant ils aiment encore le péché. C'est là une déclaration, et non un amendement : la maladie de l'âme se fait connaître, sans guérir; l'offense de Dieu se manifeste, sans être attaquée dans sa racine. Point de pénitence réelle en dehors de la haine du péché et de l'amour de Dieu!

Vraiment pénitent est le pécheur qui trouve amer dans son âme ce qui auparavant lui était doux dans sa conduite ; celui dont le cœur est brisé de ce qui naguère faisait la joie de ses sens ; celui, en un mot, qui, aux pieds de Dieu, peut lui dire avec un gémissement sincère : « C'est contre vous seul que j'ai péché, c'est sous vos yeux que j'ai fait le mal. » (Ps. 50.) Telle doit être la pénitence véritable : avec elle le pécheur est si bien converti qu'il ne retourne plus au péché, si profondément pénitent qu'il se met en garde contre les rechutes. (*Serm.* 117. *Append.*)

A quoi bon quitter le péché en lui disant au revoir? Et quel pacte affreux avec l'iniquité que de s'enchaîner à son joug au point d'aimer à l'accuser et non à rompre avec elle! (*L. de la Sainte Virgin. c.* 49.)

Sans doute il est utile de décharger sa conscience, de vomir en confession ce qui lui pèse. L'iniquité l'accable, en effet, de son poids indigeste. Mais, si la confession en soulage le pécheur, est-ce pour qu'il retourne à son vomissement, à l'exemple des chiens? En agissant de la sorte, est-on chrétien? Il faut l'être en réalité : c'est trop peu que de n'en avoir que le nom. (*Serm.* 9.)

Soyons de vrais chrétiens, des chrétiens de bonne race : gardons-nous d'imiter ces hommes qui sont chrétiens par le nom, sans l'être par les œuvres. « C'est assez que, dans les temps antérieurs, la volonté des païens se soit accomplie! » (1. Pierre, 4.) Arrière les chiens qui retournent à leur vomissement! Écartons-nous bien loin de ces maisons vivantes qui, après leur entière purification, se laissent envahir par les sept autres esprits plus mauvais, et dont le second état devient pire que le premier. Pour nous, retenons avec

soin dans notre demeure l'Esprit qui l'a purifiée et qui l'habite. (*Serm.* 353.)

Ceux-là sont le séjour de Dieu, qui ne le sont pas du démon. Ce que le diable désire, c'est d'habiter notre cœur, pour y tenir tous les propos les plus séducteurs. Mais le Sauveur Jésus a dit. « Le prince de ce monde a été jeté dehors. » (Jean, 12.) Au dehors de quoi? Du ciel et de la terre? du monde créé qui nous entoure de sa structure? Non, il a été chassé du cœur des croyants; cet envahisseur en a été chassé, et le Rédempteur y a pris sa place. Celui qui nous a créés pouvait seul nous racheter de cette manière. Depuis, le diable ne nous attaque plus que par le dehors; mais que peut-il contre Celui qui possède le dedans ? (*Traité 4 sur l'Ép. de S. Jean.*)

« Maintenant éloignez-vous de tout mal. » (Coloss. 3.) Éloignons-nous de ces crimes qui ont attiré la colère divine sur les infidèles : ils l'attireraient également sur nous, malgré le mérite de notre foi. Tant que l'esprit forme des désirs contraires à ceux de la chair, il y a une formidable lutte à soutenir, afin d'opposer victorieusement aux délectations mauvaises, aux passions impures, aux mouvements charnels et déréglés, la douceur de la vertu, l'amour de la chasteté, la vigueur de l'esprit, la beauté de la continence. C'est par là que l'on meurt à ces péchés, qu'on ne vit plus dans ces hontes en refusant de s'y abaisser, et qu'on finit par s'en défaire, pourvu qu'on les combatte par une continence qui ne se lasse point et qui en empêche le réveil. N'allons pas, par une fausse sécurité, cesser un instant de surveiller de près ces ennemis de notre salut. Ils s'empareraient bientôt des sommets occupés par notre âme ; ils la précipiteraient de ces hauteurs, et la

réduiraient à une captivité humiliante, au plus honteux esclavage. Alors le péché règnerait en maître dans notre corps mortel, et le forcerait d'obéir à tous ses caprices tyranniques. Alors nous lui prêterions nos membres pour lui servir d'armes d'iniquité, et notre dernier état serait pire que le premier. (*L. de la Contin. c.* 14.)

O vous tous qui vous dites repentants, contrits, pénitents, montrez que vous l'êtes en vérité et non par moquerie, en changeant de conduite. Si vous vous repentez, pourquoi revenez-vous au mal que vous avez commis ? Si vous en avez du repentir, ne le commettez plus, sinon votre repentir n'est qu'une illusion et un mensonge.

Les pénitents sont très-nombreux. Que dire de leur pénitence quand leur conduite est mauvaise. Dès lors, où est leur repentir ? On reconnaît le repentir à la fuite du péché. Autrement le nom de pénitent n'est qu'une duperie, et le crime reste au fond du cœur. Changez de vie, changez de vie ! Votre dernier jour est incertain. Tout homme porte en lui le germe de sa mort. Vous différez de bien vivre, sous prétexte que votre vie sera longue ? Oui, c'est ce que vous espérez : mais pouvez-vous défendre à la mort de vous frapper soudainement ? C'est ce que vous devriez craindre.

Une erreur, contre laquelle il faut se tenir en garde, consiste à croire que ces crimes abominables, qui défendent à leurs auteurs l'accès du royaume de Dieu, peuvent se commettre chaque jour, pourvu que chaque jour on les rachète par des aumônes. C'est la vie qu'il est absolument nécessaire d'améliorer, et ce n'est que pour les péchés anciens que les aumônes sont utiles auprès de Dieu. Dieu ne vend pas à prix d'argent la licence de commettre toujours impunément le crime. « Il

n'a commandé à personne de pécher; à personne il n'a donné la permission de faire le mal. » (Eccli. 15.) Sa miséricorde ne s'applique qu'aux péchés déjà commis, moyennant satisfaction convenable. (*Serm.* 232.)

XXX

Il faut que la vie chrétienne soit une continuelle pénitence.

Il est une pénitence dont l'action doit s'étendre sur toute cette vie mortelle, et se traduire par la constance et l'humilité de la prière. Comment désirer la vie incorruptible de l'éternité, si l'on ne se détache de la vie du temps, en voyant combien elle est sujette à la corruption et à la mort? Sans doute, la grâce du baptême nous confère une vie nouvelle, en effaçant tous nos péchés passés; mais elle ne nous dépouille pas immédiatement de la mortalité de la chair. De sorte que chacun de nous éprouve la vérité de ces paroles de l'Écriture : « Le corps corruptible appesantit l'âme, et cette habitation terrestre abat l'esprit livré à la multitude de ses pensées. » (Sag. 9.) Il n'en sera pas ainsi dans la béatitude céleste, où la mort sera ensevelie dans son triomphe même. Il est donc certain que, quel que soit le bonheur dont nous jouissons ici-bas, nous devons, pour ainsi dire, nous en repentir, afin de courir avec toute l'ardeur possible vers le séjour de l'incorruptibilité. De là, ce que nous dit l'Apôtre : « Tant que nous sommes dans ce corps, nous voyageons loin du Seigneur, car nous marchons par la foi, et non par la claire vue. » (2. Cor. 5.)

Qui donc, par tous ses désirs, se hâte de retourner

dans la patrie du ciel, pour y contempler face à face l'Essence divine, s'il ne gémit, s'il ne fait pénitence de son état de voyageur? O douleur pénitente, qui a fait pousser au Roi-Prophète ce cri de tristesse : « Malheur à moi ! Car mon exil a été prolongé. « (Ps. 119). C'est ce qui a fait encore dire à l'Apôtre : « En effet, nous savons que, si cette tente terrestre où nous habitons à présent, tombe en ruine, nous avons une maison édifiée de Dieu, non de la main des hommes, une maison éternelle dans les cieux. C'est pourquoi nous gémissons, désirant que cette habitation du ciel nous soit donnée comme un second vêtement, si toutefois nous ne sommes pas trouvés nus, mais vêtus. Car, pendant que nous sommes dans cette tente, nous gémissons sous le poids, parce que nous désirons, non pas d'être dépouillés, mais d'être survêtus, en sorte que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. » (2. Cor. 5). Que désirons-nous donc, sinon de n'être plus ce que nous sommes maintenant? Mais quand sortirons-nous de cet état ? Lorsque cette demeure terrestre sera dissoute, et que nous recevrons en partage la demeure céleste, avec tout notre être renouvelé dans l'âme et dans le corps. Voilà pourquoi le saint homme Job ne dit pas qu'il y a des tentations dans cette vie, mais que cette vie même est une tentation continuelle. « La vie de l'homme sur la terre n'est-elle pas une tentation ? » (Job, 7). C'est en cet endroit qu'il touche admirablement au mystère de la chute de l'homme : « Il est semblable à l'esclave qui fuit son maître et se réfugie dans l'ombre. » Qu'est-ce que la vie présente, en réalité? Une ombre de vie.

En conséquence, aucun chrétien, bien que justifié par le baptême de ses péchés passés, ne doit s'enorgueillir, s'il ne commet aucune faute de nature à lui

interdire l'accès de la table sainte, ni se vanter d'être en pleine sécurité. Qu'il conserve l'humilité, qui est presque l'unique règle chrétienne : l'orgueil ne convient pas à qui n'est que terre et cendre, tant que dure cette nuit « où les bêtes des forêts sortent de leurs repaires, et où les lionceaux rugissent pour demander à Dieu leur pâture. » (Ps. 103). Job lui-même était demandé pour leur servir d'aliment, lorsqu'il disait : « La vie de l'homme sur la terre est une tentation. » Le Sauveur dit aussi à ses apôtres : « Voilà que, dans cette nuit, Satan a demandé de vous passer au crible comme le froment. » (Luc, 22). Pour le chrétien sensé, que de motifs de gémir ! O condition douloureuse ! Ah ! supplions Dieu, avec cette humilité profonde qui est si puissante sur son cœur, supplions-le de nous prêter son secours, jusqu'à ce que se dissipent toutes ces tentations, toutes ces ombres de la terre ; jusqu'à ce que, éclatant à nos yeux, le jour sans déclin, le jour éternel éclaire les ténèbres mystérieuses et manifeste les pensées des cœurs ; jusqu'à ce que chacun reçoive de Dieu la louange qui lui est due. (*Serm.* 351.)

MAI

DE LA MORT, DU JUGEMENT ET DE L'ENFER

I

Il est arrêté que tous les hommes meurent.

Dieu a établi que tous les hommes seraient soumis à la mort, et que par la mort ils sortiraient de ce monde. Pour être exempt de cette loi, il faudrait ne point faire partie du genre humain. Il serait inutile qu'on nous invitât les uns et les autres à voir si nous voulons être hommes. Nous le sommes nécessairement en vertu de notre naissance. Venus tels au monde, il ne nous reste qu'à penser comment nous en sortirons. Nous sommes nés et nous mourrons. Fuite, précautions, résistances, rachat, tout est impuissant contre la mort : on peut la retarder, on ne peut pas l'éviter. Elle viendra malgré nous, et à une heure qui nous est inconnue. Pourquoi donc la craindre, puisqu'elle est fatale ? Craignons plutôt ce qui n'arrive qu'autant que nous le voulons ! Qu'est-ce à dire? Les impies, les infidèles, les blasphémateurs, les parjures, les injustes, les méchants, Dieu les menace du feu de l'enfer dont les flammes sont éternelles. Comparons à ce supplice qui dure toujours la mort qui ne dure qu'un moment. Est-ce cette mort

qu'on doit craindre, elle dont la durée est si courte, elle qui nous frappera, quoi que nous fassions? Ah! craignons les châtiments qui n'auront point de fin, et auxquels il dépend de nous d'échapper. De quelle importance n'est-il pas de craindre ce que l'on doit craindre, et qu'il est en notre pouvoir d'empêcher! Que l'on vive dans la vertu, que l'on vive dans le vice, il faudra toujours mourir : on ne se soustrait à la mort ni par une vie criminelle, ni par une vie sainte. Seulement, avec une vie sainte, on est certain de ne pas encourir l'éternelle damnation.

Puisqu'il nous est impossible de ne pas mourir, profitons du moins de la vie présente pour ne pas mourir éternellement. Voilà ce que la foi nous enseigne; voilà ce que le Christ nous montre par sa mort et par sa résurrection. Sa mort nous apprend ce que, bon gré mal gré, nous subirons tous; sa résurrection nous apprend, à son tour, quelle sera pour nous la récompense d'une vie sainte. Il s'est anéanti en nous empruntant, pour nous sauver, la forme d'esclave, et, sous cette forme, il est né, il est mort, il est ressuscité, il est monté au ciel. Sa naissance et sa mort nous font voir la condition de notre nature; sa résurrection et son ascension nous exposent le modèle de la récompense qui nous attend. Nous savions ce que c'est que de naître et de mourir : ces deux faits remplissent la terre que nous habitons ; toute chair produit en abondance des naissances et des morts, tant chez les bêtes que chez les hommes, et, en ce point, la vie présente leur est commune. Mais, ce que nous ne savions pas, c'est que nous devons ressusciter et monter au ciel. Nous connaissions deux choses, et deux choses nous étaient inconnues. Le Christ a pris les deux premières

et il nous a révélé les deux autres. Consentons donc à souffrir ce qu'il a pris, et espérons d'obtenir ce qu'il a révélé, en nous appliquant à craindre, non la mort qui est inévitable, mais la perte du ciel, perte qu'il nous est libre de ne pas éprouver. (*Serm.* 279.)

La mort, nous y sommes tous condamnés ; tous, nous lui paierons le tribut que nous a imposé la désobéissance d'Adam. Ne pas vouloir mourir ne sert de rien ; nos prières les plus suppliantes ne nous affranchiront pas d'une dette imprescriptible, bien heureuses encore si elles parviennent à en différer le paiement. (*Serm.* 343.)

Mystère étrange ! Nous mourrons un jour, et nous ne voulons point mourir, et cependant nous mourrons fatalement, en refusant toujours de mourir. Refus inutile ! C'est en vain que l'homme multiplie ses efforts contre cette fatalité : il n'aboutit à rien. Cette fatalité ne se laisse rien extorquer ; personne n'a le pouvoir de la détruire. Hélas ! nous faisons tout du moins pour en différer le coup : faisons-nous quelque chose pour y échapper ? Les amis de cette vie mettent tout leur soin à retarder sa fin ; combien plus devraient-ils travailler à s'exempter de la mort ! Ils ne voudraient pas mourir, c'est certain : eh bien, qu'ils transforment leur amour de la vie et on leur montrera, non pas la mort qui viendra malgré eux, mais la mort à laquelle ils peuvent, s'ils le veulent, jeter un invincible défi. (*Serm.* 344.)

II

Vivre ici-bas, c'est courir à la mort.

A peine l'homme commence-t-il à vivre, que déjà il peut mourir; sa vie commence par la possibilité de la

mort. Sur cette terre, et pour ne s'en tenir qu'au genre humain, celui-là seul ne peut encore mourir, qui n'a pas encore commencé à vivre. (*Serm.* 9.)

Dès que nous sommes revêtus de ce corps mortel, nous ne faisons que tendre vers la mort; ainsi le comporte notre mutabilité pendant tout le cours de cette vie, si toutefois la vie d'ici-bas mérite ce nom. Il n'est personne qui, à la fin de l'année, ne soit plus voisin de la mort qu'au commencement ; demain nous en rapprochera plus qu'aujourd'hui, comme aujourd'hui nous en a plus rapprochés qu'hier; il en est de même de tous les instants qui se succèdent et qui composent chacun de nos jours. Tout le temps que l'on a vécu doit être retranché du total de la vie, et le reste diminue à chaque moment. De sorte que vivre en ce monde n'est autre chose que courir à la mort, et, dans cette course, il n'est possible ni de s'arrêter ni d'aller plus lentement ; le même mouvement nous emporte tous avec une égale vitesse. Celui dont la vie a été plus courte, n'a vu aucun de ses jours s'écouler plus rapidement que ceux de tel autre dont la vie a été plus longue. Dans ces deux vies, les heures étaient égales et également rapides : la première de ces vies avait une distance moindre à parcourir, et la seconde, une distance plus grande ; mais toutes deux couraient au terme avec le même élan. Autre chose est de parcourir plus de chemin, autre chose est de marcher d'un pas plus lent.

Quand donc, pour arriver à la mort, on a un plus long espace de temps à franchir, on ne s'y avance pas plus lentement, mais on fait plus de chemin. Or, si nous commençons à mourir, à être dans la mort, à partir du moment où commence en nous l'action de la mort, c'est-à-dire, la diminution de la vie, le résultat final de

cette action sans cesse amoindrissante ne sera plus dans la mort, mais au delà : il faut donc reconnaître que notre vie, dès son apparition, s'écoule dans la mort.

En effet, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, que se passe-t-il ? La mort accomplit son action, son œuvre, jusqu'à ce qu'elle soit achevée ; cette œuvre achevée, le temps qui suit n'est plus le temps de la mort, puisqu'il vient après elle : le temps de la mort n'est autre en conséquence que celui de la vie disparaissant peu à peu. Et de là il résulte que, sur cette terre, l'homme n'est jamais dans la vie : sa vie est une mort, et non une vie, la vie et la mort ne pouvant aller de front. Ou plutôt ne faut-il pas dire que nous sommes en même temps dans la vie et dans la mort : dans la vie dont nous jouissons maintenant jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse tout entière ; et, cependant, dans la mort, qui sans cesse nous frappe par l'incessante diminution de notre vie. Si nous n'étions pas dans la vie, que signifierait sa diminution jusqu'à sa ruine totale ? Et, si nous n'étions pas dans la mort, que signifierait encore cette diminution successive ? Ah ! lorsque notre vie s'est complètement éteinte, ce n'est pas sans raison qu'au lieu de dire « après la vie », on dit « après la mort », car la mort se trouvait en chaque soustraction de la vie. S'il est vrai que l'homme, privé entièrement de vie, n'est pas dans la mort, mais après la mort, quand est-il dans la mort, sinon pendant sa vie, dont les jours, les uns après les autres, expirent à tout jamais ? (*L.* 13 *de la Cité de Dieu. c.* 10.)

III

La mort est entrée dans le monde comme peine du péché.

Quelle est l'origine de la mort ? Le péché l'a engendrée. Sans le péché, personne ne lui payerait de tribut. Lorsque Dieu intima sa défense au premier homme, ce fut à la condition qu'il serait immortel, s'il la respectait, et qu'il mourrait de mort, s'il la violait. Et le premier homme, espérant ne pas mourir, posa la cause de sa mort, et il n'éprouva que trop la vérité de la menace que lui avait faite son Législateur. De là est sortie la mort avec son cortège de misères et de douleurs ; et de là aussi, après cette première mort, est sortie la mort seconde, qui est la mort éternelle. Depuis, l'homme ne naît que pour mourir : sa naissance l'enchaîne à cette loi de l'enfer ; cette loi pèse inexorable sur tous les hommes, à l'exception de Celui qui s'est fait homme, pour être leur Sauveur. Il n'a subi cette loi que de son plein gré : voilà pourquoi le psalmiste l'appelle « l'homme libre entre les morts. » (Ps. 87.) [*Serm.* 231.]

Le premier homme, formé dans son corps du limon de la terre, fut doté d'une âme vivante, et non d'un esprit de vie, esprit qui devait être la récompense de sa fidélité. Son corps avait besoin de manger et de boire pour se garantir de la faim et de la soif; son immortalité n'était donc pas absolue, pleinement indépendante, et elle aurait succombé sans l'arbre de vie qui la défendait contre la mort et la conservait dans la vigueur de la jeunesse. Ce corps n'était donc pas spiri-

tuel, mais animal, on ne saurait en douter. Toutefois il ne serait point mort, s'il n'eût encouru par le péché la peine dont Dieu lui avait fait la menaçante prédiction. (*L.* 13 *de la C. de Dieu, c.* 23.)

L'arbre de vie, en effet, que Dieu planta dans le paradis terrestre, éloignait la mort de ce corps animal, en attendant qu'en vertu d'une obéissance persévérante il devînt, sans passer par la mort, semblable à ces corps glorieux dont la résurrection revêtira les justes. L'image de Dieu pure et sans tache ne pouvait être unie à ce corps, quoique créé et formé d'une matière terrestre, qu'autant qu'il conserverait toujours la vie stable que l'arbre du paradis lui fournissait. En attendant sa glorification, il aurait vécu avec son âme, dont il eût été inséparable ; plus tard, comme récompense de son obéissance, il aurait communiqué avec l'Esprit vivificateur, et, alors, sans perdre sa vie moindre, naturellement mortelle, il aurait été élevé à une vie supérieure, indépendante de l'arbre de vie, et absolument inaccessible à la mort. (*Ouvr. inach. contre Jul. L.* 6, *c.* 39.)

Or, lorsque Adam eut commis son péché de désobéissance, son corps, quoique animal et mortel, perdit la grâce qui le tenait entièrement soumis à l'âme. Alors, une maladie, procédant d'une soudaine et désastreuse corruption, s'empara de l'âme et du corps; et eux, qui avaient été créés dans la stabilité de l'âge, se virent poussés à la mort à travers mille changements successifs. Nos premiers parents, devenus pécheurs, vécurent encore un grand nombre d'années; mais ils commencèrent à mourir, le jour même de leur péché et de sa loi de mort, car, à cause de cette loi, ils commencèrent à vieillir, à être soumis aux continuelles successions du

temps, à ces successions sans trève aucune, qui ne cessent pas de s'écouler, et qui peu à peu entraînent les choses, non à la fin, qui perfectionne, mais à la fin qui détruit. Et ainsi s'expliquent ces paroles de Dieu : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. » (Gen. 2.) [*L. de la Rémiss. des péchés, c.* 16.]

« Tu es poussière et tu retourneras en poussière. » (Gen. 3.) Je t'ai pris de la terre et je t'ai fait homme. En vertu de ma puissance, cette terre à laquelle j'ai donné la vie, aurait joui du privilège indestructible de la posséder toujours. Mais, parce que tu es terre, parce que tu as voulu vivre selon la chair, qui est terrestre, et non selon moi, tu peineras sur la terre, jusqu'à ce que tu rentres dans son sein ; et il est de toute justice que tu y rentres, car tu n'as pas obéi à l'Esprit qui t'a créé. (*Ouvr. inach. contre Jul. L.* 6, *c.* 27.)

La mort temporelle n'existerait donc pas, si, par son péché, Adam n'avait perdu la possibilité de ne pas mourir. Cette perte lui fut signifiée par ces paroles : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » Le Christ, pur de tout péché, a daigné obéir à cette nécessité : il a voulu, en mourant, retourner dans la terre, pour la soulever jusqu'au ciel, en ressuscitant. Il a détruit de la sorte la mort éternelle, et s'il ne nous a point affranchis encore de la mort temporelle, du moins que la foi à la résurrection nous arme de courage contre ses coups pendant le pénible cours de cette vie. (*Ibid. L.* 2, *c.* 100.)

Que l'homme fasse donc un bon usage de son châtiment, en ne s'enorgueillissant pas de ce qui en est la cause, en brisant tout orgueil contre l'aveu de sa mortalité. La jactance convient peu à un ver de terre destiné à mourir demain. Écoutons tous, pour les méditer,

ces paroles de l'Esprit-Saint : « La terre et la cendre, de quoi peuvent-elles s'enorgueillir ? » (Eccli. 10.) Oui, tournons ainsi à notre bien le mal auquel nous sommes condamnés. (*Serm.* 97.)

IV

Horreur de notre nature pour la mort.

Ce n'est pas un préjugé, mais notre nature même, qui nous inspire à tous l'horreur de la mort. Chez l'homme, la mort n'arrive que comme un châtiment, à la suite du péché. La bête, créée pour mourir en son temps, ne laisse pas de fuir la mort et d'aimer la vie : combien plus vif est ce sentiment en nous, qui avions été créés pour vivre sans cesse, à la condition de vivre sans péché. Aussi nous est-il impossible de ne pas nous attrister, quand la mort nous enlève ceux que nous aimons. Nous savons bien que ce n'est pas pour toujours et que nous les suivrons bientôt : mais lorsque la mort, terreur de notre nature, nous en sépare en en faisant ses victimes, notre cœur ne peut point ne pas en éprouver un deuil profond. (*Serm.* 172.)

L'existence nous est chère naturellement. Les malheureux eux-mêmes ne veulent pas mourir. Misérables, ils devraient, ce semble, désirer de quitter, en mourant, la misère qui les tourmente : non, c'est de la misère seule qu'ils désirent voir la fin. Bien plus, il en est qui se croient très-malheureux, qui le sont réellement, que leur folie, ou leur pauvreté fait regarder comme tels par les personnes de bon sens ou par les heureux du siècle : eh bien, si on leur promettait l'immortalité, à charge de vivre toujours dans le

malheur, sous peine de cesser eux-mêmes d'exister dès que le bonheur deviendrait l'objet de leurs recherches, à cette promesse, on les verrait tressaillir de joie, et préférer une pareille vie à la non-existence. Rien de plus notoire que leurs sentiments à ce sujet. D'où vient qu'ils craignent de mourir, au point d'aimer mieux vivre dans l'angoisse que d'en être délivrés par la mort? N'est-ce pas évidemment parce que la nature a horreur de cette mort même? Voilà pourquoi, sachant qu'ils doivent mourir, ils estiment comme un grand bien et une grâce singulière de pouvoir prolonger quelque peu leur triste sort, en retardant leur dernier jour. Avec quelle reconnaissance n'accepteraient-ils donc pas l'immortalité, même accompagnée d'une misère sans fin. (*L.* 11. *de la Cité de D. c.* 27.)

Qui veut mourir? Personne : c'est si vrai que le Seigneur dit au bienheureux Pierre lui-même : « Un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. » (Jean, 21.) Nul ne veut la mort à cause de son amertume : autrement, qu'offrirait d'admirable le courage des martyrs? (*Serm.* 173.)

Les martyrs ne sont grands que pour avoir victorieusement supporté la mort en ce qu'elle avait de plus âpre et de plus cruel. Si une semblable patience était chose facile, qu'auraient fait d'extraordinaire les martyrs en reconnaissance de la mort du Sauveur? D'où procède leur grandeur, leur sublimité, l'état incomparable de leur couronne, si ce n'est du mépris qu'ils ont eu pour la mort, préférant la subir plutôt que de ne pas confesser le Seigneur, plutôt que de renier le Christ? La mort est pleine d'amertume, et il n'est pas étonnant que notre nature en repousse les tourments. Parmi les animaux, il n'en est aucun qui ne veuille vivre, aucun

qui ne craigne de mourir. Il en est ainsi de l'homme. Oui, la mort est dure; mais il ne s'ensuit pas que, pour la fuir, on doive renier la vie. Pierre, même dans sa vieillesse, ne voulait pas mourir; mais il aimait mieux suivre le Christ. S'il avait trouvé ouverte devant lui une voix large, lui permettant de suivre le Christ sans mourir, il l'aurait prise, il l'aurait certainement choisie. Mais il ne pouvait suivre son Maître, arriver, comme il le désirait, jusqu'à lui, qu'en passant par le chemin qu'il aurait voulu éviter. (*Serm.* 297.)

Donc, à ne considérer que la nature, et la force de l'habitude où elle nous plie, nous nous révoltons contre la mort. Mais, en aimant ce qui la suivra, nous acceptons ce que nous ne voulons pas, afin de parvenir à ce que nous voulons. De là ces paroles du Sauveur : « Il te conduira où tu ne veux pas. » Elles expriment le sentiment de la nature, et non celui de l'amour. Cette infirmité qui nous est naturelle, Notre-Seigneur a daigné la transfigurer en lui, lorsque, aux approches de sa Passion, il dit à son Père : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » (Matth. 26.) Paroles de quelqu'un qui souffre, et non de quelqu'un qui goûte des délices. La mort est donc un châtiment qui nous a été transmis : de la racine de l'arbre, elle s'est répandue dans tous les rameaux qui forment le genre humain. Adam le premier l'a méritée en péchant. Il y a donc à la fois dans notre nature et le péché et la peine. Dans Jésus homme il y a la peine sans le péché, pour guérir en nous le péché et la peine. « Un autre dit-il à Pierre, te ceindra et te conduira où tu ne veux pas. » Voilà la peine, mais par la peine on arrive à la couronne. Dur est le chemin par où l'on passe, mais magnifique en est le terme. Pierre savait où il allait :

aussi a-t-il accepté le martyre avec une générosité parfaite : mais il l'a supporté plutôt qu'aimé. Il l'a supporté, et il a aimé ce qui devait le suivre; son amour pour la récompense qui l'attendait lui a fait supporter le supplice qui en était le chemin. (*Serm.* 299.)

V

Malgré son horreur naturelle pour la mort, le chrétien doit l'accepter et la subir patiemment, pour obéir à Dieu.

Nous repoussons la mort, mais notre désir est de nous unir au Christ. Aussi est-ce avec joie ou plutôt avec résignation que nous la subissons, faute d'un autre passage pour aller au Seigneur. S'il y avait un chemin différent qui conduisît à la vie éternelle, qui voudrait mourir ? En un endroit de ses Épîtres, l'Apôtre explique notre nature, c'est-à-dire, l'union intime de notre âme et de notre corps, le lien étroit qui les soude ensemble pour n'en faire qu'un seul être. Or, il dit, à ce propos, que « Nous avons une demeure qui n'est point faite de main d'homme, et qui est éternelle dans le ciel. » (2. Cor. 5.) En d'autres termes, l'immortalité nous est préparée dans le ciel, et nous en serons revêtus au jour de la résurrection. L'Apôtre ajoute : « Mais nous ne voudrions pas être auparavant dépouillés de notre corps, mais bien qu'il fût survêtu de cette immortalité, en sorte que ce que nous avons de mortel serait absorbé par la vie. » Si c'était possible, nous voudrions devenir immortels, d'une immortalité qui viendrait d'elle-même changer dès maintenant notre condition actuelle, en absorbant notre mortalité dans

la vie, et sans que nous eussions à perdre nos membres dans la mort, pour les reprendre de nouveau à la fin des temps. Mais, obligés comme nous le sommes de passer par la mort, et quoique ce passage nous délivre de grands maux pour nous conduire à de grands biens, nous ne pouvons nous empêcher de trouver amère cette nécessité. Il y a là de ce fiel que les Juifs présentèrent au Seigneur sur la croix, et comme une âcreté qui rappelle le vinaigre dont l'abreuvèrent ces mêmes bourreaux. (*Disc. sur le Ps.* 68. *n.* 3.)

Nul n'a le droit de s'infliger la mort ni de l'infliger à autrui de sa propre autorité : de même, nous avons tous le devoir de l'accepter sur l'ordre de Dieu, lorsque l'heure fixée par lui pour sa visite est venue. D'ailleurs, quiconque refuse de la recevoir, ne s'agite que pour la retarder, et devra s'y soumettre tôt ou tard. (*L.* 7. *Quest. contre Jul. q.* 40.)

De quelque côté qu'elle veuille nous retirer de ce monde, que la mort nous trouve prêts à lui obéir. Nous ne sommes que les locataires de la maison ; elle appartient à un autre. Elle nous a été louée, et non donnée. Bon gré mal gré, il nous faudra la quitter, d'autant plus que notre bail n'a point, pour finir, une date convenue d'avance. Que nous a dit le Maître en nous la louant ? Vous en sortirez quand je voudrai, quand je vous dirai : Partez ! Soyez donc toujours prêts. En vous faisant sortir d'une maison de pure hospitalité, ce sera pour vous en donner une mille fois plus belle, et simples locataires ici-bas, vous serez propriétaires dans le ciel. (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 11.)

« Il nous fera une route prospère, le Dieu de notre salut. » (Ps. 67.) Ces paroles glorifient la grâce et en montrent le bienfait. Quel salut attendre, sans ce

secours de Dieu? Mais, de peur qu'on ne dise : Pourquoi donc mourons-nous, si sa grâce nous a sauvés? le psalmiste se hâte d'ajouter : « Et le Seigneur est sorti par la mort. » Est-il juste de s'indigner contre la nécessité de mourir? La sortie du Seigneur lui-même s'est effectuée par la mort! N'est-ce point là une immense consolation? Ah! soyons doux envers la mort, à l'exemple de Celui qui n'était pas son débiteur, qui pouvait, à son gré, déposer et reprendre son âme, et qui n'a voulu sortir qu'en mourant. (*Disc. sur le Ps.* 68. *n.* 29.)

La mort, qui est la peine du péché, n'a été, dans le Seigneur, qu'un acte de miséricorde, car en lui aucun péché ne le condamnait à mourir. « Voici, dit-il lui-même, voici que le prince du monde vient, et cependant il n'a rien en moi. » (Jean, 14.) Pourquoi donc, ô divin Maître, mourrez-vous? « Afin que tous sachent que je fais la volonté de mon Père, levez-vous, et allons-nous en d'ici. » Le Christ est mort, sans aucun motif de justice tiré de lui-même; et nous, qui méritons mille fois ce châtiment, nous refuserions de nous y soumettre! Résignons-nous donc à souffrir justement cette peine, à laquelle le Rédempteur à bien voulu se livrer pour nous racheter de la mort éternelle. Il est homme comme nous; seulement nous ne sommes tous que des hommes, et il est l'Homme-Dieu : il est l'Homme juste, et nous sommes des hommes pécheurs. Morts en Adam, ressuscitons donc en Jésus-Christ. Cette mort et cette résurrection constituent pour nous, l'une une dette qu'il nous faut absolument payer, l'autre un droit, puisque nous sommes chrétiens. La jouissance de ce droit brisera pour toujours en nous le lien du péché, attendu que notre mort éternelle a été détruite par

la mort que Notre-Seigneur a subie dans le temps. (*Traité 3 sur l'Év. de St. Jean.*)

VI

Il y a deux morts : la mort temporelle, qui est inévitable, et la mort éternelle, qui peut s'éviter.

Il y a deux morts : la mort temporelle, qui s'appelle encore la première mort; la mort éternelle, que l'on nomme aussi la seconde mort. La première est destinée à tous les hommes, et la seconde aux méchants seulement, aux impies, aux incroyants, aux blasphémateurs, à quiconque blesse gravement de toute autre manière les enseignements divins. Mettons-nous en face de ces deux morts. L'une et l'autre nous sont odieuses. Nous n'aimons que la vie, si bien que, pour passer de la vie de la terre à la vie du ciel, nous ne voudrions ni mourir, ni ressusciter; nous voudrions, sans cesser de vivre, être transportés dans une vie plus parfaite. Tel serait notre désir; et ce désir, déjà conforme à notre instinct naturel, l'âme le découvre existant au fond de sa volonté même. Cette volonté s'attache à la vie et recule de terreur devant la mort. Et comme « Personne ne prend jamais sa chair en haine, » (Éph. 5.), la volonté cherche à éloigner du corps qui lui est uni la mort qui en serait la ruine et qui l'épouvante elle-même. Répétons à ce sujet les paroles de l'Apôtre : « Nous avons une maison que Dieu, et non la main des hommes, a édifiée, une maison éternelle dans les cieux. C'est pourquoi nous gémissons, désirant que notre habitation, qui est du ciel, nous soit donnée comme un second

vêtement. Nous désirons, non pas d'être dépouillés, mais d'être survêtus, afin que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie. »

C'est que la première mort nous dépouillera de notre chair, et nous en séparera jusqu'à l'heure de son union nouvelle avec l'âme. Comme ce dépouillement, cette réunion sera fatale, inéluctable. Ce n'est point parce que tel sera notre vouloir que nous ressusciterons; un vouloir contraire n'arrêtera pas notre résurrection; elle ne sera pas davantage empêchée par notre incrédulité à son égard. Ce qu'il est donc besoin de faire en ce point, c'est, devant la nécessité de ressusciter un jour, de se conduire de telle sorte que la résurrection nous apporte les biens que nous voulons. Le Seigneur Jésus a dit lui-même : « L'heure vient où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et ils sortiront, » (Jean, 5.), qu'ils soient bons, ou qu'ils soient méchants ; tous, sans exception, seront projetés hors de leurs tombes. Aucune créature ne pourra retenir les morts, réclamés par la voix toute puissante du Créateur vivant ; et ces morts ressuscités seront d'abord comme pêle-mêle, confondus.

Mais voici quel en sera le discernement, quelle la séparation : « Ceux qui auront fait le bien, pour la résurrection de la vie ; ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement. » Ce jugement à subir par les impies, c'est la seconde mort. Pourquoi donc, chrétien, crains-tu si fortement la première ? Elle viendra contre ton gré, et tes refus ne l'empêcheront point de te saisir. Tu as beau racheter ta vie des mains des barbares, la racheter à grand prix, sacrifier pour elle tous tes biens, et même ceux de tes enfants : tu n'en mourras pas moins, demain peut-être. C'est de

l'empire du démon qu'il te faut racheter ! Sinon, il t'entraînera avec lui à la seconde mort, à ce jugement où les impies, placés à gauche, seront écrasés sous cette sentence : « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges. » Voilà cette seconde mort dont il faut te racheter. — Comment ? me réponds-tu. — Inutile de fouiller dans ton coffre-fort, et de dire en toi-même : Pour me racheter des barbares, j'avais de l'argent. Pour te racheter de la seconde mort, possède la justice. Ton argent, les barbares pourraient te le prendre, et te conduire ensuite en captivité ; et ainsi toute ressource te manquerait pour ton rachat, tes biens et ta personne étant également en possession des ravisseurs. Mais la justice, qui te la prendra, si ta volonté s'y oppose ? C'est un trésor caché au fond du cœur ; et avec ce trésor acquis et conservé, tu te rachèteras de la seconde mort.

Quand on ne la veut pas, cette mort ne saurait nous atteindre, car le prix avec lequel on s'en exempte, s'acquiert quand on le veut. La bonne volonté obtient de Dieu la justice ; Dieu en est la source, et c'est là seulement qu'on la boit à longs traits. Toute âme, qui en est digne, peut librement s'approcher de cette source de vie. D'ailleurs l'accès nous en est possible à tous par la grâce si puissante de la Rédemption venue à notre aide. L'argent rachète du joug des barbares et retarde la première mort : ce qui nous délivre de la seconde, c'est le sang de Notre-Seigneur, ce sang qui n'a été pris que pour notre rachat, qui n'a été reçu qu'afin d'être versé pour notre éternelle délivrance. Si nous le voulons, les mérites de ce sang répandu nous appartiennent ; si nous ne le voulons pas, ces mérites nous restent étrangers. Dans le premier cas, ce sang sera

notre salut ; dans le second, il fera notre supplice. La mort dans le temps nous est redoutable ; combien plus ne devons-nous pas redouter la mort dans l'éternité et travailler à nous en affranchir ! Dans ce but, portons notre croix et suivons le divin Maître : c'est en portant la sienne qu'il a cherché ses serviteurs. (*Serm.* 344.)

VII

La crainte si grande que nous cause la mort du corps, doit nous montrer combien plus est à craindre la mort de l'âme.

L'âme est la vie du corps; tant qu'elle lui reste unie, le corps vit nécessairement. Vouloir ôter la vie à quelqu'un, c'est donc vouloir chasser de son corps ce qui le vivifie. Mais n'y a-t-il rien qui fasse vivre l'âme elle-même ? L'âme est une vie qui se communique au corps ; n'existe-t-il pas une autre vie qui se communique à l'âme ? De même que le corps a l'âme pour principe vivificateur, de même l'âme ne tient-elle pas une certaine vie d'un principe semblable ? Et de même qu'en mourant le corps exhale l'âme sa vie naturelle, de même, lorsqu'elle meurt, l'âme n'exhale-t-elle pas une vie reçue d'ailleurs ? Cette vie de la vie du corps, cette vie de l'âme, cherchons à la connaître : une fois connue, il nous sera aisé de comprendre par la terreur où nous jette la mort qui sépare l'âme du corps, combien plus nous devons redouter la mort qui sépare l'âme de ce qui la rend vivante.

L'âme est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme. L'Esprit de Dieu habite en l'âme, et par l'âme dans le corps, qui devient ainsi le temple de l'Esprit-Saint.

Cet Esprit vient chez notre âme, car la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné, et qui, maître du principal en nous, le devient de tout notre être. Le principal en nous, c'est ce qu'il y a de meilleur ; c'est notre cœur, notre esprit, notre âme : en s'en emparant, Dieu s'empare par là même de ce qui est moindre, c'est-à-dire, de notre corps. Qu'un ennemi furieux nous menace donc de la mort, qu'il nous l'inflige s'il en a le pouvoir, qu'il divise notre âme de notre chair ; qu'importe, si notre âme ne divorce pas avec sa vie ? Le corps que l'ennemi aura tué, restera, terre qu'il est, gisant dans la terre. Mais où sera ce qui l'animait? Cette âme créée par le souffle de Dieu, où sera-t-elle ? Si elle n'a pas expiré sa vie, qui est Dieu, elle restera en Celui qu'elle n'a pas perdu, en Celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer et de posséder.

Par la crainte vaine, concevons la crainte utile. La crainte vaine est celle des hommes qui tremblent de perdre les biens temporels, que la mort leur enlèvera nécessairement. Car ils mourront : c'est ce qui les épouvante, et ce qu'ils désirent toujours retarder, ne pouvant l'empêcher absolument. Voilà la crainte vaine : vaine, et pourtant violente, irrésistible. Oh ! qu'ils sont à blâmer, à réprimander, à plaindre, à pleurer, ceux qui craignent de mourir, et qui n'aboutissent, dans leurs efforts, qu'à mourir un peu plus tard ! Pourquoi ne font-ils rien pour ne point mourir ? N'est-ce pas parce que la mort résisterait à leurs attaques les plus multipliées ? Quelle tentative peut réussir à vaincre la mort elle-même ? Aucune. On a beau s'agiter, redoubler de vigilance, prendre la fuite, s'entourer de remparts, offrir en échange or et argent, recourir à toutes les ruses de guerre : on parvient par ces moyens

à tromper des ennemis, mais non la fièvre ; et, si l'on échappe aux dangers des batailles, on ne meurt pas moins ensuite de la fièvre et de ses ardeurs. Eh bien, il existe cependant un moyen de ne pas mourir. Si vous craignez la mort, aimez la vie. Notre vie, c'est Dieu, c'est le Christ, c'est le Saint-Esprit. On ne la perd que volontairement par le péché. Nous ne sommes alors que des temples profanés, des temples en ruines où Dieu n'habite plus, et où il ne rentre qu'après réparations suffisantes. Mais ces réparations ne sont pas au pouvoir du pécheur. Que le pécheur prie donc le Seigneur de purifier, de relever lui-même son temple. Le pécheur l'a détruit et renversé en le souillant ; que Dieu le reconstruise et le redresse en y faisant revivre la sainteté. (*Serm.* 161.)

VIII

Les précautions que l'on prend, pour retarder la mort temporelle, enseignent au chrétien tout le soin avec lequel il doit chercher à éviter la mort éternelle.

Si vous êtes affligé de quelques tribulations temporelles, elles doivent avant tout vous faire penser à cette vie future, où vous serez à l'abri de ces afflictions, d'ailleurs aussi peu durables que le temps ; à cette vie du ciel où en outre vous n'aurez point à craindre le terrible supplice des flammes éternelles. Si vous prenez tant de soins, si vous faites tant d'efforts, si vous vous imposez tant de fatigues, pour éviter des tourments passagers, combien plus devez-vous ne rien négliger pour échapper à des malheurs qui ne finissent jamais !

On craint la mort corporelle, qui n'est cependant que la fin de nos souffrances sur la terre : ne faut-il pas craindre davantage la mort de l'âme qui précipite dans un éternel abîme de douleurs? (*Lettre* 122.)

Considérez quelles instantes prières on fait à un médecin pour qu'il rétablisse la santé du corps. Voici un malade mortellement menacé : rougit-il, tarde-t-il de recourir à un médecin habile, et de lui demander avec larmes sa guérison? Si le médecin lui dit : Je ne puis vous guérir qu'en vous liant, qu'en appliquant à vos membres le fer et le feu, le malade répond aussitôt : Faites ce que vous voudrez, seulement guérissez-moi. Quels désirs ardents pour recouvrer une santé qui, après tout, ne durera que peu de jours, qui se dissipera comme une vapeur! Il ne croit pas l'acheter trop cher en consentant à être lié, coupé, brûlé, et empêché par une étroite surveillance de manger et de boire ce qu'il aimerait et quand il lui plairait. Ah! il supporte tout, pour mourir plus tard : mais hélas! souffrir un peu pour ne jamais mourir, c'est ce qu'il ne veut point! (*Serm.* 80.)

« Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. » (Jean, 8.) Remarquez cette expression : « Il ne « verra » autrement dit, il ne « goûtera » pas la mort. « Voir » la mort, la « goûter? » Qui la voit? Qui la goûte? Quels yeux a-t-on pour voir, quand on meurt? La mort ferme les yeux à la lumière : comment peut-on dire : « Il ne verra point la mort? » De même, avec quel palais goûter la mort, distinguer la saveur qui lui est propre? La mort paralyse le goût ainsi que les autres sens. Ces expressions « voir, goûter, » n'ont donc ici d'autre signification que celle de « éprouver. » Tel est le langage que tenait à des hommes mortels, pour ne

rien dire de plus, le Seigneur mortel lui-même, car, comme parle le psalmiste, « le Seigneur devait sortir, lui aussi, par la mort. » Comment donc a-t-il pu leur dire : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort? » C'est qu'il avait en vue une autre mort, de laquelle il était venu nous délivrer, la seconde mort, la mort éternelle, la mort infernale, la mort de la damnation avec le diable et ses anges. Voilà la mort véritable! La mort temporelle n'est qu'un passage; l'âme y abandonne le corps et se délivre ainsi d'un lourd fardeau. L'essentiel est qu'elle n'en porte pas un autre qui la jette dans les enfers. C'est donc de la mort éternelle que le Seigneur a dit : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort. » Cette seconde mort est incomparablement plus redoutable que la première : gardons pour elle toutes nos craintes.

Chose déplorable! Combien n'en est-il pas qui par crainte de la première ont encouru la seconde? On leur a dit : « Adorez les idoles, sinon, vous serez mis à mort; » ou, comme Nabuchodonosor, « vous serez jetés dans la fournaise ardente. » Saisis d'effroi, un grand nombre ont adoré, et, pour n'avoir pas voulu mourir, ils sont morts. La crainte de la mort, qu'on ne peut éviter, les a fait tomber dans la mort à laquelle ils auraient heureusement échappé, si, par malheur, ils n'avaient craint celle qui s'impose fatalement à quiconque est homme par sa naissance. Pour nous consoler de cette fatalité, Notre-Seigneur s'y est soumis volontairement. Quoi! Jésus-Christ est mort, et nous ne voudrions point mourir! Nous mourrons, c'est une nécessité. Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain, notre mort est certaine; il nous faudra payer cette dette, et, quelque différée qu'en soit l'échéance, cette

échéance arrivera. Il est donc inutile de tant craindre cette mort temporelle. La mort à redouter est celle que redoutèrent les trois jeunes hommes, lorsqu'ils répondirent à Nabuchodonosor : « Dieu est assez puissant pour nous délivrer de la fournaise ardente ; mais, quand même il ne le voudrait pas,... sachez, ô Roi, que... nous n'adorons point la statue d'or élevée par vous. » (Dan. 3.) O crainte vraiment salutaire ! Elle est toujours couronnée en secret, si Dieu ne juge pas à propos de la glorifier publiquement. (*Traité 43 sur l'Év. de S. Jean.*)

IX

Ne nous préoccupons pas du genre de mort qui nous atteindra : que notre préoccupation soit de bien mourir.

Qu'importe le genre de mort qui mettra fin à notre vie d'ici-bas, puisqu'il ne faut mourir qu'une fois ? Les accidents possibles de cette vie suspendent chaque jour des morts sans nombre sur notre tête, et nous ne savons laquelle nous frappera : ne vaut-il donc pas mieux en subir une et mourir, que d'avoir, en vivant, à les craindre toutes ? Je le sais, notre lâcheté préfère vivre longtemps sous les menaces de ces morts innombrables, plutôt que de mourir de l'une d'elles et d'être ainsi affranchi de la crainte des autres. Mais ce qui répugne à notre chair infirme et timide, n'est pas toujours ce que conseille une raison droite et éclairée. La mort n'est pas un mal, lorsqu'elle a été préparée par une bonne vie ; elle n'est un mal que dans ses conséquences mauvaises. Nécessairement mortels, il ne faut donc pas

nous inquiéter par quel accident nous perdrons la vie, mais bien du lieu où la mort peut nous conduire. Les morts les plus cruelles et les plus effrayantes, en quoi ont-elles été nuisibles à ceux qui avaient bien vécu? Le chrétien ne sait-il pas que la mort du pieux Lazare au milieu des chiens qui léchaient ses plaies fut de beaucoup préférable à celle du riche impie expirant dans la pourpre et le lin? (*L.* 1. *Cité de D. c.* 11.)

Il n'est pas en notre pouvoir de fixer à notre vie telle ou telle manière de finir: mais ce qui nous est permis, c'est de vivre de façon à la voir sans trouble arriver à son terme. (*Serm.* 306.)

« Le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle de la tempête exécutent la parole de Dieu. » (Ps 148.) Si ces éléments exécutent par leur apparition la parole divine, il faut se garder d'attribuer leurs mouvements au hasard. Le feu se porte où Dieu veut, ainsi que la nuée, qu'elle recèle de la pluie, de la neige ou de la grêle. Pourquoi la foudre frappe-t-elle les montagnes et respecte-t-elle les voleurs? Elle respecte les voleurs, parce que peut-être Dieu cherche à les convertir; elle frappe les montagnes incapables de craindre, afin que la crainte s'empare de nous et change nos pensées. Mais la foudre cependant ne laisse pas de frapper quelquefois les hommes eux-mêmes, si Dieu le juge bon. Oui, me direz-vous, elle frappe l'innocent et laisse aller le scélérat! Ne vous en étonnez pas: d'où qu'elle vienne, la mort est un bien pour le juste. Et puis vous n'ignorez pas les peines réservées en secret au scélérat, s'il ne se convertit point. Ah! qu'ils aimeraient mieux être brûlés par la foudre, ceux à qui s'adresseront ces paroles: « Allez au feu éternel! » Si l'on est innocent, peu importe que la foudre s'abatte sur nous. On peut encore mourir dans

un naufrage : est-ce un mal ? Et si l'on meurt de la fièvre, est-ce un bien ? C'est toujours la mort. Que quelqu'un vienne à mourir de l'une ou de l'autre manière, contentons-nous donc de nous informer en quel état d'âme la mort l'a trouvé, et où il a dû aller ensuite : à quoi bon demander par quelle porte il est sorti de la vie ?

Les portes de la mort sont des plus nombreuses ; par l'une d'elles, quelle qu'elle soit, nous quitterons ce monde. Voyez les martyrs : sont-ils morts de la fièvre, comme tant d'hommes souhaitent de mourir ? Les uns sont morts d'un seul coup de hache, les autres ont expiré dans les flammes, les autres ont été dévorés par les bêtes, sans craindre que leurs corps fussent pour cela détruits à jamais. Dieu rassemblera un jour les membres épars de ses saints, lui qui connaît le nombre des cheveux de notre tête. Lorsqu'il l'a voulu, il a délivré publiquement les trois jeunes hommes de la fournaise ardente. Il n'a pas voulu agir de même envers les Machabées : s'ensuit-il qu'il les ait abandonnés dans les flammes ? Non, il les a secrètement couronnés ; Dieu sait ce qu'il doit faire. Quant à nous, vivons dans sa crainte, et soyons vertueux. De quelque manière qu'il lui plaise de nous appeler hors de cette région terrestre, tenons-nous toujours prêts pour cet appel. (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 11.)

Ce qui nuit aux mourants, ce n'est pas la mort, mais la vie qu'ils ont menée. Si leur âme est de celles qui jouissent de la grâce chrétienne, la mort n'est pas pour eux la fin d'une vie bonne, mais le commencement d'une vie meilleure. (*Lettre* 151. *n.* 7.)

X

On apprend à bien mourir, en apprenant à bien vivre.

Vous craignez la mort : pourquoi? Que vous la craigniez ou non, elle viendra ; elle viendra tôt ou tard ; la crainte ne l'empêchera pas de venir Craignez plutôt ce que vous pouvez empêcher, si vous le voulez. Craignez de commettre le mal, car, si vous l'aimez, vous encourrez la mort éternelle, mort que vous pouvez éviter, en évitant le péché. Mais, maintenant, votre sens perverti vous fait aimer la mort plus que la vie. — Impossible ! dites-vous. Qui aime donc la mort plus que la vie ? — Vous-même, pécheur : il est facile de vous en convaincre, et voici comment.

Vous aimez votre tunique, et vous voulez qu'elle soit bonne ; vous aimez votre maison de campagne, et vous voulez qu'elle soit en bon état ; vous aimez votre ami, et vous voulez qu'il soit fidèle ; vous aimez votre amille, et vous voulez qu'elle soit heureuse. Et la mort elle-même, ne désirez-vous pas qu'elle soit bonne pour vous ? Puisqu'il faut la subir, vous demandez tous les jours à Dieu de vous accorde une bonne mort, de vous préserver d'une mort mauvaise. Vous aimez donc votre mort plus que votre vie, s'il est vrai que vous craignez de mourir mal, et que vous ne craignez pas de mal vivre. Corrigez la vie mauvaise, si vous ne voulez pas d'une mauvaise mort. On ne peut mourir mal quand on a bien vécu.

N'objectez pas les morts tragiques que tant de justes ont eu à subir. Ces naufrages qui les ont engl utis

au fond de la mer, ce glaive de l'ennemi qui les a transpercés, ces brigands qui les ont assassinés, ces bêtes cruelles qui ont dévoré leurs membres, sont-ce là des morts mauvaises ? N'est-ce pas ainsi que sont morts les martyrs, et n'est-ce pas de leur supplice que date leur naissance glorieuse au ciel, naissance que nous célébrons chaque année ? Si vous jugez la mort des martyrs avec les yeux de la chair, cette mort a été mauvaise ; si vous la jugez avec les yeux de la foi, elle a été d'un grand prix, car « Précieuse devant le Seigneur est la mort de ses saints. » (Ps. 115.) Imitez de tels exemples, et pour vous la mort perdra toute son horreur.

Appliquez-vous à bien vivre : quelle que soit la cause de votre mort, vous partirez pour le repos, pour le bonheur, et vous en jouirez sans crainte et sans fin. Le riche de l'Évangile paraît faire une heureuse mort dans la pourpre et le lin : mais qu'elle est affreuse, lorsqu'il a soif, et qu'au milieu des tortures il mendie une goutte d'eau ! Le pauvre Lazare paraît mourir misérablement, couché devant la porte du riche, léché par les chiens, et convoitant dans sa faim les miettes tombées de la table : triste mort, mort lamentable ! Voyez la fin ; chrétien, jugez avec les yeux de la foi : « Ce pauvre vint à mourir, et il fut transporté par les anges dans le sein d'Abraham. » Que servait au riche son sépulcre de marbre, pendant que la soif le dévorait dans les enfers ? Qu'importait au pauvre d'avoir été couvert d'ulcères et de haillons sordides, pendant qu'il se reposait dans le sein d'Abraham ? Le riche le voyait de loin dans sa félicité, et il l'avait méprisé dans sa misère. Et maintenant choisissez entre l'une et l'autre mort : dites-moi quelle est la bonne, et quelle est la mauvaise. Celle du

pauvre, sans doute, est plus souhaitable que celle du riche. Voudriez-vous donc être enseveli dans les parfums, et brûler d'une soif éternelle? — Loin de moi ce malheur! — Apprenez donc à bien mourir en apprenant à bien vivre. *(Discipl. chrét. c. 11 et 12.)*

XI

Le plus grand des malheurs est de mourir dans le péché.

« Vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés. » (Jean, 8.) Que personne ne dise. Je ne suis pas de ce monde. Tout homme est de ce monde. Celui par qui le monde a été fait, est venu vers nous pour nous en délivrer. Seulement nous sommes immondes ou purs, selon que le monde nous plaît ou nous déplaît. Cependant, si, par suite de quelque faiblesse, le monde nous sourit encore, ouvrons la demeure de notre âme au Dieu qui peut la purifier. Mais quiconque est pur, ne restera pas dans le monde, et n'entendra pas ces paroles adressées aux Juifs : « Vous mourrez dans votre péché. » Nous sommes tous nés dans le péché ; tous encore nous avons, en vivant, ajouté au vice de notre naissance, et nous sommes devenus beaucoup plus du monde que lorsque nous avons reçu la vie de nos parents. Et où en serions-nous sans la venue du Christ immaculé, immaculé afin de pouvoir effacer tous les péchés ? Pour avoir refusé de croire en lui, les Juifs ont entendu cette terrible sentence : « Vous mourrez dans vos péchés. » Il vous est impossible d'être sans péché, puisque vous êtes nés pécheurs.

Néanmoins, si vous croyez en moi, bien que vous soyez nés pécheurs, vous ne mourrez point dans votre péché. Tout le malheur des Juifs consistait donc, non pas à être nés dans le péché, mais à y mourir. Et voilà ce que doit éviter tout chrétien ; voilà pourquoi on s'empresse de recevoir le Baptême, pourquoi ceux que la maladie ou toute autre cause met en danger, demandent ardemment qu'on vienne à leur secours. Malheureuse la condition, déplorable le sort de ceux à qui la Vérité a dit de sa propre bouche : « Vous mourrez dans vos péchés ! » (*Traité* 38 *sur l'Év. de S. Jean*)

Cette vie est misérable et la mort incertaine. Si elle arrive soudain, en quel état sortirons-nous de la vie présente, en quel lieu irons-nous apprendre enfin ce que nous avons ici-bas volontairement négligé de savoir ? Une telle négligence ne nous vaudra-t-elle pas plutôt dès notre mort des châtiments éternels ? (*L.* 6. *Conf. c.* 11.)

Toutes les choses qui occupent tant les hommes, sont passagères et fugitives. La vie de la terre n'est qu'une fumée. Ajoutez les dangers immenses et continuels auxquels elle est exposée. Qui n'a point, par exemple, entendu parler de ces tremblements de terre qui ont renversé de fond en comble et tout d'un coup de grandes cités ? Nous craignons ces tremblements du sol, nous craignons le fracas de la foudre, nous craignons les ravages de la guerre : craignons aussi la fièvre. Souvent ces fléaux terribles ne tombent point sur nous, et, pendant que nous les redoutons, une petite fièvre suffit pour nous enlever la vie à l'improviste. Et si alors nous sommes de ceux à qui le juste Juge doit dire : « Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi ! » (Luc, 13.) qu'adviendra-t-il ensuite ? Où irons-nous ?

A qui recourir ? Comment racheter notre vie pour la réparer? A qui sera-t-il donné de recommencer à vivre, pour expier le mal qu'il aura commis ? Ce sera fini pour toujours !

« La nuit vient où l'on ne peut rien faire. » (Jean, 9.) Que dire de cette nuit ? Quand viendra-t-elle ? Ce sera la nuit des impies ! On leur dira à la fin des temps : « Allez au feu éternel. » Mais il est ici question de nuit, et non de flamme et de feu. Écoutez et vous verrez que ce feu éternel est aussi une nuit. N'est-il pas dit du serviteur infidèle : « Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ? » (Matth. 22.) Agissons donc pendant la vie pour ne pas être surpris par cette nuit ténébreuse où personne ne peut plus agir. C'est maintenant que la foi opère par la charité, et, si la foi opère de la sorte, voilà le jour, voilà le Christ avec sa lumière. N'allez pas croire, contrairement à sa promesse, qu'il soit absent : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth. 28.)

Le jour, renfermé pour nous entre le lever et le coucher du soleil, n'est composé que d'un petit nombre d'heures ; le jour, ou la présence du Christ, s'étend jusqu'à la consommation des siècles. Mais, après la résurrection, lorsqu'il aura dit à ceux de sa droite : « Venez, les bénis de mon Père..., » et à ceux de sa gauche : « Allez au feu éternel... : » commencera la nuit où l'on ne pourra plus rien faire, et où chacun recevra selon ses œuvres. Autre est le temps de l'action ; autre, le temps du salaire. Pendant cette vie, faisons ce que nous devons : plus tard, une nuit des plus profondes enveloppera les impies. C'est dans cette nuit que le mauvais riche brûlait et demandait une goutte d'eau tombée du doigt de Lazare. En proie à la dou-

leur, aux angoisses, il s'avouait coupable, sans obtenir aucun soulagement, et, dans cette situation, il voulut faire le bien. « Père Abraham, s'écria-t-il, envoyez Lazare à mes frères pour les avertir de ne pas venir eux-mêmes dans ce lieu de tourments. » Infortuné, c'est pendant ta vie qu'il fallait faire le bien ! Maintenant, tu es plongé dans la nuit où l'on ne peut plus agir. (*Traité 44 sur l'Év. de S. Jean.*)

XII

La mort des pécheurs est très-mauvaise.

« La mort des méchants est très-mauvaise. » (Ps. 33.) Telle mort qui vous paraît bonne, peut être très-mauvaise, si l'on regarde ce qui se passe intérieurement. Au dehors vous voyez un homme couché dans son lit : le voyez-vous traîné dans l'enfer? Écoutons l'Évangile : il nous montre combien mauvaise est la mort des méchants. Il y avait en ce monde deux hommes : l'un était riche, vêtu de pourpre et de lin, et il s'asseyait tous les jours à une table somptueusement servie ; l'autre était pauvre, couvert d'ulcères, et il gisait devant la porte du riche ; les chiens venaient lécher ses plaies, et il aurait voulu manger les miettes qui tombaient de la table de ce riche orgueilleux. Or, il advint que ce pauvre mourut, et qu'il fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham. En voyant son cadavre étendu devant la porte du riche, et laissé sans sépulture, plus d'un passant dit peut-être : Ainsi meure mon ennemi, puissé-je voir en cet état mon persécuteur ! Ce cadavre était un objet d'outrages et d'exécration : une odeur fétide s'en exhalait, et pourtant Lazare

reposait dans le sein d'Abraham. — Quelle fut, au contraire, la mort du riche, sinon une mort pompeuse, entourée de pourpre et de lin et de tout ce qui pouvait lui donner de l'éclat ! Quelles magnifiques funérailles ! Et le cadavre, de combien d'aromates ne fut-il pas embaumé dans son tombeau ! Et cependant ce riche était dans les enfers, au milieu des tourments ; il désirait que ce pauvre si méprisé laissât, du bout de son doigt, tomber une goutte d'eau sur sa langue brûlante, et cette goutte d'eau lui fut refusée.

Apprenez donc par là en quoi consiste pour les méchants le malheur de leur mort. Inutile d'interroger ces lits surchargés d'étoffes précieuses, ces membres immobiles enveloppés dans de riches suaires, ces lamentations qui s'étalent autour d'eux, cette famille qui pleure et qui gémit, cette foule en deuil qui précède ou qui suit le corps, lorsqu'on l'emporte à sa demeure dernière, ces monuments enfin que se disputent le marbre et l'or. Si vous interrogez ces choses, leur réponse sera menteuse ; elles vous diront que parfaite est la mort des pécheurs, des scélérats même les plus indignes, lorsqu'ils sont ainsi pleurés, ainsi embaumés, ainsi couchés dans un luxueux cercueil, ainsi accompagnés d'un cortège nombreux, ainsi ensevelis dans de superbes tombeaux. Interrogez plutôt l'Évangile : il vous dira que l'âme du mauvais riche brûlait dans le feu vengeur et que les honneurs rendus, prodigués à sa dépouille mortelle par la vanité, ne lui avaient servi de rien. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 33. *n.* 25.)

Si c'est ainsi que meurent ces hommes superbes, conservateurs soigneux de leurs biens, et durs envers les pauvres, quelle sera la mort de ceux qui ravissent le bien d'autrui ? Vivez donc bien, si vous ne voulez

pas mal mourir. La mauvaise mort ne se reconnaît qu'à ses suites. Sur la terre, Lazare parvenait encore à recueillir quelques miettes : le mauvais riche, au delà de la tombe, n'a pu obtenir une goutte d'eau. Sa famille pleura sa mort : les Anges se réjouirent de celle de Lazare. Lazare trouva la paix dans le sein d'Abraham ; le mauvais riche reçut d'Abraham cette réponse : « Souvenez-vous des biens que vous avez reçus dans votre vie. » Vous les avez estimés comme les seuls dignes de vos affections : vous en avez joui ! Ces jours sont passés ; vous avez tout perdu : il ne vous reste que les tourments de l'enfer. (*Serm.* 102. *c.* 2 *et* 3 *passim.*)

XIII

A la première mort des pécheurs en succède une seconde infiniment malheureuse.

Il y a une mort que l'Apocalypse appelle seconde mort, et dans laquelle le corps et l'âme souffriront éternellement le supplice du feu : mort redoutable dont nous menace le Seigneur, quand il dit : « Craignez Celui qui a le pouvoir de précipiter le corps et l'âme dans la géhenne. » (Luc 12.) L'Écriture parle de plusieurs morts ; mais les deux principales sont la première et la seconde : l'une est celle qu'Adam par son péché a fait entrer dans le monde ; l'autre est celle que le Christ infligera, quand il jugera les hommes. La première mort a commencé lorsque Adam fut chassé du Paradis et séparé de l'arbre de vie ; la seconde commencera quand le Seigneur aura prononcé cette sentence : « Retirez-vous de moi, maudits,

allez au feu éternel. » (Matth. 25.) (*L.* 6. *Ouvr. inach. c.* 31.)

Bien que l'âme soit immortelle, cependant elle a aussi sa mort. Elle est immortelle parce qu'elle ne cesse ni de vivre, ni de sentir d'une certaine manière, tandis que le corps est mortel, parce qu'il peut être entièrement privé de vie, ne vivant jamais par lui-même. Or, la mort de l'âme arrive, quand Dieu l'abandonne ; il en est ainsi du corps, quand l'âme le quitte. Et la mort de l'homme tout entier s'accomplit, lorsque l'âme abandonnée de Dieu abandonne le corps. L'âme ne vit plus alors de Dieu, et le corps ne vit plus de l'âme. Et qu'est-ce qui suit cette mort de l'homme tout entier? La mort que les Écritures appellent la seconde mort, et dont le Sauveur parle, quand il dit : « Craignez Celui qui a le pouvoir de jeter le corps et l'âme dans la géhenne. »

Mais cela ne peut avoir lieu qu'après la réunion, désormais indissoluble, de l'âme et du corps. Il semble donc étrange que l'on parle de la mort du corps, quand, cette réunion une fois effectuée, l'âme ne le quitte point, l'anime et lui communique la puissance de sentir et de souffrir. Dans ce suprême et éternel supplice, on dit avec raison que l'âme est morte, puisqu'elle ne vit plus de Dieu ; mais comment le dire du corps, puisque l'âme le fait vivre, sans quoi il ne serait pas sensible aux tortures qui lui seront infligées après la résurrection. Le voici : la vie, quelle qu'elle soit, étant un bien, et la douleur étant un mal, ne peut-on pas affirmer que le corps ne vit plus, quand l'âme est pour lui un principe de douleur plutôt que de vie? L'âme vit donc de Dieu, si elle vit bien, car elle ne saurait bien vivre qu'autant que Dieu opère en elle le bien:

mais le corps vit de l'âme, tant que l'âme lui est unie, soit qu'elle vive elle-même, soit qu'elle ne vive pas de Dieu. En effet, la vie humaine de l'impie n'est pas la vie de l'âme, mais du corps ; cette vie lui est communiquée par l'âme, qui, toute morte qu'elle est, c'est-à-dire, abandonnée de Dieu, conserve une sorte de vie propre et inamissible, constitutive de son immortalité. Mais, dans la damnation dernière, quoique le réprouvé ne cesse pas de sentir, toutefois sa sensibilité n'a pour objet ni ce qui est délectable, ni ce qui est salutaire, mais uniquement ce qui est douloureux : voilà pourquoi la damnation s'appelle plutôt une mort qu'une vie. Et on l'appelle seconde mort, parce qu'elle arrive après la séparation des natures auparavant unies, de Dieu et de l'âme, de l'âme et du corps. La première mort du corps est bonne pour les bons, mauvaise pour les méchants ; quant à la seconde, comme elle n'est certainement pas destinée aux bons, elle ne peut être un bien pour personne. (*L.* 13. *Cité de D. c.* 2.)

Il n'est point de mort plus profonde et plus affreuse que la mort qui ne meurt pas. Mais l'âme, créée immortelle, ne pouvant l'être sans une vie quelconque, sa mort suprême consiste dans la privation de la vie divine, dans un supplice éternel. (*Ibid. L.* 6. *c.* 12.)

Toutefois, avec l'aide de notre Rédempteur, il nous est possible d'éviter la seconde mort, qui est la plus redoutable, et le malheur des malheurs. Il n'y est pas question du corps et de l'âme séparés, mais de leur union indestructible pour subir ensemble des tortures sans fin. Là, les hommes n'existeront ni avant, ni après la mort : la mort sera leur existence perpétuelle. Jamais vivants, jamais morts, ils mourront toujours. Il n'y aura point pour eux de plus cruelle infortune

dans la mort que cette mort immortelle. (*Ibid. L.* 13. *c.* 11.)

XIV

La mort des justes est précieuse devant Dieu.

L'homme, après sa création, fut placé dans un lieu où il ne devait point mourir, s'il ne péchait pas : il est donc indubitable que la mort est pour lui un châtiment. Mais, par sa grâce, Dieu tourne à notre avantage les coups de sa justice, et : « La mort de ses saints est précieuse devant lui. » (Ps. 115.) Elle les exerce à la lutte, comme le ferait la discipline. « Toute discipline paraît sur l'heure être un sujet de tristesse, et non de joie : mais ensuite elle rend à ceux qu'elle a exercés un fruit de justice où abonde la paix. » (Hébr. 12.) (*L.* 6. *Ouvr. inach. c.* 31.)

C'est dans ce but que l'épreuve de la séparation de l'âme et du corps est restée, même après la destruction des liens du péché. Si le sacrement de la régénération était immédiatement suivi de l'immortalité corporelle, la foi s'énerverait, cette foi qui n'est telle que par l'espérance de posséder un jour ce qui ne se voit pas encore. C'est par les vaillants combats de la foi qu'il fallait triompher, même de la crainte de la mort, ainsi que l'ont fait avec tant d'éclat les saints martyrs. Il n'y aurait eu pour eux ni victoire, ni honneur, ni combat possibles, si, au sortir du bain régénérateur, les saints eussent été affranchis de la mort du corps. Ainsi, faute d'être éprouvée par les récompenses invisibles, la foi n'existerait plus, puisqu'elle rechercherait et recevrait sur

le champ la récompense de ses œuvres. Mais maintenant, par une transformation merveilleuse due à la grâce du Sauveur, la peine du péché sert à notre justification. Au commencement, il fut dit à l'homme : Tu mourras, si tu pèches ; aujourd'hui, il est dit au martyr : Meurs, pour ne point pécher. Au commencement il fut dit : Si tu transgresses mon commandement, tu mourras de mort ; aujourd'hui il est dit : si tu refuses de mourir, tu transgresseras mon commandement. Ah ! ce qu'il fallait craindre, au commencement, pour éviter le péché, il faut, aujourd'hui, l'accepter dans la crainte de le commettre ! Ainsi, par l'ineffable miséricorde de Dieu, la peine du crime se change en instrument de sainteté, et le supplice du pécheur en mérite du juste. Alors la mort fut la solde du péché : elle est maintenant le parfait accomplissement de la justice. O excellence de la grâce attachée à la foi ! Par elle la mort, ennemie de la vie, est devenue le moyen d'arriver à la vie véritable !

La mort corporelle n'est agréable à personne, à aucun mourant. Puissance implacable, elle sépare violemment deux substances étroitement unies. Contre cette séparation amère, la nature se révolte, tant qu'elle tarde à s'accomplir ; elle la repousse jusqu'à ce que soit anéanti le sentiment produit par l'intime union de l'âme et de la chair. Quelquefois une seule blessure, ou le rapide essor de l'âme met fin à ce pénible combat et épargne par sa célérité de cruelles angoisses. Mais, quel que soit le coup suprême qui éteint le sentiment par le sentiment même d'une trop vive douleur, la souffrance pieusement supportée augmente le mérite de la patience, sans toutefois rien retrancher à la peine. Ainsi la mort, qui châtie la naissance dans les descen-

dants du premier homme, devient la gloire de ceux qui sont nés de nouveau dans le Christ, quand elle est endurée pour la foi et la justice; et, comme elle est la rétribution du péché, elle peut obtenir le pardon de toutes les peines que le péché mériterait encore. (*L.* 13. *Cité de Dieu, c. 4 et* 6.)

L'âme partie, sa maison s'écroule : la maîtresse n'est plus là pour prendre soin de cette maison de boue, et réparer ses ruines. Elle est partie pour acheter à grand prix un royaume éternel. O âme, ne crains rien : tu es consacrée au Seigneur Jésus! Par sa grâce tu as vécu dans la justice, avec l'espérance d'arriver à ce royaume. N'aie pas peur du char de la mort. En ton absence, il est vrai, ton corps subira pour un temps plus d'une ignominie; mais tu reviendras glorieuse avec le grand Roi, et il te rendra ta chair, qui sera désormais incorruptible et immortelle comme toi. Ne crois-tu pas qu'alors, en récompense de tes progrès dans la vertu, et à cause de ta royale dignité céleste, cette chair te fournira une habitation plus magnifique qu'auparavant ? Si cette maison, quand elle n'était que de terre et de boue, quand le moindre choc pouvait la briser, t'a paru belle et commode, quelle ne sera pas sa magnificence, une fois restaurée et admise au ciel ! Si tu l'as aimée d'un si grand amour, quand elle n'était fondée que sur la brièveté perfide du temps, combien plus tu l'aimeras parée d'un éclat impérissable et douée d'une éternelle vie !

La vie éternelle, voilà quel doit être le grand objet de nos pensées, la douce espérance de nos cœurs. Nous aimons la vie : cherchons donc la véritable; cherchons celle qui ne finit point. Rien de plus aimable qu'une telle vie : pourquoi ne pas la chercher ? Mais elle n'est

pas ici-bas. Pourquoi, si nous la cherchons, ne pas nous hâter où elle se trouve? Ah! cette vie elle-même, infiniment condescendante, s'est avancée vers nous, car le Christ, vrai Dieu, est la vie éternelle. Nous nous étions perdus : il est venu pour nous retrouver et nous racheter ensuite. Il est venu dans cette région de la mort, lui qui est la vie. Il nous a offert de son breuvage : nous en avons goûté, et nous l'avons trouvé doux. Il nous a précédés, en nous invitant à le suivre ; et nous ne répondrions pas à cette invitation, après avoir vu la grandeur de ce don du ciel, et après en avoir éprouvé la divine douceur! Non, non. La vie est venue à nous : allons à elle ; la vie est montée dans le char de la mort afin de nous délivrer sur son passage : à notre tour, acceptons la mort! C'est par elle qu'on va à la vie, et que, reçus par la vie, on devient pour jamais vainqueur de la mort. (*Serm. 4. du Symb. aux Catéchum. c.* 11. *et* 12.)

XV

La pensée de la mort est des plus salutaires.

« Mangeons et buvons, demain nous serons morts. » (1. Cor. 15.) Puissent tous ceux qui tiennent ce langage penser sérieusement qu'ils mourront demain ! Est-il un homme assez insensé, assez perverti, assez ennemi de son âme, pour ne point comprendre que, s'il peut mourir demain, c'en est fait de tous les biens qu'il poursuit avec tant de fatigues? Il est écrit : « En ce jour périront toutes leurs pensées. » (Ps. 145.) Si, aux approches de ce jour de la mort, les hommes songent à faire un testament en faveur de ceux qu'ils laissent

ici-bas, combien plus doivent-ils songer à faire quelque chose en faveur de leur âme ! Quoi donc ? Vous pensez à ceux que vous voulez constituer vos héritiers, et vous ne pensez point à vous-mêmes, qui leur léguez tous vos biens ? Vos enfants possèderont ces biens que vous quittez ; mais vous, vous n'aurez rien. Tout votre esprit s'épuise à leur assurer après vous, comme à des voyageurs, un lieu de passage, et non le terme où leur voyage doit aboutir. Ah ! puissiez-vous donc penser véritablement à la mort !

On y pense, quand on assiste à des funérailles ; l'on dit alors : Pauvre malheureux ! hier il se portait à merveille, il se promenait comme d'habitude ; ou bien : Il n'y a pas une semaine que je l'ai vu et que j'ai eu avec lui tel et tel entretien. Que l'homme est peu de chose ! Voilà ce que l'on dit ; mais on ne le dit que pendant qu'on pleure le mort, qu'on s'occupe de ses obsèques, qu'on prépare la pompe funèbre, qu'on le porte et qu'on l'accompagne à sa demeure dernière. Mais cette pensée de la mort descend avec lui dans la tombe. Aussitôt après, les soucis de la vie rentrent dans le cœur ; le mort est oublié ; la succession qu'il laisse devient l'objet de toutes les préoccupations. On retourne aux mêmes fraudes, aux mêmes rapines, aux mêmes excès, aux mille plaisirs des sens, plaisirs qui s'évanouissent dans leur acte même, et non quand ils sont épuisés. Et, ce qu'il y a de plus funeste, c'est qu'on s'autorise du mort qu'on vient d'ensevelir pour ensevelir son propre cœur en disant : « Mangeons et buvons, car nous mourrons demain. »

Pour nous, disons au contraire : Jeûnons et prions, demain nous serons morts. Laissons l'autre langage à ceux qui ne croient pas à la résurrection. Nous tous,

nous y croyons et nous l'annonçons hautement, appuyés sur les oracles des prophètes, de Jésus-Christ et des apôtres; nous tous, nous espérons vivre encore après cette vie. Courage donc ! ne laissons pas nos âmes s'appesantir dans des joies coupables et malsaines ; mais vigilants, chastes, et constants dans la foi, attendons l'avènement du Seigneur. Jeûnons et prions, non parce que nous mourrons demain, mais afin de mourir avec l'assurance de notre salut. (*Serm.* 361.)

« Nous mourrons demain. » Soit, ô impies ; mais vous ne mourrez pas tout entiers. Après la mort reste ce qui la suit, c'est-à-dire, la vie éternelle ou l'éternelle peine. Si cela vous plaît, dites : « Nous mourrons demain : » mais dites autre chose auparavant ; dites à cause de l'avenir : Jeûnons et prions. Mais non : des épicuriens, des débauchés veulent que le néant succède à la mort, parce qu'ils ne connaissent que les grossières jouissances de la chair; et alors ils s'écrient : « Mangeons et buvons, à demain notre mort ! » Tel ne saurait être le langage des chrétiens. Les chrétiens espèrent après la mort une autre vie plus heureuse ; et, tout en disant : « Nous mourrons demain », ils se sentent, par cette pensée salutaire, obligés de dire auparavant : Jeûnons et prions. Et ce n'est pas tout : ils font servir leurs jeûnes à rassasier la faim du pauvre. Que s'ils ne peuvent jeûner, ils s'appliquent davantage encore à nourrir cette faim, afin que son apaisement leur obtienne le pardon de Dieu. Voici donc, sur ce point, leur unique devise : « Jeûnons, prions et donnons, car demain nous serons morts. » (*Serm.* 150.)

XVI

C'est une perversion que de se préoccuper de la manière dont le corps sera confié à la terre, sans penser aux moyens à prendre pour mériter à l'âme une place dans le ciel.

« Leurs tombeaux sont leurs maisons pour l'éternité. Leurs tentes vont de génération en génération. On invoquera leurs noms dans leurs terres. » (Ps. 48.) L'Esprit de Dieu dépeint ici les hommes qui ne se préoccupent que des choses de ce siècle. Ils supposent qu'il n'y a plus rien après cette vie ; ils croient que le bonheur consiste uniquement dans les richesses et les honneurs de ce monde et que la vertu reste sans conséquence ; ils ne portent leurs regards au delà de la mort que pour se procurer de pompeuses funérailles, une sépulture dans des tombeaux magnifiquement bâtis, qui perpétueront leur nom parmi les héritiers de leurs terres. Mais de préparer une demeure à leur âme après cette vie, ils ne s'en inquiètent nullement. Insensés, qui ne tremblent pas à cette parole du Christ : « Cette nuit même, on te redemandera ton âme ; » et ensuite à qui appartiendra tout ce que tu auras amassé ? (Luc, 12.) Cette vérité ne leur cause aucun souci : ils ne s'attachent qu'au présent ; ils ne pourvoient à rien de ce qui suivra leur mort : il leur suffit que leur nom, réprouvé dans le ciel, soit conservé sur la terre. « Leurs tombeaux sont leurs maisons pour l'éternité ! »

Le psalmiste donne le nom de maisons à ces tombeaux, parce que ce sont de véritables édifices. Bien souvent le riche se prend à dire : J'ai une maison de

marbre qu'il me faudra quitter, et je ne pense pas à me construire une maison éternelle, que je ne quitterai jamais, c'est-à-dire, un tombeau richement sculpté. Voilà ce qu'il entend par maison éternelle; toute son espérance est d'y demeurer toujours. S'il en était de la sorte, il ne serait pas brûlé dans l'enfer. Ah! ce n'est pas au lieu où sera déposé son corps mortel qu'il devrait penser, mais bien plutôt à celui qui recevra son âme pécheresse! Mais: « Leurs tombeaux sont leurs maisons pour l'éternité. Leurs tentes passeront de génération en génération » : Leurs tentes, en d'autres termes, leurs demeures pendant qu'ils vivent; leurs maisons, autrement dit, leurs demeures éternelles après la mort, leurs tombeaux. Ils laissent donc à d'autres les tentes qu'ils habitaient de leur vivant, et de là ils passent à ces tombeaux qui doivent être, selon eux, leur éternel séjour. A quoi servent alors « ces tentes, transmises de génération en génération? » La génération et la génération peuvent signifier les fils, les petits-fils, et les arrière petits-fils; mais que font et de quoi servent les tentes? « On invoquera leurs noms dans leurs terres. » Les nouveaux possesseurs des tentes iront visiter les tombeaux des morts, et invoqueront leurs noms. Mais à quoi bon cette invocation et ce souvenir? Rien n'arrive aux âmes des défunts que ce qu'ils ont fait avec elles durant la vie. Que s'ils n'ont pas avec elles opéré le bien, rien absolument ne parvient jusqu'à eux. Que font donc les héritiers? Une vaine invocation du nom de leurs pères, dans les terres dont ces derniers étaient autrefois en possession.

« Ne craignez pas, lorsque vous voyez un homme s'enrichir, et accroître l'éclat de sa maison : à sa mort, il n'emportera rien de tout cela. » (Ps. 48.) Vous le

voyez pendant qu'il vit : pensez à ce qu'il sera, quand il aura rendu le dernier soupir. Vous remarquez ses richesses d'à présent : remarquez aussi ce qu'il emportera au delà de la tombe. Qu'emportera-t-il ? Il possède en abondance de l'or, de l'argent, des terres, des serviteurs : il meurt, et il laisse tous ces biens, sans savoir qui les possèdera. Car, s'il les a légués comme il l'a voulu, il ne saurait en surveiller la transmission. Que de fortunes égarées en des mains étrangères, que de fortunes perdues pour les naturels ou légitimes héritiers ! Mais enfin, tous ces biens restent, et le riche qui vient de mourir, qu'en a-t-il emporté avec lui ? Son suaire somptueux, son tombeau de marbre destiné à conserver son souvenir ? Pas même cela : la mort rend insensible à tout ce vain appareil. De quoi peut jouir un cadavre, une chair qui tombe en pourriture, un corps privé de tout sentiment ?

A la mort, l'homme n'emporte donc rien avec lui, ni aucun de ses biens d'autrefois, ni aucun des ornements de sa tombe. L'homme lui-même, en tant qu'animal, n'existe plus, parce qu'en lui s'est éteinte toute sensibilité. A terre est tombé le vase qui le contenait, la maison qui le renfermait, le corps qu'habitait l'esprit. L'esprit est peut-être torturé dans l'enfer : de quelle utilité sont pour lui les parfums et les linceuls précieux dont son corps est enveloppé ? Lorsque le maître d'un palais est envoyé en exil, serait-il consolé de ce malheur par les ornements dont on chargerait ensuite les murs de ce palais vide et désert ? Dans l'exil, le maître manque de tout ; il y souffre de la faim ; à peine y trouve-t-il un réduit pour dormir : et l'on prétendrait qu'il est heureux, parce que sa maison est splendidement ornée ! Cruelle plaisanterie serait un tel langage,

si ce langage n'était une folie ! Et pourtant, on le tient plus d'une fois, quand il s'agit d'un corps que l'âme a dû quitter. Ce corps, on le revêt avec magnificence, comme si le mort en était heureux. Hélas ! pendant ce temps, l'âme subit toutes sortes de tourments dans les enfers. Que l'on donne donc quelque chose à l'âme spirituelle, et l'on aura donné quelque chose au mort ! Mais hélas ! que pourra-t-on lui donner, s'il a lui-même dédaigné de se faire précéder dans l'autre monde par le mérite des bonnes œuvres, s'il n'a aimé que la vie présente, s'il n'a songé qu'aux riches étoffes dont il serait paré dans son cercueil ? (*Disc.* 1 et 2 *sur le Ps.* 48.)

XVII

Ce sont les bonnes œuvres à envoyer d'avance dans le ciel, et non les biens temporels à laisser ici-bas, qui doivent préoccuper quiconque désire une bonne mort.

Que n'entreprennent pas la plupart des hommes, que ne souffrent-ils pas pour acquérir des richesses périssables ! Et vous ne voudriez rien souffrir pour une vie qui n'aura point de fin ! Vous refusez le travail et la peine pour vous rendre dignes des promesses de Dieu : est-ce que vos convoitises ne vous coûtent aucun effort laborieux pour les satisfaire ? C'est à travers mille fatigues et mille dangers que les voleurs commettent leurs rapines, que les scélérats consomment leurs crimes, que les libertins assouvissent leurs passions. Pour contenter leur avarice, les commer-

çants traversent les mers, se livrent corps et âme aux vents et aux tempêtes, abandonnent leur patrie pour courir à des plages inconnues. Que le juge condamne à l'exil, on s'afflige de ce châtiment ; mais si l'avarice ordonne de s'exiler, on s'en réjouit! Il n'est point de sacrifices imposés par la sagesse que ne puisse commander l'avarice : et cependant, si l'avarice les exige, on s'y décide aussitôt. Et après, qu'en revient-il ? Une maison pleine d'or et d'argent.

Mais qui n'a pas lu ces paroles : « L'homme passe comme une ombre, et encore se trouble-t-il en vain. Il thésaurise, et il ignore pour qui il amasse ces trésors. » (Ps. 38.) Pourquoi donc chanter et dire à Dieu : « Prêtez l'oreille à mes larmes? » (Ibid.) Vous qui ne voulez pas que Dieu reste sourd à vos larmes, pourquoi n'écoutez-vous pas ses paroles? Si vous en accusez votre avarice, il vous invitera au joug de sa sagesse ; et si vous vous y soumettez, attendez-vous à ce que ce joug vous sera d'abord pénible. Mais voyez à quel terme, à quelle récompense il vous conduira. Les trésors que vous devrez à la sagesse, ignorerez-vous pour qui vous les amasserez ? Ne sera-ce pas pour vous ? Réveillez-vous donc ; soyez vigilants, ayez la prévoyance de la fourmi. Vous êtes dans la saison d'été : faites des provisions pour l'hiver. Dans les jours heureux, cherchez à connaître ce qui peut vous soutenir pendant les jours mauvais. Le bonheur dont vous jouissez, c'est la saison d'été : livrez-vous au travail, recueillez les grains de l'aire du Seigneur, les paroles de Dieu que vous transmet son Église, et gardez-les soigneusement dans votre cœur. Tout vous sourit maintenant, mais les jours ennemis viendront. Oui, tout homme sera éprouvé par la tribulation. Eût-il tous les biens de la terre, il lui

faudra traverser les angoisses de la mort pour arriver à une autre vie. Qui peut dire : Je suis heureux et je ne mourrai point ?

D'ailleurs, si vous aimez la vie, vous craignez la mort : cette crainte seule est un hiver continuel. Et c'est au sein de la prospérité qu'elle fait sentir plus vivement son aiguillon. Malheureux, nous craignons peu la mort ; heureux, nous la redoutons. Il est parlé, dans l'Évangile, d'un jeune riche, qui, tout en aimant ses richesses, vivait sans doute sous l'impression de cette crainte, et en était obsédé au milieu de ses délices. Il pensait qu'il lui faudrait abandonner toute sa fortune, et, pris du désir d'un bien qui fût éternel, il alla trouver le Seigneur et lui dit : « Bon Maître, quelles œuvres puis-je faire pour obtenir la vie éternelle ? » (Matth. 19.) Je suis heureux, mais d'un bonheur périssable ; je suis heureux, mais ce que je possède disparaîtra de mes mains en un instant : dites-moi où se trouvent les richesses qui ne passent point ; enseignez-moi la voie qui mène au bien que l'on ne perd jamais. Et le Seigneur lui répondit : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. » — « Je les ai gardés dès ma jeunesse. » — « Eh bien, reprit Jésus, le conseiller de la vie éternelle, une seule chose vous manque : si vous désirez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » Il ne lui dit pas : Perdez, mais « vendez vos richesses, et puis venez et suivez-moi. » Mais ce jeune homme fasciné par l'amour des richesses, qui, en demandant au Seigneur ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle, voulait quitter délices pour délices, et redoutait d'être séparé de ce qui faisait le charme de sa vie, fut saisi de tristesse à cette réponse

de Jésus, et il retourna à ses trésors de la terre. Il ne crut pas que le Seigneur pouvait lui conserver dans le ciel ce qui sur la terre est condamné à périr. Il ne voulut pas aimer d'un amour véritable les trésors qu'il possédait. Et ces trésors lui échappèrent à la mort, et il les perdit à jamais, pour les avoir aimés d'un amour excessif et déréglé. S'il les avait aimés comme il convient, il les aurait envoyés dans le ciel, où un jour il les aurait lui-même suivis. Le Sauveur lui montra une maison qui en conserverait le dépôt, et non un lieu où ils seraient exposés à se perdre, car il ajouta : « Où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. » (Matth. 6.) (*Serm.* 38.)

Dieu n'ordonne à personne de perdre ses richesses : mais il conseille de les changer de lieu, de les élever de la terre au ciel. Là elles seront rendues au centuple, transformées en richesses divines et éternelles par le Christ, à qui on les aura prêtées, et qui les aura reçues malgré leur origine terrestre et leur infime valeur.

Mais « l'homme, élevé en honneur, n'a pas compris ; il s'est rendu comparable aux bêtes de somme qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable. » (Ps. 48.) Quelles paroles sanglantes contre ces hommes qui ne comprennent pas l'usage à faire de leurs richesses pendant la vie, et qui s'estiment heureux pour toujours s'ils possèdent, comme demeure éternelle, un riche tombeau de marbre, et si leurs héritiers invoquent leurs noms dans leurs terres ! Ils devraient, au contraire, se préparer une maison véritablement éternelle, une vie bienheureuse et sans fin ! En quoi faisant ? En envoyant devant eux au ciel leurs richesses, afin d'entrer dans l'éternité à la suite de leurs bonnes œuvres ; en ne se détournant pas de l'indigent qu'ils

rencontrent sur leur chemin ; en ne méprisant pas le Christ couvert d'ulcères et étendu devant leur porte, le Christ qui leur a dit : « Ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » (Matth. 25.) (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 48. *n.* 9. *et* 16.)

XVIII

Devant la certitude de la mort et l'incertitude de son heure, nous devons nous tenir toujours prêts à mourir.

Qui ne voit un châtiment dans la nécessité de mourir, et surtout de mourir sans savoir à quel moment ? La mort est certaine, l'heure en est incertaine, et cette peine de la mort est, au milieu des incertitudes de cette vie, la seule chose dont nous soyons assurés. Tout le reste, bonheur ou malheur, défie plus d'une fois nos prévisions et nos calculs. Un enfant est conçu : il est possible qu'il naisse, possible qu'il soit un avorton. Il est né : peut-être grandira-t-il, peut-être ne grandira-t-il pas. Il a grandi : qui sait s'il parviendra ou non à la vieillesse ? Sera-t-il riche, sera-t-il pauvre ? Aura-t-il une bonne ou une mauvaise santé ? De tant de biens ou de maux qui se partagent la terre, quels sont ceux dont il sera favorisé ou affligé ? En tout et partout l'incertitude. Mais, quand il s'agit de la mort, dira-t-on de lui : il mourra ou il ne mourra point ? Un médecin visite un malade et reconnaît que la maladie est mortelle : il dit en sortant : ce malade est perdu, il n'en échappera pas. Ainsi faut-il parler de tout homme dès sa naissance : il est mortellement malade depuis qu'il est né ; la mort termine sa maladie ; mais il ignore si ensuite il ne

tombera pas dans une maladie plus grave encore. Que de mauvais riches, après avoir vécu ici-bas d'une maladie de délices, ont trouvé outre-tombe une maladie de douleurs ! Et que de pauvres vertueux ont vu, au contraire, une fois morts, la santé succéder à la maladie? C'est qu'ils avaient choisi, dès cette vie, ce qu'ils voulaient posséder dans l'autre : en ce monde ils avaient semé ce qu'ils voulaient moissonner plus tard au ciel. Pendant que nous vivons encore, soyons donc vigilants et amassons les biens que l'on peut éternellement posséder. Soyons vigilants et toujours prêts, car : « Ce jour ou ce moment, personne ne le connaît, ni les Anges du ciel, ni le Fils : il n'est connu que du Père. » (Marc 13.)

Ces paroles de la Sainte Écriture nous recommandent la vigilance dans l'attente du dernier jour du monde; mais chacun de nous doit penser non moins sérieusement au dernier jour de sa vie. Il serait vain de chercher à savoir quand il viendra : ce qui importe, c'est de tenir une conduite sainte, de peur que notre heure suprême ne nous surprenne non préparés, et ne nous oblige à comparaître plus tard en cet état lamentable devant le Fils de l'homme venu pour juger les vivants et les morts. Nos œuvres seules seront alors pour nous ou un appui salutaire, ou un poids écrasant. (*Serm.* 97.)

C'est avec effroi qu'entendent parler de leur mort à venir ceux qui ne veulent point demander leur sécurité à une vie chrétienne, et qui désirent vivre longtemps dans le mal. Qu'ils se rappellent donc que, si Dieu nous a caché notre dernière heure, c'est afin que notre cœur fût toujours préparé à la recevoir. Le jour où cette heure sonnera nous est inconnu, pour que tous les jours de la vie se passent dans la pratique de la sain-

teté. Rien donc ne saurait être plus utile à notre salut que cette ignorance où Dieu nous laisse. C'est de sa part un grand acte de miséricorde. A chacun d'en profiter, en vivant de manière que la mort lui apporte les consolations d'une sainte espérance, avant-goût de celles que lui prodiguera dans l'éternité la béatifique vision de la Lumière et de la Vie. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 36. *et* 34. — *Serm.* 39. — *Passim.*)

XIX

Vivons de manière à pouvoir, en mourant, attendre avec confiance la venue de notre Juge.

« Ce n'est point à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a réservés en sa puissance. » (Act. 1.) Ainsi que nous l'enseigne la foi, le Christ viendra nous juger à notre mort et à la fin des temps. Cette venue certaine est incertaine quant à son jour, comme sont incertains et le jour qui sera témoin de notre mort, et le jour qui verra les temps finir. Mais que nous importe cette incertitude ? Tenons-nous prêts sans cesse, afin de l'être pour l'arrivée de notre Juge. Vivons comme s'il devait arriver aujourd'hui, et nous pourrons avec confiance attendre sa venue.

Nous irons même jusqu'à désirer qu'il vienne, si nous l'aimons véritablement. Aimer le Christ et craindre qu'il n'apparaisse, ce seraient là deux sentiments impossibles à concilier. Comment dire, en priant : « Que votre règne arrive, » et redouter d'être exaucé ? D'où pourrait provenir une pareille contradiction ? De ce

que le Christ doit venir comme juge? Est-il donc injuste, malveillant, haineux ? Pour connaître notre procès, attendra-t-il le témoignage d'autrui ? Le défenseur de notre cause nous trompera-t-il en prévariquant, ou bien, par manque d'éloquence et d'habileté, sera-t-il incapable de démontrer notre innocence? Rien de semblable n'est à craindre. Ah ! réjouissons-nous de l'avènement du Christ! Ce n'est pas douteux, il viendra pour nous juger : mais n'est-il pas venu déjà pour être jugé à notre place? Quant aux accusateurs, n'oublions pas ce qu'il en a dit lui-même : « Le prince de ce monde a été chassé dehors. » (Jean 12.) Ne craignons pas, non plus, d'avoir un mauvais avocat; notre juge futur est notre avocat maintenant. Notre avocat, c'est lui, c'est nous, c'est notre cause; le plaidoyer, c'est le témoignage de notre conscience. Quiconque craint le juge à venir, n'a, pour se rassurer, qu'à corriger sur l'heure les vices de son âme. De cette façon, le juge ne recherchera pas les fautes du passé. N'est-ce point là un précieux avantage? Il suffira d'un instant au Fils de l'homme pour nous juger: mais, jusque-là, quels longs délais ne nous accorde-t-il pas pour accomplir ses lois! Après sa venue, il ne nous sera plus possible de nous corriger : aujourd'hui, qu'est-ce qui nous en empêche? *Disc. sur le Ps.* 147. *n.* 1.)

Veillons donc avec d'autant plus de soin sur nous que ce monde passe, et que le Seigneur, dans l'Évangile, nous avertit que le dernier jour arrivera comme le déluge au temps de Noé. Que faisaient les hommes d'alors? « Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient... jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et les perdit tous. » (Luc 17.) Voilà un avertissement on ne peut plus clair du Seigneur, qui nous dit encore

en un autre endroit : « N'appesantissez point vos cœurs dans les festins et dans l'ivresse. » (Luc, 21). » « Ceignez vos reins, et tenez en vos mains vos lampes allumées, comme des serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces. » (Ibid.) Oui, vivons dans l'attente de son retour, afin qu'il ne nous trouve point assoupis. C'est l'Époux de nos âmes : il viendra pour des embrassements éternels, pour nous faire les cohéritiers de sa divine gloire, et nous vivrions, non seulement sans désirer, mais même en craignant son avènement ! Ne serait-ce pas une honte ? Ah ! qu'il a bien raison de dire que ce jour surprendrait les hommes comme au temps de Noé ! Combien alors et de la même manière seront surpris sans préparation aucune, même parmi ceux qui portent le nom de chrétiens ! Si la construction de l'arche a duré tant d'années, c'était pour réveiller ceux qui refusaient de croire. Noé y travailla cent ans, et les hommes ne sortirent pas de leur assoupissement ; ils ne dirent point : Ce n'est pas sans motif que cet homme de Dieu bâtit cette arche : sans doute, le genre humain est menacé de périr ! Et ils ne songèrent pas à calmer la colère divine en se rendant agréables à Dieu, comme plus tard les Ninivites, qui firent de dignes fruits de pénitence, et écartèrent de leurs têtes les vengeances du ciel. (*Serm.* 361.)

Il apparaîtra, le jour où toutes choses seront mises en jugement. S'il est encore éloigné pour le monde, il est bien près pour chacun de nous. Voulons-nous ne pas le craindre ? Qu'il nous trouve préparés, quand il viendra. — D'ailleurs, s'il faut le craindre, c'est durant la vie qui doit finir, et non à son terme même ; l'on mérite ainsi de jouir dans l'autre vie d'une éternelle sécurité. — Cette sécurité ne peut être le partage

que de celui qui, dans la mort, voit la destruction de toutes ses mortalités et le couronnement de sa vie. (*Serm.* 46. 55. 64.)

XX

Accordons-nous avec Dieu, avant de comparaître à son jugement.

Avant que n'arrive son dernier jugement, mettons ordre à ce qui nous divise d'avec Dieu, et ne nous berçons pas de vaines espérances. En ce jour là, nous ne pourrons ni produire de faux témoins pour tromper notre juge, ni prendre un avocat pour le surprendre par les artifices du langage, ni recourir à aucun moyen pour le corrompre. Le juge futur de notre cause est maintenant notre témoin. C'est donc maintenant qu'il faut nous accorder avec lui. Il est plein de longanimité, il voit nos égarements sans nous en châtier ; mais cependant son jugement est proche. Ce qui d'après nos calculs paraît éloigné, est très rapproché aux yeux de Dieu. D'ailleurs, quelle consolation trouvons-nous à supposer que ce terme redoutable est éloigné pour le siècle ? Quand même il en serait ainsi, le dernier jour de chacun de nous est-il donc si lointain ? Avons-nous le pouvoir de retarder et de le retarder encore ? Pouvons-nous nous promettre avec certitude une seule heure d'existence ? Hâtons-nous donc de nous accorder avec notre adversaire, pendant que, sous ses regards incessants, nous passons tous par le chemin de cette vie.

Quel est cet adversaire ? Ce n'est pas le démon : ce

serait un crime de faire la paix avec ce prince des ténèbres. Cet adversaire est tout autre : c'est Dieu lui-même, devenu notre ennemi par suite de nos péchés. Et voilà qu'il est venu sur le chemin de cette vie pour faciliter notre accord avec lui. Quelle miséricorde ! il savait que, sans cet accord, il serait obligé de nous livrer au juge ; que le juge ensuite nous livrerait à son ministre, pour être par lui jetés en prison. C'est ce que nous dit l'Évangile. (Matth. 5.) Ah ! notre adversaire est la Parole, le Verbe de Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il nous commande le contraire de ce que nous faisons. C'est avec ce Verbe, qui nous précède dans la voie, qu'il faut nous accorder sans retard ; sinon, le juge viendra, et terminera cette querelle contre nous. Or, on s'accorde avec le Verbe divin en cessant de résister à ses préceptes, en obéissant à ses enseignements et à ses lois. Jusque-là il est et il reste notre adversaire. (*Serm.* 9.)

Gardons notre innocence en nous-mêmes, là où personne ne peut opprimer notre droit. Quand le faux témoignage prévaut contre nous, ce n'est qu'auprès des hommes : prévaudra-t-il au tribunal de Dieu, où sera portée notre cause ? A ce tribunal, et après Dieu, il n'y aura pas d'autre témoin que notre conscience. Entre cette conscience et le juste Juge, ne craignons que notre cause elle-même. Si elle n'est pas mauvaise, nous n'aurons aucun accusateur à redouter, aucun faux témoin à récuser, aucun témoin véridique à requérir. A elle seule, une bonne conscience nous suffira. (*Disc. sur le Ps.* 37. *n.* 21.)

XXI

La vue du Christ comme Juge ne nous causera aucune alarme, si sur la terre nous ne l'avons pas méprisé comme Rédempteur.

Le Seigneur viendra nous juger. Il est venu sous les dehors les plus humbles : il viendra éclatant d'autorité ; il est venu pour être jugé : il viendra pour juger lui-même. Reconnaissons-le dans ses humiliations, pour n'avoir pas à le redouter dans sa majesté; attachons-nous à lui quand il s'anéantit, afin de le posséder au sein de sa gloire et de ses grandeurs. Il viendra plein de clémence pour ceux qui auront soupiré après lui, désiré sa venue, en gardant sa foi et ses commandements.

Le Christ Notre-Seigneur reste maintenant caché : il se manifestera en son temps pour juger selon la justice, lui qui contre toute justice a été jugé et condamné. Voulons-nous sincèrement que ce Juge vienne ? Si tel est notre vouloir, examinons dans quel état il nous trouvera. Ce n'est qu'en qualité de Juge qu'il doit apparaître. Il ne viendra plus pour se revêtir d'un corps, pour naître d'un sein maternel, pour être allaité, enveloppé de langes, couché dans une crèche, tourné plus tard en dérision, moqué par les hommes, flagellé, condamné à la croix, traîné au supplice, gardant toujours devant ses bourreaux le silence qu'il avait gardé devant ses juges. Il s'est tu alors : il ne se taira pas quand il jugera en personne. Si alors il est resté caché, c'est afin de n'être point reconnu, « Car, autre-

ment, ils n'auraient jamais (comme le demandait notre rédemption) crucifié le Seigneur de la gloire.» (1. Cor. 2.) Mais son nouvel avénement n'aura rien ni de cette obscurité, ni de ce silence: «Ce Dieu viendra dans tout l'éclat de sa puissance.» (Ps. 49.) Et encore : «Notre Dieu viendra et ne se taira point.» Il a voulu se taire, quand on le conduisait comme une brebis à l'immolation; (Is. 53.) se taire, quand il s'était fait semblable à l'agneau muet devant celui qui le tond; se taire, quand à son égard et au milieu de ses opprobres toute justice était supprimée; (Ibid) se taire, en un mot, quand il n'avait que les apparences d'un homme mortel : mais «ce Dieu viendra dans toute sa gloire, et ne gardera pas le silence!»

Ce n'est pas que maintenant même il se taise pour celui qui veut l'entendre; mais, si le psalmiste nous dit qu'il ne gardera point le silence, c'est parce que sa voix, au jour de sa manifestation, sera reconnue de ceux qui aujourd'hui n'ont que du mépris pour elle. Aujourd'hui, ils rient de ses commandements, parce qu'ils ne voient ni ses promesses s'accomplir, ni ses menaces se réaliser. Mais l'heure arrivera où ils seront forcés d'entendre sa voix, et où Dieu, en ce sens et par rapport à eux tous, semblera rompre son silence. Oseront-ils se moquer de sa parole, lorsqu'il leur parlera, non plus par son Église et ses ministres, mais de sa propre bouche et comme Juge tout-puissant? (*Serm.* 18.)

« Quand mon temps sera venu, je jugerai les justices. » (Ps. 74.) Grâce à sa miséricorde, ce n'est pas encore son temps. A présent, il prêche la justice : mais en son temps, ce sont les justices qu'il jugera. S'il jugeait avant de prêcher, qui trouverait-il à délivrer

et à absoudre? C'est donc maintenant le temps de la prédication. « Je raconterai, s'écrie le Prophète-Roi, toutes vos merveilles. » (Ibid.) C'est ce récit qu'il nous faut écouter, c'est à cette prédication qu'il faut conformer notre vie. Si nous la dédaignons, en nous croyant assez justes par nous-mêmes, rappelons-nous le jugement qui est réservé à nos prétendues justices : « Quand mon temps sera venu, je jugerai les justices! » Et quelles sont les merveilles divines dont parle le Prophète royal? Seigneur, je célèbrerai votre miséricorde et votre jugement. » (Ps. 100.) La miséricorde d'abord, le jugement ensuite ; la miséricorde pour le présent, le jugement pour l'avenir ; la miséricorde par laquelle les péchés sont remis à qui les confesse, le jugement sans appel et sans pitié par lequel les péchés non accusés seront punis. Voulons-nous donc ne pas craindre les châtiments du péché ? Aimons-en la rédemption : gardons-nous de n'en pas user, de nous élever avec orgueil et de dire : Je n'ai rien à me faire pardonner. Car il est écrit : « Quand mon temps sera venu, je jugerai les justices. » (*Disc. sur le Ps. 74. n.* 5.)

XXII

Sévérité du jugement que subira l'âme après la mort.

Il viendra, il viendra, et il jugera ceux qui n'auront pas renoncé à leur malice, qui se seront montrés ingrats envers les prévenances de sa miséricorde, ingrats envers sa patience, et ennemis de leur salut

en amassant contre eux-mêmes des trésors de colère pour le jour où se manifestera le juste jugement. Le Christ rendra à chacun selon ses œuvres : « Il est le Dieu des vengeances, » (Ps. 93.) et « il les exerce avec fermeté. » Il n'a ménagé personne, quand il parlait ici-bas : il était alors revêtu de l'infirmité de la chair, et cependant sa parole était puissante. Il n'a fait acception de personne, même à l'égard des premiers d'entre les Juifs. Que n'a-t-il pas dit contre eux? Quels reproches ne leur a-t-il pas adressés en face? Il est le Dieu des vengeances ! Il a poursuivi les pécheurs dans ses discours, afin de les convertir et de pouvoir les épargner dans son jugement. Son jugement sera terrible pour quiconque refuse le remède de sa parole de Sauveur. Eh bien, si le Christ n'a pas craint de parler fermement sur le chemin de ses humiliations et de ses douleurs, que sera-ce, lorsque, assis au tribunal de sa justice, il laissera sa gloire éclater de toutes parts! Si sa conduite sur la terre n'a montré aucune faiblesse, avec quelle énergie n'agira-t-il pas à la fin des temps? (*Disc. sur le Ps.* 93. *n.* 7.)

« Lorsque le Roi de justice apparaîtra sur son trône, qui se vantera d'avoir un cœur chaste, ou d'être sans péché ? » (Prov. 20.) L'âme la plus innocente peut offrir au Roi de justice des taches qu'elle ne voit pas elle-même ; car à ce Roi, pour qui toute souillure est à découvert, on ne saurait appliquer ces paroles : « Où est celui qui a l'intelligence de ses fautes? « (Ps. 18.) [*L. de la Perfect. de la just. hum. c.* 15.]

« Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? » (Ps. 18.) Cette tristesse et cette agitation ne proviennent-elles point de ce que le Juge suprême, qui sait juger de toutes choses dans une pleine évi-

dence, trouve peu d'âmes parfaitement purifiées ? Si digne d'approbation que soit aux yeux des hommes une vie chrétienne, si exempte de tout reproche qu'elle paraisse au regard humain, Dieu, en l'examinant d'après sa règle infaillible, peut y découvrir des côtés défectueux, invisibles non seulement à l'œil extérieur des hommes, mais encore à l'œil intérieur du chrétien qui doit être jugé. Voilà peut-être pourquoi l'âme qui craint cette justice divine si pénétrante, en est troublée; et alors l'esprit lui parle, et semble lui dire : Pourquoi te troubles-tu? Pourquoi cette tristesse au sujet du péché, comme si tu pouvais l'éviter entièrement? « Espère dans le Seigneur, à qui je le confesserai. » (Ps. 42.) Ah ! nous avons tous grand sujet de craindre, si nous prétendons être justes! Disons plutôt cette autre parole : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur. » (Ps. 142.) Car j'ai besoin de votre miséricorde. Si vous me jugez sans miséricorde aucune, où irai-je? « Si vous scrutez nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous? » (Ps. 129.) « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera justifié en votre présence. » De sorte que malheur à nous, quelle que soit notre justice, si le Seigneur entreprend de nous juger! (*Disc. sur le Ps.* 42. *n.* 7.)

Malheur à toute vie humaine, même digne d'éloges, si Dieu laisse de côté sa clémence pour la discuter! Mais comme sa recherche de nos péchés n'est maintenant ni rigoureuse ni violente, ayons confiance et espérons qu'au jour de notre jugement nous trouverons quelque refuge dans son indulgente bonté. (*L.* 9. *Conf. c.* 11.

XXIII

Le jugement dernier, formidable pour les méchants, qu'il châtiera, n'a rien que de désirable pour les bons, qu'il couronnera.

« Seigneur, je chanterai votre miséricorde et votre jugement. » (Ps. 100.) La divine miséricorde ne saurait nous inspirer l'espoir de l'impunité, car elle sera suivie du jugement. Et tout pécheur converti ne doit pas redouter outre mesure le jugement, parce qu'il aura été pour lui précédé de la miséricorde. Faut-il seulement craindre, ne faut-il pas encore aimer ce jugement? Que les méchants le craignent, à cause du châtiment qu'il leur réserve; mais que les bons l'aiment et le désirent, à cause de la couronne de gloire qu'il leur destine! (*Disc. sur le Ps.* 100 *n.* 1 *et* 2.)

C'est le Christ qui jugera: quel motif de sécurité pour les bons! Un tel juge est incorruptible ; il ne peut être ni circonvenu, ni induit en erreur. Mais, autant les bons doivent se rassurer, autant les méchants doivent être saisis de crainte, car il leur sera impossible de rien cacher à ce juge souverain. Pour apprendre ce qu'ils sont, aura-t-il besoin d'interroger des témoins, lui qui par avance savait ce qu'ils voulaient être ? Ce sont eux qu'il interrogera, et non d'autres. « Le Seigneur interroge le juste et l'impie. » (Ps. 10.) Pourquoi donc interrogera-t-il l'impie ? Est-ce pour être éclairé par ses dépositions? Non, ce ne sera que pour le confondre. Puisque notre juge est inaccessible à toute prévention nuisible ou favorable, vivons de manière à ne pas craindre, mais à désirer le jugement.

Est-ce que le froment a peur d'être recueilli dans le grenier ? Est-ce que les brebis ont peur d'être placées à droite? Ne leur tarde-t-il pas, au contraire, de jouir de ce bonheur? C'est avec toute la sincérité possible que les bons disent à Dieu : « Que votre règne arrive ! » Quant aux méchants, leur cœur tremble à ces paroles, et leur langue balbutie. Ce règne arrivera, mais en quel état les trouvera-t-il ? Qu'ils s'efforcent donc par une vie meilleure de faire cette prière avec plus d'assurance ! (*Serm.* 47.)

Lorsque le Christ viendra pour rompre son silence de miséricorde, il convoquera autour de lui tous les hommes, ainsi qu'il le déclare dans son Évangile ; il en fera la séparation, en plaçant les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Alors, il ouvrira son trésor, pour que chacun en reçoive ce qu'il y aura déposé. A ceux de droite, il dira : « Venez les bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Le royaume des cieux, le royaume éternel, la société avec les Anges, la vie qui ne finira jamais et où nul ne naît et nul ne meurt, voilà ce que je vous donne. Lorsque vous envoyiez vos œuvres dans le trésor céleste, vous achetiez ce royaume divin. Et il leur énumérera ensuite les œuvres qu'ils auront thésaurisées : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi ; j'étais malade, et vous m'avez visité. » Et eux de lui répondre : Seigneur, quand donc vous avons-nous vu au milieu de ces épreuves, pour vous servir ? C'est, leur répondra-t-il à son tour, lorsque vous avez rendu ces services aux moindres des miens

Recevez donc ce que vous avez déposé dans le trésor, possédez ce que vous avez acheté : rien ne s'est perdu de ce que vous avez confié à ma garde.

Se tournant ensuite vers ceux de gauche, il leur montrera le trésor vide de leurs bonnes œuvres. « Allez donc au feu éternel qui a été préparé pour le démon et ses anges ! J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Si vous avez déposé quelque chose dans le trésor, cherchez-le, et on vous le rendra. — Mais nous ne vous avons jamais vu souffrant de la faim ! — En manquant de charité pour mes frères dans le besoin, vous en avez manqué pour moi-même. Est-ce parce que vous ne m'avez pas vu vivant sur la terre ? Votre malice est si grande qu'en me voyant de la sorte vous m'auriez crucifié comme les Juifs. — Aujourd'hui même, les hommes pervers, qui veulent détruire les églises où on leur annonce les commandements de Dieu, ne mettraient-ils pas à mort le Christ, s'il vivait ici-bas parmi eux ? Et ils oseront lui dire, comme s'il ignorait les pensées des hommes : « Seigneur, quand donc vous avons-nous vu souffrant de la faim ? » — J'avais près de vous placé des pauvres sur la terre : moi, leur frère et leur chef, j'étais assis à la droite du Père Tout-Puissant : mais sur la terre mes membres souffraient, mes membres étaient dans l'indigence : c'est à eux que vous deviez donner, et vos dons seraient montés jusqu'à leur chef. Vous auriez dû savoir qu'en plaçant près de vous des indigents sur la terre, je vous donnais autant de serviteurs chargés de porter vos œuvres dans mon trésor ; mais vous n'avez rien déposé dans leurs mains : voilà pourquoi il n'y a rien pour vous dans les miennes ! (*Serm.* 18.)

XXIV

Au jour du jugement, le Christ apparaîtra dans cette même humanité où il fut jugé autrefois ; et la vue de cette Humanité sainte fera la joie des bons, la terreur et le supplice des méchants.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue vivront. » (Jean, 5.) L'heure est déjà venue, dit le Christ, pour la résurrection des morts. En effet, il en a ressuscité plusieurs, et il s'est ressuscité lui-même. Sans doute, la résurrection générale de la chair n'aura lieu qu'à la fin des temps : mais il est l'heure pour ceux qui sont morts spirituellement de ressusciter par l'esprit, en attendant de ressusciter par la chair. Cette dernière résurrection sera l'ouvrage du Verbe de Dieu incarné, Fils de l'homme : la première est l'ouvrage de ce même Verbe divin, Fils de Dieu. Le Père, quoique inséparable du Fils, ne paraîtra pas lui-même au jugement des vivants et des morts : il y assistera, mais invisible : on ne verra que « Celui qu'ils ont transpercé. » (Jean. 19.) C'est cette Humanité, jugée injustement, qui jugera selon la justice ; c'est cette forme d'esclave qui apparaîtra seule avec une grande majesté, parce que seule elle pourra tomber sous les regards des impies, comme sous les regards des justes. Si son jugement ne devait s'exercer que sur les justes, le Christ apparaîtrait encore avec sa Forme de Dieu : mais son jugement s'exercera aussi sur les impies, et les impies ne sont pas assez purs pour voir

la Divinité. Ainsi, ce Juge apparaîtra de manière à être vu et de ceux qui mériteront l'éternelle couronne, et de ceux qui seront dignes de l'éternelle damnation. La Forme humaine sera visible, et la Forme divine restera cachée ; le Fils de Dieu ne se montrera point dans le Fils de l'homme, le Fils de l'homme seul se montrera dans le Fils de Dieu, car c'est à titre de Fils de l'homme que « le pouvoir de juger lui a été donné. » (Jean. 5.) [*Traité* 19 *sur l'Év. de S. Jean.*]

Il y a une manifestation intérieure de Dieu, tout à fait inconnue des impies, parce que Dieu le Père et le Saint-Esprit ne se révèlent jamais à eux. Quant au Fils, il peut se manifester aux méchants, mais dans la chair : cette manifestation ne ressemble nullement à l'autre, et, quelle qu'elle soit, elle ne saurait toujours durer ; elle ne dure qu'un peu de temps, et encore, au lieu d'être une joie et une récompense, elle est pour les pécheurs comme une sentence de condamnation. Voilà ceux qui ne voient point le Père et le Saint-Esprit. Ils sont capables de voir le Fils, non pour en être béatifiés, mais pour en être jugés ; et ils ne le voient qu'en passant, non dans sa nature divine, qui le rend invisible comme le Père et l'Esprit-Saint, mais dans sa nature humaine, qui l'a rendu méprisable au monde comme homme de douleurs, et qui le rendra terrible comme homme investi de l'universelle et suprême judicature. (*Traité* 76 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Il excitera la terreur, lui que le mépris a poursuivi pendant sa vie mortelle. Il montrera sa puissance irrésistible, comme il a montré son invincible patience. Patient sur la croix, il sera puissant sur son tribunal. Il apparaîtra, pour juger, sous la figure de l'homme, mais dans toute sa gloire, car « Il reviendra, ont dit les

Anges, tel que vous l'avez vu montant au ciel. » (Act. 1.) Les impies pourront le voir, et il leur dira : « Allez au feu éternel, » accomplissant ainsi l'oracle d'Isaïe : « Enlevez l'impie, afin qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur ; » (Is. 22.) afin qu'il ne voie pas Celui qui par sa force divine est l'égal de Dieu ; afin qu'il ne voie pas « ce Verbe qui était au commencement, ce Verbe qui était en Dieu, ce Verbe qui est Dieu. » Il ne verra que l'homme « qu'ils ont transpercé. » Mais les justes verront sa face divine, car, après leur séparation à droite, il leur sera dit : « Venez les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 21.)

XXV

Confusion des damnés au jugement dernier.

« C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance, je ne serai pas confondu éternellement. » (Ps. 30.) Loin de moi, semble dire le psalmiste, la confusion qui est éternelle ! — En effet, il y a une confusion passagère, qui est utile : elle consiste dans le trouble d'une âme qui considère ses péchés, péchés qui lui font horreur, horreur qui la couvre de honte, honte qui l'excite à la pénitence. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Quel avantage avez-vous retiré des actes dont vous rougissez maintenant ? » (Rom. 6.) Par là il donne à entendre que les convertis à la foi rougissent des péchés qu'ils ont commis auparavant. Une semblable confusion n'est pas à redouter ; et même quiconque la repousse ne manquera pas de subir la confusion qui dure éternellement. Elle commencera quand se réaliseront ces paroles :

« Leurs iniquités s'élèveront contre eux, pour les traduire en jugement. » (Sag. 4.) De tous ces pécheurs endurcis se formera le troupeau des boucs impurs, rejetés à gauche et séparés des brebis. Et ces pécheurs s'entendront condamner au feu éternel, parce que le Christ a eu faim et qu'ils ne lui ont pas donné à manger. Alors ils méprisaient sa faim, sa soif, sa nudité; ils méprisaient cet étranger, ce prisonnier, ce malade. Mais maintenant tous ces mépris leur sont jetés à la face, et les voilà confondus, confondus pour toute l'éternité. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 30. *n.* 5.)

Au jour du jugement, ils seront confondus pour leur perte, tous ceux qui ne veulent pas ici-bas de la confusion qui est salutaire. Ah ! qu'ils se hâtent donc d'y recourir ; qu'ils s'accusent d'avoir suivi de mauvaises voies, et se décident à en prendre de meilleures. Qui peut vivre sans honte, à moins de revivre d'abord par la honte ? Dieu rend maintenant accessible aux pécheurs la honte qui sauve, en leur offrant le remède de la confession. Malheur à eux, s'ils s'en éloignent, car leurs iniquités les traîneront devant le Juge et les accuseront pour leur honte éternelle. « Ah ! diront-ils alors, voilà donc ceux que nous avons autrefois tournés en dérision, et regardés comme dignes d'opprobre. Insensés, nous estimions leur conduite une folie : et les voilà au nombre des enfants de Dieu ! De quoi nous a servi notre orgueil ? » (Sag. 5.) C'est ce qu'ils diront. Pour n'avoir pas à le dire plus tard, qu'ils le disent à présent, et qu'ils le disent pour leur salut ! C'est en ce monde, en ce lieu de pénitence, que la confusion se change en honneur : au jour suprême, elle arrivera trop tardive, et restera pour toujours inutile. « De quoi nous a servi notre orgueil, quel profit avons-nous tiré

de ces richesses dont nous faisions parade? » Elles ont toutes passé comme une ombre! Quoi donc! malheureux réprouvés! Sur la terre, vous ne vous êtes pas aperçus de leur vanité, pourtant si manifeste! Que n'avez-vous, dans le temps, abandonné cette ombre! Vous seriez dans la lumière, et vous n'auriez pas à vous plaindre que vos fausses jouissances aient passé comme une ombre, au moment terrible de passer vous-mêmes de cette ombre aux ténèbres qui ne finiront jamais. (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 23.)

C'est donc à présent que nous devons dire: Tout passe, et que nous pouvons le dire avec fruit. Puissions-nous ainsi nous épargner, quand viendra le grand jour du jugement, cette parole d'inutile désespoir : Tout a passé ! (*Disc.* 2. *sur le Ps* 32. *n.* 10.)

XXVI

Après le jugement, les damnés retourneront dans l'enfer, au milieu des supplices incomparables de la seconde mort.

Tous ceux que le Christ, unique Médiateur, n'aura pu délivrer de la masse de perdition dont le premier homme a posé la cause, tous ceux-là participeront à la résurrection de la chair, mais pour être punis avec le démon et ses anges. Comment leur corps sera-t-il incorruptible, s'il est condamné à souffrir, ou comment sera-t-il sujet à la corruption, ne l'étant plus à la mort ? Ces questions n'ont rien qui doive nous embarrasser. En effet, il n'y a de vie véritable que celle qui est heureuse ; il n'y a de véritable incorruptibilité que celle qui n'est altérée par aucune douleur.

Mais là où le malheureux ne peut mourir, la mort ne meurt pas, et là où une douleur perpétuelle respecte la vie et ne fait que l'affliger, la corruptibilité existe, mais sans jamais prendre fin. Voilà ce que les Saintes Écritures appellent du nom de seconde mort. Cependant, ni la première mort qui force l'âme de se séparer de sa chair, ni la seconde mort qui l'oblige, au contraire, à ne plus quitter sa chair destinée aux souffrances, ne serait arrivée sans les péchés des hommes. (*Enchirid. c.* 92 *et* 93.)

Lorsque, après la résurrection, le jugement universel aura été accompli, la cité du Christ et des saints, et la cité du démon et des impies, l'une et l'autre composées d'anges et d'hommes, seront à jamais séparées. Les élus n'auront plus la volonté de mal faire ; les réprouvés n'en auront plus la liberté; et la mort qui suit la naissance sera, comme cette dernière, inconnue dans les deux cités. Dans la cité céleste on jouira d'une vie éternellement heureuse ; dans la cité infernale, la vie sera malheureuse au point de se confondre avec une éternelle mort, où l'on n'aura pas même le bonheur de pouvoir mourir. De part et d'autre ce sera l'éternité. (*Ibid. c.* 111.)

O sort lamentable de ceux qui n'appartiendront pas à la cité de Dieu ! Ils ne possèderont ni la vie de l'âme, puisqu'elle restera étrangère à la vie de Dieu ; ni la vie du corps, puisqu'il sera éternellement en proie à toutes sortes de douleurs. Mais, de même que la misère est opposée au bonheur et la mort à la vie, de même la guerre est opposée à la paix. La paix réjouira le séjour du ciel : il y aura la guerre, par conséquent, dans le séjour de l'enfer. Quelle espèce de guerre ? Ce que la guerre offre de funeste et de pernicieux, c'est la

lutte des choses entre elles. Eh bien, chez les damnés, — ô guerre incomparablement affreuse et cruelle ! — la volonté est tellement l'adversaire de la souffrance, et la souffrance tellement l'adversaire de la volonté, que ni l'une ni l'autre ne remporte de victoire capable de mettre fin à leurs hostilités. La violence de la douleur et la nature du corps qu'elle attaque se combattent avec une énergie si égale qu'aucune d'elles ne cède, et que leurs efforts n'aboutissent qu'à être perpétuellement aux prises l'une avec l'autre. Quand, ici-bas, une pareille lutte s'engage, ou bien la douleur l'emporte, et la mort vient ôter tout sentiment à la nature ; ou bien la nature triomphe, et la santé vient chasser la douleur. Mais, en enfer, non : la douleur demeure pour torturer, et la nature demeure pour souffrir. Dans la nature et dans la douleur, la moindre défaillance est impossible, afin qu'elle le soit aussi dans le châtiment. (*L.* 19. *Cité de Dieu. c.* 28.)

Pour qu'une douleur puisse tuer, il faut que l'âme et le corps soient unis dans des conditions qui permettent à l'âme de se retirer devant une souffrance corporelle extrême, et au corps de devenir trop faible dans ses membres et ses esprits vitaux pour résister à cette souffrance. Or, le lien qui attachera l'âme réprouvée à son corps sera tel, que la douleur, pas plus que le temps, ne pourra le rompre. Point de chair maintenant qui endure la douleur, et soit impuissante à en mourir : mais, en enfer, la chair ne sera plus ce qu'elle est sur la terre, de même que la mort n'y sera point semblable à celle d'à présent. Il y aura une mort, mais éternelle, attendu que l'âme, privée de Dieu, ne vivra pas, et qu'il ne lui sera pas permis d'échapper à la douleur en mourant. La première mort expulse l'âme du corps malgré

elle, et c'est malgré elle que la seconde mort l'y retient. Ce que ces deux morts ont donc de commun, c'est de faire par le corps souffrir à l'âme ce qu'elle ne veut pas. (*Ibid. L.* 21. *c.* 3.)

XXVII

La vie et les peines des damnés seront éternelles.

Les impies vivront au milieu des tourments. « L'heure viendra, dit le Sauveur, où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie; mais ceux qui auront fait le mal en sortiront pour la résurrection du jugement. » (Jean 5.) Les premiers ressusciteront donc pour la récompense, les seconds pour le châtiment ; les uns et les autres vivront et seront à jamais immortels. Les élus jouiront de la vie la plus heureuse; les réprouvés désireront voir finir leur vie de supplices, et nul ne leur donnera de mourir, pour les délivrer de la géhenne. Vie misérable que l'Écriture n'a pas daigné appeler du nom de vie. A ses yeux, ce n'est point vivre que de vivre torturé par le feu ; vivre, c'est un état de bonheur, de bien-être, et non de souffrances, l'idée de souffrance est nécessairement contraire à l'idée de vie ; et, si la souffrance est éternelle, elle constitue, non une vie, mais une éternelle mort, une éternelle mort qui ne permet à personne de mourir, ou, pour mieux dire, de vivre. Est-ce vivre, en effet, que de vivre au sein de la douleur ? « Ceux, dit l'Évangile, qui auront fait le bien, sortiront de leurs tombeaux pour la résurrection de la

vie.» L'Évangile n'ajoute pas : de la vie heureuse ; il se contente de dire : de la vie. C'est que le nom de vie est synonyme de félicité. Si la béatitude n'était pas le caractère essentiel de la vie, le Roi-Prophète ne dirait pas à Dieu : « En vous est la source de la vie. » (Ps. 35.) A-t-il ajouté de la vie heureuse ? Non encore. Comprenons donc de là que la vie n'est la vie que par le bonheur qui la caractérise, et que le nom de mort seul convient à une vie plongée dans le malheur. (*Serm.* 306.)

Voilà la vie, ou plutôt la mort pour laquelle, à la fin des temps, ressusciteront les corps des impies qui n'auront point voulu ressusciter leurs âmes de la mort du péché, pendant leur passage sur la terre. Et ces impies seront précipités pour toujours corps et âmes dans le « lieu des pleurs et des grincements de dents. » Là ce qui torture n'accorde point de trève, et ceux qui sont torturés restent impérissables comme leurs tourments. (*Passim. Serm.* 31. — *L.* 20. *Cité de Dieu c.* 6.)

XXVIII

Pour des plaisirs d'un moment le pécheur subira des peines éternelles.

Loin de nous ces plaisirs, ces convoitises, ces passions dont la douceur passagère prépare des amertumes éternelles ! Heureuse la pratique de l'abstinence, des veilles, de la prière et du jeûne ! Cette pratique a ses peines; mais ce sont des peines qui conduisent aux délices du Paradis. La vérité ne ment pas : elle nous dit dans l'Évangile : « Il est une voie large qui mène à la perdition. Il est une voie étroite qui mène à la vie, et

combien petit est le nombre de ceux qui la prennent!» (Matth. 7.) Les joies de la voie large sont courtes; courtes aussi sont les tristesses de la voie étroite; mais ces joies aboutissent à des supplices sans fin, et ces tristesses aboutissent à la vie de la bienheureuse éternité.

Il est des hommes « dont la vie finira, et qui s'exposent à des souffrances éternelles. » (Ps. 48.) Leur vie finira, parce que, pour eux, la vie consiste uniquement dans les plaisirs quotidiens de la terre. Mais ces plaisirs coupables dont ils jouissent, auront une fin, et leurs douleurs futures n'en auront pas. Qu'ils vivent de la sorte aussi longtemps que possible : leur vie trouvera un terme; et, comme ils n'auront point payé le prix de leur rédemption, il n'y aura point de terme à leurs tourments. Une fois sortis des plaisirs du temps, ils tomberont dans les peines de l'éternité, et là, quel secours pourront-ils invoquer, pour remonter l'abîme où les aura précipités le poids de la terre et des jouissances de la terre? Ah! ce lourd fardeau sous lequel ils se sont courbés davantage chaque jour, les retiendra éternellement captifs au fond de cet abîme de feu. Tel est l'irrémédiable malheur auquel maintenant ils s'exposent, en n'allant pas à Celui qui leur dit: « Venez à moi, ô vous qui êtes chargés et écrasés, et je vous soulagerai. Doux est mon joug, et léger mon fardeau. » (Matth. 11.)

Le fardeau du Christ est semblable à des ailes. Il ne précipite pas, il élève. Il élève au-dessus des plaisirs et des peines qui passent; il élève jusqu'aux biens invisibles, qui durent toujours. Heureux quiconque croit à ces biens sans les voir! Quand ils se rendront visibles, il n'aura pas à pleurer éternellement leur

éternelle perte. (*Passim* : *Serm.* 14. *Append.* — *Disc.* 1. *sur le Ps.* 48. *n.* 10. — *Serm.* 41.)

XXIX

Peine du dam et peine du sens.

« Le feu marchera devant lui. » (Ps. 96.) Cette menace nous effraie-t-elle ? Changeons de vie, et nous ne craindrons plus ; devenons de l'or, et laissons la paille craindre le feu. Nous pouvons maintenant agir à notre gré ; si nous ne corrigeons pas nos écarts, viendra un jour où nous serons jugés malgré nous, et condamnés au feu. Mais alors même que ce jour ne viendrait point nous jeter dans les flammes éternelles, ce ne serait pas une raison de mal vivre. Ce jour viendrait au moins pour nous séparer de Dieu, et de l'ineffable douceur de sa face : et alors, quelle que fût l'abondance de nos autres joies, fussions-nous certains de n'avoir pas à subir d'autres peines de nos péchés, l'impossibilité seule de voir jamais notre Créateur serait pour nous un malheur des plus lamentables. (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 7.)

Perdre le royaume de Dieu, être exilé de la cité de Dieu, exclu de la vie de Dieu, privé des surabondantes délices que Dieu prodiguera sans cesse à ceux qui auront fait de lui le souverain objet de leurs craintes et de leurs espérances : cette punition est si grande qu'on n'en peut comparer l'éternité à aucun tourment imaginable, dût ce tourment se prolonger pendant une suite innombrable de siècles. (*Enchirid.* c. 112.)

Ce malheur ne saurait être compris que des cœurs qui aiment. Les cœurs qui méprisent ne peuvent le

comprendre. Ceux qui ont commencé à goûter la douceur de la Sagesse et de la Vérité, savent quel châtiment emporte avec elle la seule séparation d'avec la face de Dieu. Mais pour ceux qui n'ont pas goûté cette douceur infinie, et qui sont encore incapables de désirer la vision de cette face adorable, ah ! qu'ils craignent du moins le feu destiné aux impies ! Que les supplices leur soient terribles, puisque les récompenses ne les attirent pas ! Si les promesses divines sont viles à leurs yeux, qu'ils tremblent devant les divines menaces ! A la suite de cette crainte, le goût de la présence de Dieu leur viendra. S'ils restent les mêmes ; si, au lieu d'exciter dans leur âme de bons désirs, ils ne s'attachent qu'à leurs péchés et aux voluptés charnelles, que font-ils autre chose qu'amasser de la paille autour d'eux, pour servir d'aliment aux flammes à venir ? « Le feu brûlera devant le Seigneur. » Ce ne sera pas un feu comme celui de leur foyer, en contact avec lequel ils feraient tout cependant pour n'être pas forcés de mettre les mains. Si on leur disait : Écrivez telle accusation capitale contre votre père, ou contre vos enfants ; sinon, l'on vous plongera les mains dans le feu de votre foyer : ils écriraient cette accusation, plutôt que d'avoir les mains brûlées, en proie à une douleur qui pourtant ne serait pas éternelle. Cette menace d'une souffrance passagère suffirait pour les décider au mal : et la menace que Dieu leur fait d'une souffrance interminable, ne les décide pas au bien ! On ne devrait écouter ni les menaces qui portent au mal, ni celles qui détournent du bien : or, les menaces divines ne sollicitent qu'au bien et ne s'opposent qu'au mal.

Pourquoi donc sont-elles si peu écoutées ? Parce

qu'on n'a point la foi. De sorte que, s'il est un examen nécessaire, c'est de voir dans notre cœur la place que la foi y occupe.

Si nous croyons au jugement futur, nous vivrons saintement; nous profiterons du temps actuel, qui est celui de la miséricorde, et nous nous garderons bien d'attendre le temps qui lui succèdera et qui sera celui de la justice. Personne alors ne pourra dire : Rendez-moi à mes premières années ! Ce ne sera plus l'heure du repentir utile. Ah ! repentons-nous, tandis que le repentir est capable de produire des fruits. Apportons autour de l'arbre le deuil fécondant de notre cœur et de nos larmes, de peur qu'on ne vienne tout à coup pour le déraciner. Quand l'arbre est arraché, il n'attend que le feu. A présent, il est possible de greffer les branches qui se brisent : mais, au dernier jour, tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté dans ce feu inextinguible « qui brûle devant le Seigneur. » (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 7.)

XXX

Les peines de l'enfer sont d'une gravité telle qu'aucune comparaison ne peut en fournir l'idée.

Deux demeures attendent les hommes : le feu éternel, et l'éternel royaume. Dans le feu éternel, les tourments diffèrent de nature et d'intensité ; mais les réprouvés, quels qu'ils soient, souffriront dans ce séjour commun, et leurs souffrances les plus douces seront de beaucoup plus violentes que tous les tourments qui nous effraient en ce monde. Quelle n'est pas notre

crainte d'être jetés en prison, à la suite d'une accusation injuste ! Et pourtant, en ennemis de nous-mêmes, nous tenons une conduite qui nous vaudra d'être livrés au feu. Nous redoutons la prison et sa captivité : et nous ne redoutons pas les flammes de l'enfer. Est-ce que les maux présents, qui nous inspirent tant de terreur, ne devraient pas nous faire conjecturer ce qu'auront de plus terrible encore les maux futurs de l'éternité ? Quoi donc ? La prison nous épouvante, et l'enfer nous trouve indifférents ! Nous frémissons devant les tortures infligées par les hommes, et nous restons froids à la pensée des tortures qu'infligeront les Esprits infernaux ! Une douleur passagère à subir nous abat le cœur, et les douleurs qui durent toujours ne nous causent aucune émotion ! Enfin nous pâlissons d'effroi en face de la mort qui n'est que temporelle, et la menace de la mort qui est éternelle ne parvient pas à nous troubler ! (*Serm.* 161.)

En comparaison des flammes infernales, que sont, même considérées dans leur ensemble, les afflictions de la vie présente ? Si dures, si accablantes qu'elles puissent être, si tragique qu'en soit le récit, les tribulations de la terre, comparées au feu éternel, sont peu de chose ; elles ne sont rien. (*Serm.* 22.)

Les joies du temps n'ont aucune ressemblance avec les joies dont l'éternité bienheureuse inondera les saints. De même, les plus cruelles épreuves de ce monde n'ont, sous aucun rapport, la moindre similitude avec les peines qui, dans l'éternité malheureuse, écraseront les damnés. (*Manière d'instr. les ignor. c.* 24.)

Mises en parallèle avec les angoisses de l'enfer, toutes les peines possibles et imaginables de la vie d'ici-bas

sont chose fort légère. Ici, on ne souffre qu'un instant, là on souffre pendant des siècles sans fin : le bourreau torture toujours, et la victime est toujours torturée. Le mauvais riche dont il est parlé dans l'Évangile, brûle encore. Il a brûlé, il brûle, il brûlera sans cesse, sans pouvoir mourir, jusqu'au jour du jugement. Alors il reprendra sa chair, non pour être heureux enfin, mais pour continuer, avec elle, à brûler. Ah! que la crainte de Dieu s'applique à de tels châtiments! Nos tristesses actuelles peuvent avoir l'avantage de nous rendre meilleurs, si nous savons en profiter. Que si elles ne nous amendent point, elles nous font encourir une double damnation, car, en ce cas, nous subissons sur la terre les peines temporelles, et nous subirons dans l'enfer les peines éternelles. Puissions-nous plutôt, comme il convient à des chrétiens, supporter avec fruit les désolations de la vie présente, en songeant qu'elles ont une mesure, et que celles des réprouvés n'en ont point. (*Serm. sur le pillage de Rome, c. 4.*)

Comment expliquer l'indifférence des hommes devant la menace du feu qui suivra le jugement? Ils ont peur de la flamme du foyer, et ils rient des flammes de l'enfer. ils les comptent pour rien. Quelle dureté, quelle perversion du cœur! N'aurions-nous qu'à passer « par le feu, » (1. Cor. 3.) nous devrions redouter ce tourment, et chercher, en nous interdisant toute action défendue, à nous préserver de ce feu de passage. La crainte du bûcher, dont le supplice ne dure qu'un moment, la mort venant bientôt rendre superflue l'action ultérieure des flammes, ne suffit-elle pas à empêcher bien des crimes? (*Serm.* 362.) Il ne s'agit là pourtant que de l'une de ces mille tribulations qui en ce monde ne font que traverser d'une course ou plutôt

d'un vol rapide notre existence. N'importe, il n'est personne qui n'emploie tous ses soins et toute son ardeur à y échapper. Combien plus ne doit-on pas se préoccuper des moyens à prendre pour éviter les tribulations qui demeurent et ne finissent jamais! (*Serm.* 60.)

XXXI

Quiconque désire éviter les peines de l'enfer doit fréquemment les prendre pour objet de ses plus sérieuses méditations.

Ainsi Dieu nous promet la vie éternelle, et il nous menace du feu éternel. Si nous n'aimons pas encore ses récompenses, craignons du moins ses châtiments. N'oublions pas que le Christ nous a promis la vie. Qu'aucune séduction ne vienne donc nous gagner à la mort! Attachons-nous avec force aux promesses divines et non à celles du monde. Le monde, que peut-il nous promettre à nous qui mourrons demain, pour nous présenter devant celui qui demeure éternellement, et que peut-être nous aurons trahi par crainte des mondains? Car, le monde, lui aussi, fait des menaces pour nous induire au mal. La prison et ses chaînes, les pertes de fortune, les atteintes funestes à la réputation et à l'honneur, la mort elle-même, voilà par où il cherche à effrayer et à vaincre. Mais dispose-t-il du feu éternel? Ah! tremblons devant les menaces du Tout-Puissant, aimons ce que le Tout-Puissant promet, et nous méprisérons alors les promesses comme les menaces du monde. (*Traité 3. sur l'Ep. de St Jean. n.* 11 *et* 12.)

Que notre foi reste inébranlable, que notre conduite se conserve chrétienne, et pour nous n'existera pas ce

lieu de tourments, où les bourreaux ne se lassent pas et où les victimes ne meurent que de cette mort éternelle qui consiste à vivre toujours dans la souffrance et le désespoir. (*Manière d'instr. les ignor. c.* 25.)

En ce lieu d'horreur, le feu inextinguible châtiera les iniquités rebelles ici-bas à tout remède salutaire et à toute conversion au bien. O gouffre dévorant qui reçoit les coupables, et ne les rend jamais ! O abîme où sont précipités sans retour ceux que le péché a dépouillés de la robe nuptiale! O ténèbres extérieures, que ne visite point l'Éternel, et où le malheur de la captivité va sans cesse croissant! N'est-ce point là le « puits » dont parle le prophète dans cette prière : « Que je ne sois pas englouti dans l'abîme, et que le puits ne se referme pas sur moi? » (Ps. 63.) Il se referme, en effet, sur les malheureux pécheurs morts dans l'impénitence finale, il se referme en haut, et il s'ouvre en bas, se creusant toujours en profondeur. Aucun soupirail n'est laissé à la porte qui pèse sur l'entrée. Quiconque y est plongé dit à toute la nature un éternel adieu. Il a voulu ignorer le Seigneur, le Seigneur l'ignorera désormais. Il sera mort à la vie, et il vivra perpétuellement dans la mort. Heureux donc celui qui sur la terre pratique le bien, content de sa condition, ne désirant que le nécessaire pour lui-même, généreux pour autrui, sévère envers soi, charitable envers tous ! Par là il se rachète des ténébreuses flammes de ce puits sans fond. Ce puits est réservé au pécheur, qui, après avoir perdu les fruits de son baptême, ne les aura pas cherchés et retrouvés dans la pénitence : « Paille de rebut que le maître brûlera dans un feu qui ne s'éteindra point. » (Matth. 3.)

Puisqu'il en est ainsi, souvenons-nous que, pour

éviter les intolérables supplices des flammes infernales, il faut maintenant étouffer en nous le feu des passions. Travaillons donc à devenir meilleurs, pendant que les remèdes sont en notre pouvoir. Marchons pendant qu'il fait jour, et profitons du temps qui nous est accordé pour notre salut, et qui s'écoule si rapide. Ah ! tuons la mort en mourant au péché ; acquérons la vie en vivant pleins de mérites devant Dieu. (*Serm.* 252.)

JUIN

DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE
ET
PIÉTÉ ENVERS DIEU

I

De la reconnaissance que nous devons à Dieu pour le bienfait de notre création et de notre appel à la foi.

« Venez, adorons, prosternons-nous, pleurons en la présence du Seigneur, qui nous a faits. » (Ps. 94.) Dieu est notre Créateur : seuls les cœurs ingrats peuvent en douter. Parmi tant d'autres œuvres de ses mains, Dieu a fait l'homme à son image. Au commencement il a créé l'homme sans l'homme ; maintenant il crée l'homme de l'homme ; mais c'est toujours « lui qui nous fait ; nous ne sommes pas notre œuvre. » Adorons-le donc, prosternons-nous en sa présence, pleurons devant ce Dieu qui nous a faits. Il ne nous a pas faits pour nous abandonner : s'il ne voulait pas nous garder, pourquoi nous aurait-il faits ? Oui, implorons avec larmes le Seigneur, après qu'il nous a créés ! Nous ne l'avons pas imploré pour qu'il nous créât, et cependant il nous a créés : et il nous abandonnerait lorsque nous

l'implorons ! N'est-ce pas pour empêcher un semblable doute dans notre esprit, que l'Écriture nous invite à pleurer devant le Seigneur, puisqu'il nous a faits ? Peut-il ne pas exaucer son ouvrage qui l'implore, peut-il n'en avoir aucun souci ?

Or, à nous, chrétiens, Dieu ne s'est pas contenté de donner l'existence. Il a daigné encore nous choisir « pour son peuple et les brebis de son bercail. » Nous ne l'étions pas en vertu de notre création ; mais, « sans nul concours de notre part, il nous a faits », et il nous a faits « pour être son peuple et ses brebis, » et non pour être seulement des créatures, comme le sont les païens, les impies, et tous ceux qui n'appartiennent pas à l'Église. Ces hommes sont comme nous les créatures de Dieu ; mais, comme nous, ils n'en forment pas le peuple choisi ; ce ne sont pas les brebis de son pâturage.

Tous les hommes ont la même nature, sans avoir la même grâce. En un sens, la nature est une grâce, car elle constitue un don purement gratuit. Quand nous n'étions pas, pouvions-nous mériter d'être ? Si nous l'avons mérité, nous existions donc déjà avant d'exister, ce qui est absurde. Ainsi, c'est sans aucun mérite antécédent que nous avons reçu l'existence. Et quelle existence ? Celle de la bête ? non. Celle de la plante ? non encore. Celle de la pierre inerte ? pas davantage. Notre existence porte en elle l'image et la ressemblance de Dieu. Ce bienfait, quel en a été l'auteur, sinon l'Être qui était de toute éternité ? Et ce bienfait, qui l'a reçu ? L'homme qui n'était pas encore. De sorte que celui qui n'était pas s'est enrichi du bienfait de Celui qui était, et dont la Toute-Puissance nomme ce qui n'est pas comme ce qui est. Voilà, dit l'Apôtre, « la source d'où

procède le choix qui a été fait de nous avant la constitution du monde. » (Rom. 4.) Nous ne vivions pas encore dans ce monde, ce monde n'existait pas lui-même, et déjà nous étions choisis ! Ineffable merveille ! Qui l'expliquera, qui pensera même à l'expliquer ? Dieu choisit ceux qui ne sont pas, et il les choisit sans erreur, et il ne les choisit jamais en vain. Ils ne sont pas, et déjà pourtant ce sont ses élus, et il les créera pour les choisir comme de nouveau. Avant qu'ils ne soient, il les possède en lui, non par sa nature même, mais par sa prescience. Donc, loin de nous tout orgueil ! Si nous sommes hommes, c'est parce qu'il nous a faits tels ; si nous jouissons de la foi, et si par la foi nous pouvons être justifiés, c'est encore à lui que nous le devons. Hommes et fidèles, nous sommes son ouvrage. (*Serm.* 26.) Ainsi tout le bien qui est en nous vient de Dieu notre Créateur. Ce que nous faisons nous-mêmes en nous peut servir à notre damnation : ce que Dieu y fait de sa main nous prépare l'éternelle couronne. (*Disc. sur le Ps.* 99. *n.* 15.)

II

Même sujet.

Le Dieu qui a envoyé sur terre la brebis innocente pour y être immolée, nous a changés en brebis, de loups que nous étions. Voilà la grâce proprement dite. Elle dépasse en grandeur celle de la nature : à cette dernière et sans aucun mérite de notre part, nous devons d'être des hommes ; à la première, nous devons d'avoir été choisis, pour former le peuple de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Sans doute, Jésus-Christ est encore l'auteur de notre nature humaine. De ses mains, l'infidèle lui-même tient cette nature, non en tant qu'infidèle, mais en tant qu'homme. Qu'est-ce que Jésus-Christ, sinon ce Verbe qui au commencement était en Dieu, qui était Dieu, et par qui tout a été fait ? (Jean. 1.) Grâce à lui, les infidèles sont donc des hommes. Hélas ! ils méritent d'autant plus d'être punis, qu'ils délaissent Celui par qui ils ont été faits, pour s'attacher à ce qu'ils font eux-mêmes. Ils n'en sont pas moins, comme les chrétiens, redevables au Verbe de la grâce de la nature. Mais les chrétiens sont de plus redevables à ce Verbe Incarné de la grâce de la foi, bien autrement précieuse. Comme hommes, ils se confondent avec les impies; comme chrétiens et fidèles, ils en sont entièrement séparés. (*Serm.* 26.)

O grâce de la création ! Elle est venue, pour ainsi dire, nous trouver dans notre néant; au lieu de nous placer parmi les êtres sans vie, ou parmi les plantes privées de sentiment, ou parmi les animaux privés de raison, elle nous a gratuitement rangés parmi les hommes, à la fois doués d'être, de vie, de sensibilité et d'intelligence. O grâce de la création, de quel prix ne devez-vous pas nous paraître et quelle reconnaissance ne devez-vous pas exciter dans notre âme envers le Créateur, qui vous a conçue de toute éternité ! Toutefois, il est une grâce qui s'élève au-dessus de vous : celle qui nous confère le nom de prédestinés, qui travaille maintenant à notre justification, et qui nous glorifiera un jour; celle qui nous permet de dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il n'a pas épargné son propre Fils, et c'est pour nous tous qu'il l'a livré. » (Rom. 8.) (*Lettre.* 177.)

Telle est la grâce par excellence, la grâce des chrétiens ! Elle procède de cet Homme Médiateur, qui a souffert la mort et triomphé du tombeau, qui est monté au ciel, en emmenant la captivité captive, et qui, du ciel, a prodigué ses dons aux hommes. Notre création est une grâce ; mais est-elle comparable à celle de notre rédemption ? L'une nous a été accordée, alors que nous ne méritions aucun bien ; l'autre, — et c'est ce qui la rend incomparable — lorsque nous méritions toutes sortes de maux. La première s'est approchée d'un néant sans mérite ; la seconde a visité le péché rempli de démérites. Ce néant, comme tel, n'avait rien fait pour que l'homme en sortît : du moins, il n'avait commis aucune offense. Et l'homme, une fois créé de rien, s'est révolté contre son Créateur, et ce Créateur lui a pardonné. Que pouvait-il espérer, avant d'être ? Rien, et il a reçu l'existence. Qu'est-ce qui l'attendait, après son péché ? Une éternelle condamnation, et Dieu s'est constitué son libérateur. O grâce sans pareille ! Gloire en soit rendue à Jésus-Christ Notre-Seigneur ! C'est lui qui nous a revêtus de la nature humaine ; c'est lui qui est venu au secours de cette nature tombée, et en a, par ses justifications, relevé les lamentables ruines. Notre existence selon la nature est son œuvre ; et il est encore l'auteur de notre existence selon la justice. Ce n'est point nous qui nous sommes créés ; ce n'est point nous qui nous sommes justifiés.

Chez quiconque appartient à Jésus-Christ, l'ancienne créature a donc fait place à une créature nouvelle, D'Adam était sortie une masse de perdition, qui n'avait en expectative que le châtiment : et voilà que de cette masse de honte, Dieu dans sa puissance a tiré des « vases d'honneur. » Si nous sommes de ce nombre,

ne mettons point de bornes à notre reconnaissance, car nous avons échappé à la mort qui nous était due, et nous avons trouvé la vie à laquelle nous n'avions aucun droit. (*Serm.* 36.)

III

Nous devons profondément estimer l'image et la ressemblance divines que nous portons dans notre âme.

Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Est-ce dans le corps mortel qui lui sert de demeure, est-ce dans l'âme raisonnable qui la place au-dessus de la bête, que cette image et cette ressemblance ont été gravées?

C'est dans son âme, mais dans son âme en tant qu'intelligente et spirituelle, constitutive de cet homme intérieur qui comprend la vérité, discerne le juste et l'injuste, sait d'où il vient, et peut remonter jusqu'à son Créateur pour le louer et le bénir.

Il faut entendre en ce sens ces paroles de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » L'homme, en effet, n'est vraiment homme que par l'endroit de son être qui est le plus important et qui le distingue de la brute. En tout le reste, il offre sans doute des beautés admirables, chacune en son genre; mais il les partage avec la bête, et il ne doit pas, pour ce motif, en faire grande estime. Pourtant par la stature droite et noble que présente son corps et qui s'élève vers le ciel, on peut croire que son corps

lui-même a été fait à la ressemblance de Dieu : de même que le Verbe, image infinie du Père, ne se détourne jamais de ce Père divin, ainsi le corps de l'homme est toujours tourné vers le ciel, à la différence de celui des autres animaux, qui sans cesse incline vers la terre. (*L. 1. de la Doctr. Chrét. c.* 22. — *Traité* 8. *sur l'Ép. de S. Jean.* — *L. imparf. de la Genèse. c.* 16.)

Pourquoi l'homme a-t-il été créé avec un corps semblable, sinon pour l'avertir de ne point chercher son bonheur sur la terre, comme le fait la bête, dont la terre est l'unique fin. Il convenait de donner un tel corps à une âme spirituelle. Un corps capable de voir ce que le corps de l'univers offre de plus élevé, était le seul signe d'une âme capable elle-même de fixer sa pensée sur les plus sublimes réalités immatérielles, et obligée de « goûter les choses d'en haut et de mépriser les choses de la terre. » (Coloss. 3.)

Il ne faut point s'arrêter à ce que disent quelques-uns, que l'homme est le principal ouvrage de Dieu, parce que Dieu l'a façonné de ses mains, tandis qu'il a produit tout le reste par sa seule parole. Non : l'homme n'est le chef-d'œuvre du Créateur que parce qu'il l'a fait à son image, en lui donnant une âme raisonnable, et en soumettant ainsi à son empire les autres animaux. Cet honneur lui impose le devoir de vivre selon l'esprit, sous peine, s'il ne le comprend pas, de s'assimiler aux bêtes de somme, que Dieu a aussi créées, mais non à son image. Hélas! « L'homme, dit l'Écriture, n'a pas compris sa noblesse : il est devenu comparable aux animaux sans raison, et il s'est rendu semblable à eux. » (Ps. 48.)

Dieu a fait toutes choses par son Verbe. Et ce Verbe,

qui est sa Sagesse et sa Vertu, est aussi sa Main, c'est-à-dire, sa Puissance créatrice. Or, la Genèse, qui nous dit que Dieu forma l'homme du limon de la terre, (Gen. 2.) nous dit encore que de ce même limon il forma les autres animaux. (Gen. 2, 10.) Sous ce rapport, l'homme et la bête sont également l'œuvre de la main divine, et il n'y a point de différence entre eux. D'où peut donc venir l'incontestable supériorité dont l'homme jouit vis-à-vis de la bête, si ce n'est de l'image et de la ressemblance divines qu'il porte et qu'il est seul ici-bas à porter en lui? (*L.* 6. *de la Gen. selon la lettre. c.* 12.)

Ainsi nous sommes des hommes créés à l'image de Dieu, de cette Éternité véritable, de cette Vérité éternelle, de cette Charité éternelle et véritable, de cette éternelle, véritable et toute aimante Trinité, où les Personnes ni ne se confondent, ni ne se séparent. Voilà ce qui nous rend supérieurs aux êtres qui nous entourent. En en parcourant la série, nous verrons qu'ils ont l'être à un certain degré, qu'ils diffèrent d'espèce, qu'ils tendent à garder ou à poursuivre leur ordre naturel. Pourquoi? Parce qu'ils sont l'ouvrage de cet Être suprême qui est la suprême Sagesse et la suprême Bonté. Aimons à reconnaître en eux les traces plus ou moins marquées de son action créatrice: mais admirons surtout son image en nous-mêmes. Si nous l'avons souillée, imitons sans retard ce plus jeune fils dont parle l'Évangile : rentrons au fond de notre cœur, et que, se levant, notre âme rende à cette image sa beauté antérieure, en retournant à Dieu son Père, dont le péché l'avait éloignée. (*L.* 11. *Cité de Dieu, c.* 28.)

IV

Dignité du chrétien.

Loin de nous tout abattement et tout désespoir! Hommes, nous avons été créés à l'image de Dieu. Celui qui nous a faits tels, s'est fait homme pour nous, et, si ce Fils unique a versé son sang, c'est afin de nous donner le pouvoir d'entrer nombreux dans la filiation divine comme enfants adoptifs, et de participer ainsi à l'héritage éternel. Ne laissons donc pas notre fragilité terrestre nous avilir à nos propres yeux : pensons au prix infini que nous avons coûté. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 32, *n.* 4.)

Homme, oublie le limon d'où tu as été tiré, et vois ce que tu es maintenant. Tu vis : vivante est l'herbe que tu foules aux pieds. Tu sens : la bête est sensible aussi. Mais tu es homme, et voilà ce qui te rend supérieur à la bête et à la plante, car seul tu comprends les bienfaits du Créateur. La vie, le sentiment, la raison se réunissent dans ta nature. Y a-t-il une richesse comparable à un tel bienfait ? Oui, et plus grande encore : Tu es chrétien. Si tu n'étais pas chrétien, à quoi bon être homme? Chrétien, tu appartiens au Christ. Sous sa garde les persécutions du monde ne peuvent te briser ; sous sa garde les caresses du monde ne peuvent te séduire.

Quel défenseur que le Christ! Les hommes sont fiers des patrons qui les soutiennent Le client d'un puissant patron est-il menacé : il répond : Tant que mon maître est en vie, vous ne pourrez rien contre moi ! Avec combien plus d'assurance le chrétien peut dire : Tant

que mon Chef est vivant, tous vos efforts contre moi resteront inutiles. En effet, le Christ, notre protecteur, est notre chef. Les autres protecteurs n'ont que des clients : les clients du Christ sont encore ses membres. (*Serm.* 130.)

Les chrétiens sont plus que chrétiens : ils sont le Christ. O merveilleuse prérogative ! O source d'admiration et de joie pour nous tous ! Le Christ est notre chef, notre tête, et nous sommes ses membres. Lui et nous, nous le formons tout entier. Écoutez l'Apôtre : il nous exhorte à « parvenir tous, par l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure que demande l'âge de la plénitude du Christ. » (Éph. 4.) La tête et les membres, voilà la plénitude du Christ. La tête, c'est lui ; les membres, ce sont les chrétiens qui composent son Église. Cette affirmation n'est inspirée ni par l'orgueil, ni par la présomption. Le Christ lui-même l'autorise, quand il nous dit par la bouche du même Apôtre : « Vous êtes le corps de Jésus-Christ. » (1 Cor. 12.)

Le Christ n'a pas voulu s'isoler de nous ; il a voulu ne faire qu'un avec nous tous. Certes, entre lui et nous, la distance ne pouvait être plus grande. Quoi de plus distant que la créature et le Créateur, l'homme et Dieu, la Justice et l'iniquité, l'éternelle Nature et la nature mortelle, le Verbe infini et les êtres finis ? Comment donc ces extrêmes se sont-ils rapprochés pour s'unir si intimement ? Comment le Verbe est-il ce que nous sommes, et comment sommes-nous un avec lui ? Ah ! « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » (*Traité* 21 *sur l'Év. de S. Jean.*)

O grâce des grâces ! quel n'est pas son éclat ! Le Fils unique du Père s'est fait fils de l'homme, afin que le

fils de l'homme devint fils de Dieu! Pour nous, qui n'étions que poussière et que péché, le Père a livré le Fils unique à la mort! Et ce Fils a versé son sang précieux, et ce sang peut chaque jour être notre breuvage! O grandeur de notre humanité régénérée, de notre nature auparavant si avilie! O dignité chrétienne! Celui qui la possède et la comprend sait distinguer en lui ce qui a du prix de ce qui n'en a pas. Ce n'est plus la créature, mais le Créateur qui est l'objet de son culte; et ce ne sont plus les biens inférieurs qui le dominent. (*Serm.* 18, 57 *et* 216.)

V

Le chrétien est fils de Dieu, frère et cohéritier de Jésus-Christ.

Nous sommes les fils de Dieu. Comment le prouver? Le Fils unique est mort pour nous, afin de n'être pas seul. Il n'a pas voulu être seul, lui qui seul est mort. Qu'ils sont nombreux les fils de Dieu que le Fils unique a engendrés! Il s'est acquis des frères avec son sang; rejeté, il les a reçus; vendu, il les a rachetés, couvert d'opprobres, il les a comblés d'honneurs; mis à mort, il leur a donné la vie. (*Serm.* 171.)

Qui dira l'abondance des bénédictions divines que le nom du Christ a répandues sur la terre? Cette terre est remplie des enfants de Dieu, rois futurs de l'éternité, parce qu'ils sont les cohéritiers du Fils unique. Dieu n'a engendré de sa substance qu'un Fils; mais il lui a donné des frères par la plus admirable des adoptions: le Fils unique s'est fait participant de notre humanité

mortelle, afin de nous faire nous-mêmes participants de sa divinité. (*Disc. sur le Ps.* 66. *n.* 9.)

« A tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » (Jean 1.) Élève donc ton cœur, ô genre humain, respire l'air de la vie et de la liberté ! Que te promet-on ? De te donner le pouvoir. Quel pouvoir ? Est-ce ce pouvoir qui enfle, le pouvoir de décider du sort des innocents et des coupables ? Non, mais « le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Dans ton sein, il n'y avait auparavant que des enfants des hommes : il peut y avoir désormais des enfants de Dieu, car Celui qui auparavant n'était que le Fils de Dieu, est devenu le fils de l'homme en s'abaissant à ce qu'il n'était pas. Genre humain, relève donc tes espérances. La promesse qui t'est faite est grande ; elle paraît incroyable, il semble impossible que tes enfants puissent devenir enfants de Dieu : non, ce n'est plus impossible, depuis qu'une impossibilité plus grande encore s'est accomplie. Le Fils de Dieu n'est-il pas maintenant fils de l'homme ? » — Bannissons donc de notre cœur toute incrédulité : ce qui déjà s'est accompli est plus incroyable que ce qui nous est promis. Nous nous étonnerions que l'homme obtienne la vie éternelle, nous serions surpris que l'homme puisse y parvenir ! Étonnons-nous plutôt que pour nous Dieu ait pu parvenir jusqu'à la mort. Pourquoi douter de la promesse, après un gage si convaincant ? D'autant plus que cette promesse se fortifie par les explications qu'elle donne d'elle-même. « A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Par quelle génération ? Ce n'est point par la génération ordinaire et ancienne, par la génération charnelle, par une génération qui n'a qu'un temps.

Les enfants de Dieu « ne naissent ni du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Que ce prodige cesse de nous étonner, puisque « le Verbe s'est fait chair. » (*Serm.* 342.)

Quelle transformation ! Le Verbe, Esprit infini, s'est fait chair, et les hommes de chair peuvent se changer en esprits, semblables au Verbe, et devenir, comme ce Verbe, des fils de Dieu. Qu'ils usent donc de ce pouvoir ; qu'ils se tiennent à la hauteur de cette espérance, et, pour cela, qu'ils résistent aux grossières convoitises du siècle, pour s'attacher avec amour au prix de leur rédemption. Ah ! qu'ils s'enrichissent de tous les biens qu'est venu leur apporter le Verbe, lorsqu'il s'est fait chair et qu'il a ainsi, pour y porter remède, partagé leur indigence et leur pauvreté. (*Serm.* 121.)

VI

Adam et Ève nous ont engendrés pour la mort ; Dieu et l'Église nous ont engendrés pour la vie : ce dont nous devons grandement nous réjouir.

Un père et une mère, Adam et Ève, nous ont engendrés pour la mort ; un père et une mère, le Christ et son Église, nous ont engendrés pour la vie. C'est de la race charnelle d'Adam et d'Ève que nous sommes nés par un bienfait qui ne peut venir que de Dieu, mais dans des conditions déplorables qui ne peuvent venir que de ces premiers parents. Nous sommes nés d'eux, et nous en mourrons tous. Ceux qui nous ont précédés nous ont donné le jour, et nous leur succéderons :

nous ne pouvons vivre éternellement avec eux ici-bas. Ils nous ont mis au monde pour avoir des successeurs, parce que ce monde ne devait pas être à jamais leur séjour.

Ce n'est pas ainsi qu'engendrent Dieu notre père et l'Église notre mère. Ils engendrent pour la vie éternelle, parce qu'ils sont éternels eux-mêmes ; cette naissance nous donne droit à la vie qui ne finit jamais et que le Christ a promise. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; on l'a vu se nourrir et croître comme les autres hommes; il a souffert, il est mort, il est ressuscité : voilà pourquoi il a reçu pour héritage le royaume des cieux. C'est comme homme qu'il est ressuscité, et qu'il a reçu ce royaume de la vie ; comme Verbe, il demeure immuable de toute éternité. Cet homme, ainsi enrichi de la résurrection et de la vie éternelle, est monté au ciel afin de jouir de cette richesse, et tel est le motif pour lequel cette même richesse nous est promise. Nous vivons dans l'attente de cet héritage. Le corps tout entier ne le possède pas encore. Si la tête est dans le ciel, les membres sont sur la terre ; ils ne seront pas exclus de l'héritage dont la tête a déjà pris possession. Jésus-Christ tout entier dans son Humanité, tête unie aux membres, fera de ce bien infini son inamissible trésor. En qualité de membres du Christ, espérons donc fermement ce trésor incomparable. Différent de ceux de la terre, ce trésor ne passera point ; et, une fois mis en nos mains, il nous préservera pour toujours de l'indigence qui, elle aussi, au-delà de la tombe, ne passe pas. Au-delà de la tombe, bonheur et malheur sont éternels. (*Serm.* 22.)

Tout ce qu'un père selon la nature réserve à ses enfants, ne leur est assuré qu'après sa mort; il faut

qu'il meure pour qu'ils lui succèdent dans la possession des biens qui soutiendront leur vie. Dieu, au contraire, est un père qui garde toujours l'héritage qu'il destine. Ses héritiers le possèdent en même temps que lui. Ils n'attendent pas qu'il leur cède la place pour lui succéder : c'est un père qui demeure éternellement et en qui ses enfants demeurent éternellement eux-mêmes. Aimons donc nos père et mère selon la chair, mais aimons davantage encore ce Dieu et cette Église qui nous ont engendrés pour l'éternelle vie. Si nous aimons tant nos parents mortels, combien plus devons-nous aimer nos parents immortels! Et si nous sommes si reconnaissants envers les premiers pour la vie qu'ils nous ont donnée et qui aboutit à la mort, de quelle reconnaissance mille fois plus profonde ne sommes-nous pas redevables envers les seconds pour la vie qu'ils nous donnent et qui se consommera dans la bienheureuse éternité ! (*Serm.* 344.)

Tel est l'admirable devoir que remplissent les justes et les saints. Ils ont Dieu et l'Église pour auteurs de leur sainteté ; ils craignent d'offenser l'un ou l'autre ; ils restent fidèles à l'affection qu'ils méritent tous deux ; ils hâtent leur marche vers l'éternel héritage sans blesser leur père, sans blesser leur mère, et se rendent ainsi dignes de le recevoir de leurs mains. (*Serm.* 22.) Blesser Dieu, c'est blesser l'Église ; blesser l'Église, c'est blesser Dieu : si étroite est la charité qui les unit. (*Sur le Ps* 88 *n.* 14)

VII

Les bienfaits de Dieu envers nous sont si nombreux qu'ils réclament de notre part des actions de grâces qui soient, sinon égales à ces bienfaits, du moins continuelles.

Nous existons, nous vivons, nous pouvons élever nos regards vers le ciel et les étendre sur la terre; nous sommes doués d'un esprit et d'une raison capables de remonter jusqu'à la première Cause de toutes choses : ce sont là des bienfaits dont il nous est déjà impossible de rendre de dignes actions de grâces. Mais ce n'est pas tout. Nous étions écrasés sous le péché, nous nous obstinions à nous détourner de la lumière, nous nous étions condamnés nous-mêmes à l'aveuglement, aux ténèbres de l'iniquité : et voilà que Dieu n'a pas voulu nous abandonner entièrement. Il nous a envoyé son Verbe, son Fils unique. Pour nous, ce Verbe s'est fait chair : il est né, il est mort. Ces mystères de miséricorde nous ont appris ce que nous valions aux yeux du Seigneur. Le sacrifice du Fils nous a purifiés de nos crimes, et sa charité s'est répandue dans nos cœurs avec son Esprit. Depuis lors, il nous est possible de surmonter tous les obstacles, pour arriver à l'éternel repos et jouir des ineffables douceurs de la divine vision. En présence de ces nouveaux bienfaits, quels cœurs et quelles langues suffiront jamais à sentir et à exprimer la reconnaissance qu'ils exigent du chrétien? (*L. 7. Cité de Dieu c.* 31.)

« La grâce est répandue sur vos lèvres. » (Ps. 44.)

Le Fils de Dieu vient à nous avec une parole de grâce et d'amour, avec cette parole qui rend si « heureux ceux à qui les iniquités sont remises, ceux dont les péchés sont couverts. » (Ps. 31.) S'il venait en qualité de juge sévère, sans apporter la grâce répandue sur ses lèvres, concevrions-nous la moindre espérance de salut ? Qui ne craindrait pour soi le châtiment dû à tout pécheur ? Mais le Christ est venu avec la grâce : non seulement il a libéré ses débiteurs : mais encore il a payé ce qu'il ne devait pas. Le pécheur n'était-il pas débiteur de la mort éternelle? Lui était-il dû autre chose que le supplice infernal? Le Christ lui a remis ses dettes, et il a soldé des dettes qu'il n'avait pas contractées. Grâce immense, faveur toute gratuite ! Ah ! exprimons-lui notre reconnaissance ; mais cette reconnaissance ne pourra jamais s'élever à la hauteur du bienfait.

Le psalmiste a dit : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? » Il cherche, et que trouve-t-il ? « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » (Ps. 115.) Mais, ô prophète, ce calice du salut, qui vous l'a donné ? Trouvez quelque chose à offrir à Dieu que vous n'ayez reçu de lui, et vous paierez sa grâce. Prenez garde toutefois : si, pour la lui payer, vous voulez absolument chercher une chose que vous n'ayez pas reçue de lui, vous ne trouverez que vos péchés. Ils ne viennent pas de Dieu assurément, mais pouvez-vous les lui offrir en retour de ses faveurs ? C'est ce que firent les Juifs : ils lui rendirent le mal pour le bien ; de lui, ils reçurent la pluie, et, au lieu de fruits, ils ne lui produisirent que de douloureuses épines. (Matth. 27.) Ainsi, tout ce qu'il y a de bon en nous et que nous voudrions

en signe de reconnaissance donner à Dieu, ne procède que de sa générosité. Voilà cette divine grâce répandue sur les lèvres du Verbe incarné. Il nous a faits, et cela gratuitement, car nous n'avions nul mérite avant d'exister. Nous nous étions perdus : il nous a cherchés, et, après nous avoir trouvés, il nous a rappelés à la vie. Il ne nous a pas imputé le passé, et il nous a promis les biens de l'avenir éternel. Vraiment, « la grâce est répandue sur ses lèvres. » (*Disc. sur le Ps. 44. n.* 7.)

O mon âme, sois toujours humble ; toujours loue le Seigneur, et n'oublie jamais les prévenances de sa bonté. Pécheresse, il t'a prévenue par son appel à la justification. Relevée, il t'a prévenue pour empêcher de nouvelles chutes. Faible et inconstante, il t'a prévenue en te remplissant de force, pour te rendre capable de persévérer jusqu'à la fin. Opprimée par le poids de ta chair, il t'a prévenue par la promesse que cette chair ressuscitera un jour avec une gloire toute céleste. Et, après cette résurrection, pour mettre le comble à ses prévenances, il te couronnera, et tu le glorifieras pendant toute l'éternité. En attendant il te couronne de sa compassion et de sa miséricorde : ô mon âme, bénis le Seigneur, et « garde-toi d'oublier ses innombrables bienfaits. » (Ps. 102.) [*Disc. sur le Ps.* 102. *n.* 7.]

« Mon Dieu, que ma bouche se remplisse de vos louanges, qu'elle chante votre gloire, que tout le jour elle célèbre votre magnificence. » (Ps. 70.) Oui, tout le jour, c'est-à-dire, sans relâche, soit dans la prospérité qui me console, soit dans l'adversité qui me corrige. Je n'étais pas, et vous m'avez tiré du néant; depuis que j'existe, vous m'avez sauvé ; j'ai péché contre vous, et vous m'avez pardonné ; dans ma

conversion vous m'avez secouru ; et dans ma persévérance vous me couronnerez. (*Disc. sur le Ps.* 70. *n.* 10.)

VIII

N'ayons pas seulement le nom de chrétiens : vivons encore et conduisons-nous comme tels.

« Voyez de quelle charité nous a gratifiés le Père en nous donnant d'être appelés ses enfants et de nom et de fait. » (1. Jean 2.) Qu'importe le nom sans la réalité? A quoi bon s'appeler médecin, si l'on ne sait pas guérir ? sentinelles de nuit, si l'on succombe au sommeil ? chrétien, si l'on n'en a pas les vertus, si l'on n'en a pas la foi, l'espérance, la charité ? (*Traité* 4. *Ép. de S. Jean.*)

« La charité de Dieu, dit l'Apôtre, a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. » (Rom. 5.) En effet, l'Esprit-Saint est dans la charité. Les méchants ne le reçoivent donc pas : ce sont des étrangers qui ne sauraient puiser à cette fontaine. (Prov. 5.) Étrangers, antechrists, tous ceux qui n'ont pas la charité ! Ils entrent dans les églises ; mais ils ne sont pas enfants de Dieu : ils n'ont aucun droit à la fontaine de vie. Le baptême, ils peuvent le recevoir ; recevoir même le don de prophétie, comme Saül, qui persécutait pourtant David malgré son innocence. (1. Rois 19.) Rien, non plus, ne les empêche de participer au corps et au sang du Seigneur, et de manger, de boire ainsi leur propre jugement. Il leur est encore possible de se nommer chrétiens, et

« de déshonorer de la sorte le nom de leur Dieu. (Ézech. 36.) Mais ce qui leur est impossible, s'ils demeurent ce qu'ils sont, et tout en prenant part à ces choses saintes, c'est d'avoir la charité. Ce don est exclusivement propre aux vrais enfants du Père. Cette fontaine leur est réservée ; là l'Esprit de Dieu les engage à venir puiser ; là il les invite à le boire lui-même. (*Traité* 7. *Ép. de S. Jean.*)

En quoi donc consiste la charité ? « Nous avons connu la charité de Dieu à notre égard, en ce qu'il a donné sa vie pour nous : de même nous devons donner notre vie pour nos frères. » (1. Jean 3.) Voilà la charité dans sa perfection. Nous paraît-il difficile d'atteindre à une charité aussi parfaite ? N'en désespérons pas si vite. Elle est peut-être née dans notre cœur, et elle a besoin encore de s'y perfectionner : eh bien, nourrissons-la, de peur qu'elle ne vienne à être étouffée. Mais à quels signes reconnaître qu'elle est en nous ? Le disciple bien-aimé nous a dit ce qui fait sa perfection : en voici le commencement.

Saint Jean continue : « Celui qui est favorisé des biens de ce monde, et qui ferme ses entrailles à son frère dans la détresse, comment aurait-il en soi la charité de Dieu ? (Ibid.) La charité commence par là. Si l'on n'est pas assez généreux que de mourir pour son frère, du moins qu'on l'assiste de ses biens. Mais dans cette pratique de la charité, gardons-nous d'agir par un motif de vaine gloire : n'agissons que par un profond sentiment de compassion à la vue de nos frères réduits à l'indigence. Nous n'en serons que plus portés à partager avec lui notre superflu. Que si notre avarice retient ce superflu, comment serons-nous jamais capables de sacrifier notre vie pour le prochain ?

Quoi ! nous avons de l'argent, de l'or au-delà du nécessaire, de l'argent, de l'or que les voleurs peuvent nous dérober, dont la mort, du reste, nous séparera ; mais notre frère a faim ; il est en proie à la dernière nécessité, il ne possède rien pour y faire face : et nous, si nous sommes riches, nous ne compâtirions pas à sa misère, et nous lui refuserions notre secours ! Il est cependant notre frère : nous avons été rachetés ensemble au même prix par le même sang. Oh ! malheur à nous, si sa triste extrémité nous trouve insensibles ? Car, en ce cas, l'amour du Père ne serait pas en nous ; nous ne serions pas nés de Dieu. Dès lors, comment oser nous glorifier d'être chrétiens ? Nous en aurions le nom, nous n'en ferions pas les œuvres. Si, au contraire, le nom et les œuvres s'unissent chez nous, on aura beau nous appeler païens, infidèles : nous pourrons, par nos actes, montrer que nous sommes chrétiens. Sinon, tous les hommes nous donneraient-ils le nom de chrétiens, que nous servira ce nom, si la réalité nous manque ? (*Traité* 5. *Ép. de S. Jean.*)

IX

La vie du chrétien ne doit jamais cesser d'être une gloire et une occasion de gloire pour Dieu.

Enfants de l'Église catholique, saintes et célestes semences, ô vous qui avez été régénérés dans le Christ et qui avez reçu d'en haut une naissance nouvelle, « chantez au Seigneur un cantique nouveau. » (Ps. 95.) Mais prenez garde, en le chantant, que votre vie ne soit en désaccord avec votre voix. Chantez de la voix

et chantez d'un cœur pur ; chantez de la bouche et chantez par la sainteté de vos œuvres. Qui de vous ne désire pas chanter en l'honneur du Dieu qu'il aime ? Mais vous cherchez peut-être les louanges qui seront l'objet de vos chants : sachez-le donc : Qui sait aimer une vie nouvelle, sait chanter un cantique nouveau. Sachez encore que « la louange de Dieu est dans l'assemblée des saints. » (Ps. 149.) Soyez vous-mêmes ce que vous voulez exprimer par vos chants : vous êtes la louange de Dieu, si votre vie est pure. Cette louange ne se fait entendre ni dans les synagogues des Juifs, ni parmi les extravagances des païens, ni au sein de l'hérésie, ni au milieu des applaudissements du théâtre. Où est-elle donc ? Sanctifiez-vous, et vous serez « la louange de Dieu dans l'assemblée des saints. »

« Seigneur, je vous bénirai dans les assemblées. » (Ps. 25.) Bénir Dieu de la sorte, c'est mener une vie, tenir une conduite qui soit pour Dieu une gloire et une cause de bénédiction. Celui qui bénit le Seigneur par la langue et non par ses actes, ne le bénit point dans les assemblées. Rien n'est plus commun que la glorification de Dieu par la parole : ce qui est moins général, c'est sa glorification par les œuvres. Hélas ! ceux qui se conduisent tout autrement qu'ils ne parlent, font blasphémer le nom de Dieu. Il est des hommes qui ne veulent pas devenir enfants de l'Église, qui refusent d'être catholiques : pourquoi ? Parce qu'au fond ils sont attachés à leurs péchés : cependant ils s'excusent par l'exemple des catholiques mauvais, et ils s'en autorisent pour se séduire eux-mêmes. A quoi bon, disent-ils, s'enrôler parmi les chrétiens véritables ? Tels et tels d'entre eux ne craignent pas de tromper,

et de commettre de faux serments, tandis que nous n'avons jamais nous-mêmes causé du tort à personne. Et là-dessus, ils se détournent de la vérité qui sanctifie et qui sauve. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 25. *n.* 14.)

« Ma langue célèbrera votre justice, tout le jour elle chantera votre gloire. » (Ps. 34.) Quelle langue peut chanter tout le jour les louanges du Seigneur ? Qui peut suffire à louer Dieu tout le jour? En voici le moyen. Dans toutes nos actions ne nous proposons que le bien et la vertu, et nous aurons loué Dieu. En chantant un hymne, nous le louons, si notre cœur le loue également. L'hymne achevé, nous retirons-nous pour le repas : évitons-y tout excès, et Dieu en sera loué. Le temps du sommeil est-il venu : ne nous réveillons point pour mal agir, et Dieu en sera loué. Nous occupons-nous d'affaires : écartons-en toute fraude, et Dieu en sera loué. Cultivons-nous notre champ : à son sujet, ne suscitons aucune querelle, et Dieu en sera loué. Ah ! que l'innocence de nos actions de chaque jour soit donc pour nous une manière de louer Dieu tout le jour. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 34. *n.* 16.)

Le chrétien doit louer Dieu par son être tout entier: par sa langue et par sa voix, par sa conscience, par sa vie, par ses actions. Lorsque, après avoir loué ensemble le Seigneur dans son temple, nous retournons à nos occupations ordinaires, chacun semble cesser cette louange. Mais, si nous ne cessons pas de bien vivre, c'est sans cesse que nous nous acquittons de ce pieux et nécessaire devoir. Nous n'y sommes infidèles qu'en nous détournant des divines volontés. Si notre conduite reste vertueuse et chrétienne, notre langue peut se taire, mais nos œuvres parlent, et les oreilles de Dieu s'inclinent vers notre cœur. De même, en effet,

que les oreilles de l'homme entendent nos paroles, celles de Dieu entendent nos pensées. Or, mauvaises ne sauraient être les actions de quiconque a de bonnes pensées, s'il est vrai que des pensées procèdent les actions. (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 2.)

X

Le chrétien doit toujours chercher la plus grande gloire de Dieu.

Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a donné un grand exemple d'humilité. Il est l'égal du Père, en tant que « Verbe, qui était au commencement, qui en Dieu était Dieu lui-même. » Il a pu dire en toute vérité à son apôtre Philippe : « Philippe, qui me voit, voit aussi le Père ; » (Jean, 14.) dire encore en toute vérité : « Mon Père et moi, nous sommes un. » Eh bien, ce Dieu de Dieu, qui, par son immuable éternité, ne dépend pas du temps, son œuvre obéissante, est venu dans le temps, pour y prendre la forme d'esclave, se faire semblable aux hommes, et chercher, non sa propre gloire, mais celle de son Père. Quel exemple à imiter par nous tous, si faciles à nous attribuer le bien que nous accomplissons, et à rejeter sur Dieu le mal que nous venons à commettre ! Que sommes-nous donc ? Des créatures : comme telles, ne devons-nous pas reconnaître notre Créateur ? Que sommes-nous ? Des serviteurs : faut-il que nous méprisions notre Maître ? Que sommes-nous ? Des enfants de Dieu par adoption : avons-nous mérité d'être adoptés par lui ? Ah ! cherchons la gloire de Celui qui nous a fait une semblable grâce, de Celui

dont la gloire a été cherchée avec tant d'amour par l'unique Fils selon la nature. Si ce Fils qui n'a été qu'envoyé, a travaillé de la sorte à la glorification du Père, combien plus est-il nécessaire que nous y travaillions, nous que ce Père a créés ! (*Traité* 29. *Évang. de S. Jean.*)

Avant la venue du Seigneur Jésus, les hommes ne pensaient qu'à leur propre gloire. Le Verbe incarné, Dieu-Homme, est apparu enfin pour abattre la gloire humaine et relever la gloire divine. Et en effet, il est venu sans le péché au milieu des hommes, qui tous étaient pécheurs : il est venu pour remettre leurs iniquités, mais à la condition qu'ils s'en accuseraient. Cet acte de miséricorde était de nature à exalter Dieu, et cette accusation était indispensable pour humilier l'orgueil de l'homme. La mission du Christ n'a pas eu d'abord d'autre but. Donc, si l'homme confesse sa bassesse, Dieu exercera sa miséricorde. C'est ainsi que Dieu croîtra et que l'homme diminuera. A Dieu de donner, à l'homme de recevoir ; à Dieu d'être glorifié, à l'homme de se couvrir de confusion en s'accusant, de comprendre enfin qu'il doit glorifier son Dieu en ne perdant de vue ni son néant devant lui, ni ces paroles de l'Apôtre, si ennemies de tout cœur humain qui s'élève et veut s'élever encore : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? Si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier, comme si vous teniez tout de vous-mêmes. » (1. Cor. 4.) Homme, cesse donc de regarder comme à toi ce qui n'est pas de toi : par là, sans doute, tu diminueras, mais Dieu progressera dans ton être. Quoi de plus heureux que de diminuer soi-même, afin, en soi-même, d'agrandir Dieu ? En nous la gloire divine éclate d'autant plus que la gloire humaine pâlit

davantage ; ou plutôt notre gloire grandit en Dieu avec la sienne. Il est écrit : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » (1. Cor. 1.) Se glorifier autrement, c'est se donner une croissance malheureuse, qui ne peut aboutir, par une juste peine, qu'à un profond amoindrissement.

Que Dieu croisse en nos âmes ! Il le peut, malgré son immuable perfection. A mesure que nous en acquérons une meilleure intelligence, Dieu, qui, en soi, reste toujours infiniment parfait, semble cependant prendre en nous comme un éclat nouveau. Hier nous le connaissions un peu ; aujourd'hui nous le connaissons davantage ; demain nous le connaîtrons beaucoup mieux encore : n'est-il pas vrai que sa lumière suit les mêmes progrès, bien que, considérée en elle-même, elle n'en soit pas susceptible et qu'elle demeure stable dans son infinité ? Voilà des yeux que la maladie fermait depuis longtemps à la clarté du jour : enfin, à force de soins, ils ont commencé à pouvoir supporter quelques faibles rayons de cette clarté ; bientôt ils en ont supporté de plus vifs et de plus nombreux, et ainsi de suite jusqu'à complète guérison. Cette clarté ne s'améliorait point en soi, pendant ce temps ; mais par rapport aux yeux qui se familiarisaient de plus en plus avec elle, cette clarté du jour recevait d'heureux accroissements. Il en est de même de l'homme intérieur : comme il progresse en Dieu, en lui Dieu paraît progresser. Mais cet homme intérieur ne progresse ainsi qu'en s'éloignant de lui-même, qu'en tombant de sa propre gloire, pour s'élever dans la gloire de Dieu. (*Traité* 14 *sur l'Év. de S. Jean.*)

XI

N'agissons pas pour être vus et loués des hommes.

N'est-il pas étonnant que Notre-Seigneur, après avoir dit: « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux, » (Matth. 5.) ajoute un peu plus loin : « Prenez garde d'accomplir vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus? » (Matth. 6.) N'y a-t-il pas là deux préceptes contraires, capables, en troublant les cœurs, de les entraîner en sens divers et opposés? Il est aussi difficile d'obéir à un maître qui intime des ordres contraires, que de servir deux maîtres à la fois, ainsi que nous en avertit le Sauveur lui-même. Que faire donc ? Si l'on obéit au premier de ces préceptes, ne désobéira-t-on pas au second? Et si l'on se conforme au second, ne violera-t-on pas le premier ? Un esprit indécis et incertain est exposé dans les deux cas ou à les croire impossibles à suivre, ou à redouter la désobéissance.

Mais non : celui qui comprend, comme il convient, ces deux préceptes, peut les suivre également tous les deux, et servir ainsi le souverain Maître de toutes choses, ce Maître qui ne condamnerait pas le serviteur négligent, s'il lui commandait l'impossible. Ce qu'il importe d'examiner ici, c'est l'intention qui dirige le cœur, et le but qui l'attire. Vouloir que nos bonnes œuvres soient vues par les hommes, pour que les hommes nous glorifient et travaillent pour nous, voilà un motif entièrement hostile aux deux préceptes en

question. D'une part, il pousse à faire le bien devant les hommes, afin d'en être vu ; et d'autre part, s'il porte notre lumière à briller devant eux, ce n'est point pour qu'ils rendent gloire à leur Père céleste. Quiconque agit par un tel motif ne veut que sa gloire personnelle, et non celle de Dieu ; il cherche uniquement son avantage, il n'aime pas la volonté du Seigneur ; il est de ceux dont l'Apôtre dit « qu'ils sont attentifs à leurs intérêts plutôt qu'aux intérêts de Jésus-Christ. » (Philipp. 2.) Aussi est-il à remarquer que Notre-Seigneur ne se contente pas de dire : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres : » il indique encore l'intention qu doit ici tout diriger : « et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » Lorsqu'on fait le bien devant les hommes, il faut donc tout d'abord se le proposer comme bien, mais de plus ne se proposer de le faire que pour la gloire de Dieu et l'utilité de ceux qui en seront les témoins. Ce bien peut, en effet, leur inspirer le désir de plaire eux-mêmes au Seigneur, et l'espérance d'en obtenir, s'ils le veulent, la grâce d'imiter l'exemple qui leur est donné.

Quant à l'autre précepte : « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voient, » Notre-Seigneur, au lieu d'ajouter : « et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux, » ajoute au contraire : « Autrement vous ne recevrez aucune récompense de votre Père qui est aux cieux. » Il nous montre ainsi que celui qui fait de bonnes œuvres, uniquement pour être vu des hommes, ne saurait être compté parmi ses fidèles serviteurs : car il ne veut d'autre récompense que l'approbation des hommes; il place tout son bonheur dans cette approbation, il y

cherche la satisfaction de sa vanité, et il y trouve, hélas ! tout à la fois une source d'enflure et de perdition, d'orgueil et de décadence. Voilà pourquoi Notre-Seigneur ne se borne pas à dire : « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes : » il ajoute : « pour en être vus. » Les bonnes œuvres ne peuvent souvent se faire que devant les hommes : toutefois, en les faisant, il faut imiter ceux qui les font, non pour être vus eux-mêmes, mais pour que les hommes, en voyant ces œuvres, glorifient le Père céleste, qui daigne donner aux pécheurs justifiés la grâce de les accomplir.

Que nos bonnes œuvres soient donc vues des hommes, pour que toute la gloire en soit reportée au Dieu qui en est le principal auteur, et pour que les hommes en reproduisent l'exemple par leur foi et leur piété ! C'est de la sorte que notre lumière brillera véritablement devant nos frères, car elle jettera autour d'elle les splendeurs de la charité, et non point la fumée de l'orgueil. Et, de cette manière, nous éviterons encore d'agir selon la justice dans la seule intention d'être vus : nos actions justes, nous nous garderons avec soin de nous les attribuer à nous-mêmes ; nous ne les accomplirons pas pour attirer les regards sur nous ; nous n'aurons qu'un désir : celui d'exalter le Dieu Cause première de toute justice, afin qu'il opère en tout homme qui loue le bien, les mêmes vertus qu'il ne peut s'empêcher d'admirer chez autrui, et le rende ainsi digne à son tour des mêmes louanges et de la même admiration. (*Serm.* 54.)

XII

Le chrétien véritable opère le bien devant les hommes pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain.

Vivre sans règle est pernicieux : mais mener une vie régulière et fuir les louanges, qu'est-ce autre chose que de se déclarer contre les habitudes mondaines, d'autant plus misérables qu'elles sont hostiles à toute conduite vertueuse et sainte? Si donc votre voisinage ne vous loue pas de vos bonnes œuvres, il est dans l'erreur; mais s'il vous loue, vous êtes vous-même en danger. Dans ce dernier cas, que vous faut-il? Un cœur simple et pur. Avec lui, vous n'accomplirez pas le bien pour être loué des hommes, et vous vous montrerez beaucoup plus heureux de l'approbation dont ils honorent lavertu que de celle que vous pourriez vous accorder à vous-même, car vous ne laisseriez pas d'être vertueux, supposé qu'aucune gloire ne vous en revînt. Un cœur simple et pur comprend sans peine que les louanges reçues ne sont utiles à qui les donne que si elles s'adressent aux œuvres bonnes et non à leur auteur, que si elles remontent jusqu'à Dieu, dont tout chrétien véritable est le temple auguste. Alors se réalise ce que chante le Roi-Prophète : « Mon âme se glorifiera dans le Seigneur : que ceux qui ont le cœur doux m'entendent et partagent mon allégresse. » (Ps. 33.) Ainsi quiconque a l'œil pur dans le bien qu'il fait, ne regarde pas à la gloire humaine pour l'obtenir, et ne se propose pas de plaire aux hommes. Autrement, pourquoi ne pas se contenter de l'apparence du bien, si l'on

n'a d'autre désir que d'être loué des hommes ? Les hommes ne voient pas le fond du cœur : ils peuvent donc louer le bien qui n'est qu'apparent. Mais, pour affecter les dehors de la vertu, il faut avoir le cœur double. Celui-là seul a donc le cœur simple et pur, qui s'élève au-dessus des louanges humaines, et qui, en faisant le bien, ne recherche que Dieu, dont les regards pénètrent au plus intime des consciences. Or, tout ce qui émane d'une conscience droite et sincère est d'autant plus méritoire, plus digne d'être loué, qu'on a davantage dédaigné les applaudissements humains. Ces applaudissements, le vrai chrétien ne les désire pas. S'il les laisse venir après sa bonne œuvre, c'est uniquement pour avoir des imitateurs parmi ceux qui louent : ce n'est point dans l'espérance de quelque profit personnel à retirer de leurs louanges. (*L.* 2. *Serm. sur la mont. c.* 1 *et* 2.)

En vous disant : « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vu, » Notre-Seigneur a-t-il voulu vous commander de tenir cachées vos bonnes œuvres, et de craindre les regards des hommes ? Si vous craignez d'avoir des témoins, vous n'aurez pas d'imitateurs : ces témoins sont donc nécessaires. Mais votre devoir est d'agir pour un tout autre motif que d'en être vu. Ce ne peut être là le terme de votre bonheur, la fin de votre joie, et tout le fruit du bien que vous opérez. Quoi de plus vain ? Ah ! répondez aux louanges par le mépris de vous-même : reportez-les toutes à Dieu, dont vous n'êtes que l'instrument. De vous-même vous avez la possibilité de faire le mal, et c'est de Dieu que vous tenez le pouvoir de faire le bien. O renversement dans les hommes d'iniquité ! Ils s'attribuent le bien et ils rejettent sur Dieu

le mal qu'ils font. Redressez ces voies tortueuses, rétablissez l'ordre interverti, en abaissant ce qui est en haut, en relevant ce qui est en bas. Voudriez-vous que Dieu fût en bas et vous en haut? Ce ne serait pas votre élévation, mais votre ruine, car Dieu ne saurait cesser d'être le Très-Haut. Quoi donc! vous seriez la cause du bien, et Dieu serait la cause du mal! Ah! dites plutôt, pour parler le langage de la vérité: Je suis l'auteur du mal, Dieu est l'auteur du bien: le bien que je fais vient de lui, et ce que je fais de mal ne vient que de moi. Cet aveu conforte le cœur et sert de fondement à la charité. Ne cachez donc pas vos bonnes œuvres, de peur d'être vu les accomplissant: qu'elles brillent devant les hommes, mais afin que les hommes en glorifient votre Père qui est aux cieux.

Rentrez maintenant en vous-même, et, vous rappelant que Dieu est témoin de tous vos actes et de toutes vos intentions, voyez par quels motifs vous agissez. Si votre cœur ne vous accuse d'aucun désir d'ostentation, soyez sans inquiétude, et ne craignez pas que les hommes voient vos bonnes œuvres. En les dérobant à leurs regards, vous les déroberiez à leur imitation, et vous priveriez Dieu de la gloire qu'il en aurait reçue. Il y a deux sortes d'aumône à pratiquer envers les affamés, parce qu'il y a deux sortes de faim: la faim que le pain rassasie, la faim que rassasie la justice. Celui qui souffre de la première demande à manger, celui qui souffre de la seconde demande à imiter. Entre ces deux affamés, Dieu vous a établi, si la charité est le mobile de vos actes, pour subvenir à leurs besoins, pour apaiser la faim de l'un par le pain qui lui est nécessaire, et la faim de l'autre par l'exemple de justice qu'il recherche. Voilà les deux moyens de

faire l'aumône aux affamés, de les délivrer de la souffrance qui pèse sur eux, de leur procurer la joie d'avoir du pain à manger, ou d'avoir un exemple à imiter. (*Traité* 8. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XIII

N'attribuons qu'à Dieu le bien qui est en nous.

« Toutes les générations seront éloquentes dans le récit de vos bontés. » (Ps. 144.) Les hommes comprendront, ô mon Dieu, qu'ils n'ont aucun bien qui ne vienne de vous. Pourraient-ils se convertir à votre loi, si vous ne les avertissiez ? Pourraient-ils se rappeler votre souvenir, si vous les oubliiez ? Examinant donc ce qu'ils doivent à votre grâce et à votre justice, « ils tressailleront d'allégresse en elles, » et non dans leurs propres efforts. Oh ! apprenons à connaître la grâce ! Nous n'étions rien, et nous avons reçu l'existence humaine, la plus noble des existences d'ici-bas. Mais, à cause de notre descendance du premier homme devenu pécheur, nous avions été souillés de son péché, et nous étions par nature enfants de colère. (Éph. 2.) Qu'a fait Dieu par sa grâce? Il a réparé notre nature, ravagée par le péché, en la créant de nouveau. A lui nous devions notre être ; à lui nous devons encore notre justification.

Que personne donc ne s'attribue sa justification, tout en attribuant à Dieu son existence. Ce serait laisser à Dieu ce qui vaut moins, et revendiquer pour soi ce qui vaut plus. Ce qui vaut plus, c'est d'être juste ; ce qui vaut moins, c'est d'être homme. Est-il permis de donner à Dieu le moins bon, et de se donner à soi-même le

meilleur? Ah ! donnons tout à Dieu, louons-le de tout, et gardons-nous de nous détacher de la main divine qui nous a créés et régénérés. Comme hommes, il nous a formés du limon impuissant de la terre : mais il est un autre limon dont il s'est servi pour nous réformer. C'est le limon plus impuissant encore de notre naturelle indignité, car « Le salut ne vient pas des œuvres, afin que nul ne se glorifie. » (Tite, 3.) « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi. » (Éphés. 2.) Qui dit grâce, dit un don gratuit. Nous n'avons rien apporté de nous-mêmes, nous n'avons rien mérité. Autrement, la grâce serait une récompense et perdrait son nom. Pécheurs, que méritons-nous ? Contempteurs de Dieu, quels étaient nos mérites ? Le châtiment, voilà tout ce qui nous était dû. Combien gratuit, dès lors, combien grands, les dons que le Seigneur nous a faits ! Aux pécheurs, il a donné le pardon, l'Esprit qui justifie, la charité qui est la mère des bonnes œuvres. Et, de plus, il leur donnera de vivre éternellement dans la société des Anges. O miséricorde, pure miséricorde que tous ces dons divins ! Non, non, ne parlons jamais de nos mérites : nos mérites sont eux-mêmes un don de Dieu. (*Disc. sur le Ps.* 144. *n.* 10 *et* 11.)

« La miséricorde me préviendra. » (Ps. 58.) Comment cette prévenance aurait-elle lieu, si d'abord nous avions apporté quelque chose, si, par un bien qui nous fût propre, nous avions mérité la miséricorde de Dieu ? « Qu'avez-vous, nous dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu ? » (1. Cor. 4.) En conséquence, il est de toute vérité que la miséricorde divine nous prévient, et que nous lui sommes redevables de tout ce qui est bon en nous. En considérant tous les biens que nous pouvons posséder, en raison soit de notre nature, soit

des lois qui nous régissent, soit de la direction imprimée à notre vie dans la foi, l'espérance et la charité, dans les bonnes mœurs, dans la justice, dans la crainte de Dieu, nous voyons comme en pleine lumière que ce sont là autant de dons du Seigneur, et il nous devient impossible de ne pas nous écrier à la suite encore du psalmiste : « Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde. » Quel autre nom donner à Dieu que celui de « miséricorde, » lorsqu'on se voit rempli des biens de Dieu ? O nom admirable, qui doit éloigner de notre cœur tout désespoir ! « Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde ! » En d'autres termes : Tout ce que je suis, vient de vous ; vous m'avez donné d'exister, et vous ne m'auriez pas donné d'être bon ! Être bon vaut mieux qu'exister. Si un autre m'avait donné d'être bon, il serait meilleur que vous, auteur seulement de mon existence. Mais, ô mon Dieu, qui peut être meilleur, plus puissant, plus prodigue de sa miséricorde que vous ? A vous donc je dois d'exister ; à vous nécessairement je dois encore d'être bon. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 58. *n.* 11.)

XIV

Aimons à reconnaître et à confesser que notre justice ne vient que de Dieu.

Voici pour l'homme la science souveraine : c'est de savoir qu'il n'est rien par lui-même, et qu'il n'est ce qu'il est que par Dieu et pour Dieu. « Seigneur, délivrez-moi dans votre justice et sauvez-moi. » (Ps. 70.) « Dans votre justice » non dans la mienne ! Si je me confiais dans la mienne, je serais de ceux dont l'Apôtre a dit : « Ignorant la justice de Dieu, ils ont voulu

établir la leur, et ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. » (Rom. 10.) Ma justice, qu'est-elle? L'iniquité l'a précédée. Si je deviens juste, Seigneur, ce sera par votre justice, par la justice que vous m'aurez donnée, et qui, tout en étant à moi, ne cessera pas d'être à vous, son principe et sa source. « Je crois en Celui qui justifie l'impie, afin que ma foi me soit imputée à justice. » (Rom. 4.) Telle sera donc ma justice : elle ne m'appartiendra pas en propre, comme un don que je me serais fait à moi-même, ainsi que le pensaient ceux qui se glorifiaient de la lettre de la Loi et dédaignaient la grâce. Sans doute, le Prophète a dit : « Jugez-moi, Seigneur, selon ma justice ; » (Ps. 7.) mais assurément il ne se glorifiait pas d'une justice qui lui fût propre. « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? » m'avertit l'Apôtre. Dès lors, je ne puis parler de ma justice que pour me rappeler que je l'ai reçue, et ne point porter envie à ceux qui la reçoivent comme moi. Le Pharisien reconnaissait la tenir de Dieu, quand il disait : « Je vous rends grâces. » C'est bien. Grâces de quoi? « De ce que je ne suis pas comme les autres hommes. » Il se réjouit donc d'être bon, parce que les autres sont méchants! Qu'ajoute-t-il en effet? « Injustes, voleurs, adultères, et comme ce Publicain. » Est-ce là de l'allégresse? N'est-ce pas de l'insulte? O Pharisien, c'est peu de reconnaître que ce qu'il y a de bon en toi vient de Dieu, si tu n'as également soin de respecter celui qui n'a pas encore reçu les mêmes dons, car peut-être, lorsqu'il les aura reçus, te dépassera-t-il. Saul lapidait Étienne : en ce moment, de combien de chrétiens n'avait-il pas été déjà le persécuteur? Après sa conversion, il dépassa tous ceux qui l'avaient précédé.

Je dirai donc à Dieu : « En vous, Seigneur, j'ai placé

mon espérance ; je ne serai pas éternellement confondu. Sauvez-moi dans votre justice. C'est d'elle seule, ô mon Dieu, que je me souviendrai. » (Ps. 70.) Je n'en reconnais aucune comme étant de moi. Si en moi il y a quelque bien, c'est de vous qu'il procède ; s'il y a quelque mal, j'en suis la cause unique. Je ne méritais que la peine, et votre grâce est venue à ma rencontre. Ah ! je ne me souviendrai que de votre justice ! « Ne m'abandonnez pas, jusqu'à ce que j'ai annoncé votre bras à toutes les générations qui doivent survenir. » (Ps. 70.) Et que nous a valu la puissance de ce bras ? Notre délivrance gratuite. Voilà ce que je veux annoncer à toutes les générations : c'est cette grâce même. Oui, je dirai à tout homme : Vous n'êtes rien par vous-même ; invoquez Dieu : vos péchés sont de vous, vos mérites sont de Dieu. Ce qui vous est dû, c'est le châtiment ; et, quand la récompense arrivera, Dieu couronnera en vous, non vos mérites, mais ses dons. (*Disc.* 1 *et* 2 *sur le Ps.* 70.)

« Il vous couronnera par compassion et par miséricorde. » (Ps. 102.) Peut-être conceviez-vous déjà quelque présomption, en entendant cette parole : « Il vous couronnera, » et vous disiez : Je suis donc grand, j'ai donc lutté et remporté la victoire ! Sans doute, mais avec la force de qui ? Avec la vôtre, mais elle venait de Dieu. Vous avez lutté, et vous avez été vainqueur : voilà pourquoi vous serez couronné : toutefois voyez qui a gagné la bataille le premier, et vous a permis de la gagner après lui. « J'ai vaincu le monde, dit le Christ, réjouissez-vous. » (Jean 16.) Pourquoi nous en réjouir ? Ce monde, l'avons-nous vaincu nous-mêmes ? Oui. Vaincus par lui, nous avons triomphé de lui dans le Christ. Le Christ nous couronne donc,

parce qu'il couronne ses dons, et non point nos mérites. « J'ai travaillé, dit l'Apôtre, plus qu'eux tous. » Mais il ajoute : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. » (1 Cor. 15.) Après tous ses travaux, il attend la couronne : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi : il me reste à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me rendra au jour du jugement. » (1 Timoth. 4.) Pourquoi? Parce que j'ai combattu le bon combat. Pourquoi ? Parce que j'ai achevé ma course. Pourquoi? Parce que j'ai gardé la foi. Mais par quel secours avez-vous combattu, êtes-vous resté fidèle? « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. » (*Disc. sur le Ps.* 102 *n.* 7.) Quel docteur de la grâce! Comme il la confesse, comme il en prêche la générosité nécessaire! « J'ai travaillé plus qu'eux, non pas moi ! » Sur l'enthousiasme de ce cœur d'apôtre, la piété jette aussitôt son regard vigilant, et l'humilité s'effraie, parce que l'infirmité s'est reconnue elle-même. (*L. des Gest. de Pelage. c.* 14.)

XV

Sur la pureté d'intention.

« Détournez mes regards, afin qu'ils ne voient pas la vanité. » (Ps. 118.) Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. Si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. » (Matth. 22.) En supposant donc que la lumière qui se trouve en nous est ténébreuse, que seront les ténèbres elles-mêmes? Aussi importe-t-il grandement, en toute bonne œuvre, de voir pour quel

motif nous l'accomplissons. L'œuvre ne doit pas être appréciée en soi, mais dans sa fin. Il ne faut pas seulement examiner si elle est bonne : il faut encore s'assurer de la bonté de la fin qu'on s'y propose. Or, les yeux de l'esprit qui nous permettent de découvrir la nature de cette fin, le Prophète prie Dieu de les détourner de la vanité, mobile possible de nos actes. Cette vanité réside principalement dans l'amour des louanges humaines. Pour les obtenir, les hommes qui passent pour grands dans le monde, ont fait de grandes choses, et les cités et les nations leur ont prodigué cette gloire, qu'ils ne cherchaient pas devant Dieu. Ils ont vécu avec les apparences de la prudence, du courage, de la sagesse et de la justice : quelle a été leur récompense? un nom plus ou moins glorieux. Récompense vaine, bien digne de leur vanité !

Voulant donc préserver les siens d'une vanité semblable, le Seigneur leur dit : « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être vus : autrement vous ne recevrez aucune récompense de votre Père qui est aux cieux. » (Matth. 6.) Parlant ensuite de certaines œuvres de justice, et donnant des préceptes sur l'aumône, la prière, le jeûne, il avertit partout de ne rien faire pour la gloire humaine, sous peine, pour ceux qui agissent de la sorte, de recevoir déjà leur récompense, cette récompense passagère et frivole que recherche quiconque ne travaille qu'en vue de la vanité. Sans doute, la louange des hommes n'est pas à blâmer, car rien n'est plus désirable que d'entendre louer ce qu'on doit imiter : mais faire le bien pour en être glorifié ici-bas, c'est n'avoir en vue que la vanité dans les œuvres. Non, quelque louange que le juste reçoive des hommes, cette louange ne peut être

la fin du bien qu'il opère; mais elle doit servir à la gloire de Dieu, seul but que poursuivent ceux qui sont véritablement bons, en toutes les œuvres bonnes qu'ils accomplissent.

Enfin, dans le même discours, le Seigneur avait déjà dit : « Que votre lumière brille devant les hommes pour qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. » En parlant ainsi, il détermine la fin, l'intention directrice de toute notre conduite : c'est uniquement la gloire de Dieu. Que les louanges humaines ne soient donc jamais cette fin ; mais corrigeons-les, en les faisant remonter à Dieu, de qui vient tout ce qu'avec vérité on peut louer en nous.

Faut-il ajouter que, s'il est vain de pratiquer le bien pour s'attirer les louanges des hommes, il est encore plus vain de le pratiquer pour acquérir, augmenter ou conserver une somme d'argent ou tout autre avantage temporel extérieur ? « Tout cela est vanité : quelle richesse l'homme tire-t-il du travail qu'il entreprend, et de la peine qu'il se donne sous le soleil ? » (Ecclé. 1.) Nous ne devons pas même bien agir en vue de notre salut dans le temps : notre devoir est de nous proposer en tout et partout notre salut éternel, ce salut que nous espérons, ce salut qui nous fera jouir d'un bien immuable, don de Dieu, Dieu lui-même. (*Disc.* 12. *sur le Ps.* 118. *n.* 2.)

XVI

Dans les bonnes œuvres, la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite.

La vie éternelle, voilà notre main droite; la vie du temps, voilà notre main gauche. Tout ce que nous faisons

pour la vie de l'éternité, c'est notre main droite qui l'opère. Si, dans nos œuvres, à l'amour de l'éternelle vie nous mêlons quelque attachement à la vie temporelle, à la gloire humaine, à certains avantages mondains, notre main gauche prend connaissance par cela même de ce que fait notre main droite. Or, le précepte en est écrit dans l'Évangile : « Ce que fait votre main droite, que votre main gauche l'ignore. » (Matth. 6.) [*Disc. sur le Ps.* 136. *n.* 15.]

Qu'est-ce que la main gauche, sinon les désirs charnels qui s'élèvent dans le cœur? Qu'est-ce que la main droite, sinon les désirs spirituels qu'y excite la charité? Faire donc l'aumône, par exemple, en recherchant dans cet acte une utilité temporelle, c'est instruire la main gauche de ce que fait la main droite, c'est la mêler aux œuvres de cette dernière. Mais, accomplir cet acte de charité, simplement et purement pour plaire à Dieu et lui obéir, c'est cacher à la main gauche ce que fait la main droite. (*Serm.* 149.)

Par main droite entendons une conscience pure, et, par main gauche, l'amour du monde. Ah! combien nombreux les hommes que cet amour pousse à des actes étonnants! Ces actes partent de la main gauche, et non de la main droite. Celle-ci doit agir, et agir à l'insu de celle-là, pour écarter de son action tout mélange avec les cupidités du siècle. Comment reconnaître que ce mélange malsain a été évité? Il faut se mettre en présence de Dieu, interroger son âme, examiner l'œuvre et l'intention qui l'a dictée. Nous y sommes-nous proposé notre salut, ou une vaine gloire humaine? Pour juger de quelqu'un, il importe de le voir : que nos regards pénètrent donc au fond de nous-mêmes. Ne plaidons que devant Dieu avec notre cœur.

« Si notre cœur nous condamne, » s'il nous accuse d'avoir manqué de pureté d'intention, rappelons-nous que « Dieu est plus grand que notre cœur et qu'il sait tout. » (1. Jean 3.) Notre cœur, nous pouvons le fermer aux regards des hommes; pouvons-nous en éloigner les regards de Dieu? Non, mais nous pouvons du moins l'obliger à lui demander pardon, à lui dire : « Soyez mon refuge, » et à se nourrir de son amour, qui seul conduit à la vie. Alors notre conscience se rendra témoignage qu'elle est de Dieu. Que si elle est de Dieu, à quoi bon pour elle les louanges des hommes? En serait-elle plus voisine du ciel? Pas plus qu'elle n'en serait précipitée, si les hommes la couvraient d'opprobres. L'essentiel est donc d'être vu de Celui qui récompense, et d'avoir pour témoin le Juge qui couronne. (*Traité* 6. *sur l'Ép. de St Jean.*)

Seigneur, soyez seul notre gloire, et faites qu'on ne nous aime qu'à cause de vous. Celui qui, sous le poids de vos reproches, veut être loué par les hommes, ne trouvera parmi eux ni défenseur, lorsque vous le jugerez, ni libérateur, lorsque vous l'aurez condamné. Mais ce n'est pas toujours du pécheur qu'on loue les désirs, ni de l'impie qu'on bénit l'iniquité : on peut encore féliciter un homme d'avoir reçu de vous quelque grâce signalée. Si cet homme se montre plus attaché aux louanges qu'on lui donne qu'à la grâce qui en est l'occasion, il s'attire votre blâme, Seigneur, au milieu même de ces louanges. C'est lui qui les reçoit, et il ne vaut pas ceux qui les lui donnent. Ces derniers admirent en lui le don de Dieu : mais lui, que fait-il ? Il estime moins le don de Dieu que les louanges des hommes. (*L.* 10. *Conf. c.* 36.)

XVII

Ne cherchons que Dieu pour récompense de nos bonnes œuvres.

« En quelque jour que je vous invoque, voilà que j'ai connu que vous êtes mon Dieu. » (Ps. 55.) Grande science ! Le psalmiste ne dit pas : J'ai connu que vous êtes Dieu, mais « que vous êtes mon Dieu. » Dieu est, en effet, mon Dieu, lorsqu'il vient à mon aide ; mon Dieu, lorsque mon cœur ne s'éloigne pas de lui. « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu ! » (Ps. 143.) Et de qui le Seigneur n'est-il pas le Dieu ? N'est-il pas le Dieu de tous ? Il l'est : mais il est particulièrement le Dieu de ceux qui l'aiment, le possèdent et l'honorent, de ceux qui sont comme de sa maison, qui forment sa grande famille, et qui ont été rachetés par le sang infiniment précieux de son Fils unique. Ah ! ce Dieu, que ne m'a-t-il pas donné, pour que je fusse à lui, et qu'il fût à moi ! Je veux donc l'aimer, mais l'aimer purement et chastement. Un cœur n'est pas chaste, qui l'aime en vue d'une récompense. Quoi donc ? N'aurai-je aucune récompense du culte que je rendrai à Dieu ? J'en aurai une assurément, mais ce sera le Dieu que j'adore ; ce sera lui-même, parce que « je le verrai tel qu'il est. » (1. Jean 3.) Que dit à ses amis Jésus-Christ mon maître ? « Qui m'aime, garde mes commandements ; et qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi, je l'aimerai. » (Jean 14.) Que lui donnerez-vous donc ? « Je me montrerai à lui. » Si je n'aime pas ce Fils du Père, c'est peu, ce qu'il promet. Mais, si je l'aime, si mon âme s'élance après lui, si j'aime d'un amour

désintéressé. Celui qui m'a racheté gratuitement, si la considération de ses bienfaits agite mon cœur du désir de le posséder, je ne demande rien en dehors de lui : lui seul, lui seul me suffit ! Serais-je donc si avare qu'il ne me suffît pas ? Que peut désirer l'avarice la plus effrénée ? La terre, le ciel, l'univers entier ? Mais qu'est-ce que l'univers à côté de Celui qui l'a fait ? O mon âme, aime donc Celui-là, et n'ambitionne que lui. Alors s'accomplira en toi cette parole qui doit être ton perpétuel cantique : « En quelque jour que je vous invoque, je sais, Seigneur, que vous êtes mon Dieu. » (*Disc. sur le Ps.* 55. *n.* 16 *et* 17.)

Aimer Dieu pour lui-même, sans attendre d'autre récompense que lui, voilà la piété véritable. Rien n'est meilleur que ce Dieu. Comment lui demander une récompense de prix, supposé que lui-même me parût méprisable ? Si, comme homme formé de son limon, j'aimais la terre, et que Dieu me la donnât, grande serait ma joie. Combien plus ne dois-je pas me réjouir du don que veut me faire de soi-même le Créateur de la terre et du ciel ! (*Serm.* 91.)

« Je me montrerai à lui. » Quelle grandeur dans ce don, quelle grandeur dans cette promesse ! Dieu ne me réserve pas un bien extérieur qui lui appartienne, mais un bien qui est sa propre essence. Cette richesse n'est-elle pas suffisante ? Le riche, que possède-t-il s'il ne possède Dieu ? Mais, en possédant Dieu, le pauvre possède tout. (*Serm.* 78.)

J'arracherai de mon cœur toute affection pour la créature, et, m'attachant souverainement à mon Créateur, je dirai, à la suite du Prophète royal : « M'unir à Dieu, voilà mon bonheur. » (Ps. 72.) Ce serait un adultère que de laisser Celui qui m'a créé, pour n'aimer

que l'ouvrage de ses mains. C'est ainsi que, dans son Épître, saint Jacques qualifie cet abandon, car « l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu. » (Jacq. 4.) Y a-t-il un amour plus chaste et plus délectable que l'amour divin ? Si j'y renonçais pour un amour contraire, ne deviendrais-je pas immonde ? O mon âme, rends-toi digne des tendresses du Seigneur, en méprisant toutes les autres. Le vrai bonheur est de s'attacher à Dieu et à lui seul. (*Passim.*)

XVIII

Louons Dieu dans le bien que nous faisons ; et ne blâmons que nous dans le mal qui nous afflige.

« Les hommes doux hériteront de la terre et jouiront des délices d'une paix abondante. » (Ps. 36.) Les hommes doux sont ceux à qui Dieu seul plaît dans toutes leurs bonnes œuvres, et à qui Dieu ne déplaît point, même dans les maux qu'ils ont à souffrir. O vous donc qui voulez être doux, qui désirez voir s'adoucir pour vous les jours mauvais, qui aimez la loi divine, afin d'être à l'abri du scandale, de goûter une tranquillité profonde, de posséder la terre, et de vous réjouir dans l'abondance de la paix, méditez cette règle et conformez-y votre conduite : Dans le bien que vous faites, gardez-vous de toute complaisance en vous-mêmes, car « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » (Jacq. 4.) Quelque bien que vous accomplissiez, ne cherchez qu'en Dieu votre joie. Et, de plus, quelques épreuves que vous ayez à traverser, ne soyez jamais mécontent de Dieu. Faites

cela et vous vivrez. Les jours mauvais ne vous entraîneront point, et vous éviterez cette malédiction : « Malheur au monde à cause de ses scandales. » (Matth. 18.) [*Serm.* 81.]

« Le Seigneur... ne rejettera point son héritage, jusqu'à ce que la justice se tourne en jugement et qu'on voie autour d'elle tous ceux qui ont le cœur droit. » (Ps. 93.) Selon les saintes Écritures, avoir le cœur droit, c'est souffrir les maux de ce monde, sans en blâmer Dieu. Vertu des plus rares ! Que de fois, aux prises avec l'affliction, l'homme en jette amèrement la responsabilité sur Dieu, et non sur lui-même ! S'il fait le bien, il se l'attribue et s'en glorifie ; mais s'il est malheureux, la faute en est à Dieu seul. Est-ce là posséder un cœur droit ? N'est-ce pas avoir le cœur plein de détours ? Si cette perversion vient à se corriger, il arrivera tout le contraire : au lieu de tirer vanité du bien de Dieu et de se plaindre de Dieu dans le malheur, à Dieu l'on attribuera le bien, et on ne se plaindra que de soi-même dans le mal. Voilà la rectitude du cœur. (*Traité* 28 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Subissons-nous quelque perte douloureuse : disons, si nous avons le cœur droit, disons, à l'exemple de Job : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ; ainsi qu'il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que le nom du Seigneur soit béni ! » Ne disons pas : C'est le démon qui m'a causé cette ruine. Job ne l'a pas dit. Le démon ne peut faire aucun mal, si le Tout-Puissant, qui est au ciel, ne lui en donne la permission, soit pour punir, soit pour corriger : pour punir les impies, pour corriger les enfants. Car « Dieu frappe de verges tout fils qu'il reçoit. » (Hébr. 12.) N'espérons jamais rester sans épreuve, à moins que nous ne voulions être

déshérités : « Dieu frappe de verges tout fils qu'il reçoit. » Tout fils ? Oui, tout fils sans exception. Tout fils, jusqu'au dernier ? Là-dessus point de doute : Le Fils unique était sans péché ; et lui-même cependant a dû passer par les verges. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 31. *n.* 36.)

Le fils pécheur repoussera-t-il le fouet, en le voyant s'abattre sans pitié sur le Fils unique, l'innocence en personne ? La miséricorde de Dieu n'éclate pas seulement quand elle appelle à la grâce, mais encore quand elle frappe et châtie. Que la main du Père soit donc sur nous, et, en dignes fils, ne repoussons pas ses corrections. Que ce Père nous corrige, pourvu qu'il ne nous ôte pas sa miséricorde ; qu'il se venge de ses fils révoltés, pourvu qu'il leur conserve leur héritage ! Ah ! si nous comprenons bien ses promesses, ne craignons pas qu'il nous afflige, mais qu'il nous déshérite du royaume éternel. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 88. *n.* 2.)

XIX

Heureux ou malheureux, bénissons toujours le Seigneur.

« Il est bon de louer le Seigneur, de célébrer votre nom, Dieu Très-Haut, d'annoncer votre miséricorde le matin, et votre vérité pendant la nuit. » (Ps. 91.) Il est matin, quand nous sommes heureux ; il fait nuit, quand la tribulation livre nos cœurs à la tristesse. Dans le bonheur, réjouissons-nous en Dieu, car c'est à sa miséricorde que nous le devons. Il ne suit pas de là que, lorsque l'affliction nous visite, elle provienne de la dureté de Dieu à notre égard : non, c'est sa vérité, sa

justice qui nous l'envoie pour punir nos péchés, et notre devoir est encore d'en louer le Seigneur, qui ne saurait être injuste. Daniel, en captivité, au pouvoir des ennemis de Jérusalem, était dans la nuit, et il priait. Alors les saints avaient à subir mille maux; alors les trois jeunes gens furent précipités dans la fournaise; alors Daniel lui-même fut jeté dans la fosse aux lions. Quelle nuit pour le peuple d'Israël captif ! Elle n'empêchait pas Daniel de confesser la vérité de Dieu : « Nous avons péché, disait-il dans sa prière: nous avons fait des œuvres impies; nous avons commis l'iniquité : gloire à vous, Seigneur, et à nous honte et confusion ! » (Dan. 2.) A son exemple, « s'il est matin, annonçons la miséricorde de Dieu; et, s'il fait nuit, glorifions sa vérité. » De la sorte, la louange de Dieu ne cessera pas sur nos lèvres; et notre vie toute entière célèbrera son nom. (*Disc. le Ps.* 91. *n.* 4.)

Oui, dans l'angoisse et dans la joie, rendons gloire au Très-Haut, qui se sert de l'une pour nous instruire et de l'autre pour nous consoler. Le cœur et la bouche d'un chrétien qui dans la prospérité bénissent le Seigneur, ne doivent pas le maudire dans l'adversité. Dieu est toujours un père, qu'il caresse ou qu'il corrige. Ses consolations et ses châtiments d'ici-bas n'ont qu'un but : celui de nous rendre dignes de l'héritage qu'il nous destine. (*Disc. sur le Ps.* 54. *n.* 2.)

« Je bénirai le Seigneur en tout temps. » (Ps. 33.) Quand bénirai-je le Seigneur? Lorsqu'il me fait du bien, lorsque j'ai tout en abondance : blé, huile, vin, or, argent, serviteurs, troupeaux, santé florissante? Lorsque, chez moi, tout ce qui est capable de naître grandit sans aller se briser contre une mort prématurée? Lorsque, en un mot, ma maison ne connaît

aucune détresse, et que tous les bonheurs y affluent? Est-ce alors seulement que je bénirai le Seigneur? Non, mais « en tout temps. » Donc, je le bénirai aussi, lorsque, à la longue, ou par quelque disposition de la vérité divine, toute cette fortune viendra à s'ébranler et à tomber en ruines; lorsqu'il y aura moins de naissances, ou lorsque la mort frappera sur elles des coups plus prompts et plus nombreux. Ces malheurs arrivent, avec leur cortège de pauvreté, d'indigence, de douleurs et de tentations. Mais si j'ai dit avec sincérité: « Je bénirai le Seigneur en tout temps, » heureux, je le bénirai; malheureux je le bénirai encore. C'est lui qui donne, c'est lui qui ôte; mais il reste toujours lui-même le bien du malheureux qui le bénit. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 33. *n.* 3.)

XX

Lorsque Dieu nous éprouve, pensons, pour pratiquer la patience, que c'est un médecin qui veut nous guérir, un père qui veut nous instruire.

« C'est lui qui pardonne toutes les iniquités, lui qui guérit toutes les langueurs. » (Ps. 102.) Avec Dieu, ô mon âme, toutes tes infirmités seront guéries, sois sans crainte. Si elles sont grandes, plus grand est le médecin. Pour un médecin tout-puissant, il n'y a pas de maladie incurable. Seulement, laisse-toi guérir par lui, ne repousse pas sa main: il sait ce qu'il doit faire. Il ne suffit pas de te réjouir, lorsqu'il te traite avec douceur: il faut encore le supporter, lorsqu'il opère avec le fer; il faut se soumettre à la douleur du

remède, en pensant à la santé qu'il te rendra. Quelles douleurs n'acceptent pas les hommes dans les maladies corporelles, pour prolonger leur vie de quelques jours et mourir ensuite ! Et encore ce peu de jours est incertain. Combien de malades, après avoir souffert les plus douloureuses opérations, meurent entre les mains des médecins, ou bien, à peine guéris, succombent à quelque autre mal qui leur survient ! S'ils avaient cru la mort aussi prochaine, se seraient-ils décidés à de si horribles douleurs ? Mais pour toi, ô mon âme, si tu souffres, ce n'est point pour un résultat douteux : le divin Médecin qui t'a promis la santé, ne peut se tromper. Quelquefois les médecins font des promesses qui ne se réalisent point, parce qu'ils n'ont pas créés les corps qu'ils soignent. Mais Dieu, qui a fait ton corps, t'a faite, toi aussi : il sait donc la manière de créer de nouveau ce qu'il a créé d'abord, de refaire ce qu'il a fait. Confie-toi à ce Médecin infaillible, car il n'aime pas ceux qui repoussent son secours. Hélas ! on ne refuse pas de la sorte l'aide des médecins, qui ne sont que des hommes mortels. On consent à être attaché par eux et à subir l'amputation d'un membre ; on est tout disposé, pour recouvrer une santé incertaine, à supporter des tortures certaines, et à payer ces tortures d'un riche salaire. Il n'en est pas ainsi, ô mon âme, de la guérison que procure le Dieu qui t'a créée : elle est à la fois certaine et gratuite. Courbe-toi donc avec confiance sous la main de ce Dieu : bénis-la de ses bienfaits, conserve le souvenir de sa puissance si charitable, car « c'est elle qui guérit toutes tes infirmités. » (*Disc. sur le Ps.* 102. *n.* 5.)

Marche dans les voies du Seigneur ton Dieu, et remplis-toi d'assurance. Ce qu'il ne veut pas que tu

souffres, tu n'auras pas à le souffrir ; et, s'il permet à telle ou telle affliction de s'abattre sur toi, ce n'est point comme un juge qui condamne, mais comme un père qui corrige, et ne veut pas que tu perdes ton héritage éternel. Quelle ingratitude ne serait-ce pas de s'indigner d'une conduite aussi paternelle! Que dirait-on d'un enfant qui se révolterait contre les corrections de son père? On le traiterait d'orgueilleux, d'ingrat, de fils dont il faut désespérer. Et pourtant ce père, qui n'est qu'un homme, que veut-il apprendre à ce fils, qui n'est qu'un homme lui-même ? A conserver les biens temporels qui lui ont coûté tant de sueurs, et qu'il n'a amassés que pour les transmettre un jour en héritage. Il ne peut en être éternellement le possesseur : faut-il du moins que son fils qui en héritera n'en soit pas le dissipateur et la ruine. Ainsi les leçons qu'il donne à son héritier n'ont point pour but de lui apprendre à posséder avec lui, mais à posséder après lui. Ce n'est qu'un successeur qu'il se prépare, et un successeur qui passera par le même chemin, les mêmes soucis, les mêmes tribulations que son devancier. A combien plus forte raison Dieu notre Père a-t-il le droit d'être sévère envers ses enfants! Ils n'auront pas à lui succéder, mais bien à s'adjoindre à lui pour jouir ensemble et à tout jamais de l'héritage où aucun bien ne se fane, aucun bien ne périt, car cet héritage n'est autre que ce Père même! C'est ce Père qu'ils doivent posséder, et ils ne voudraient point qu'au moyen des épreuves il travaillât à leur perfection! (*Traité 7. sur l'Évang. de S. Jean.*)

Ah ! que l'on a tort de reprocher à Dieu les accidents malheureux de cette vie! Ne vaut-il pas mieux bénir ces verges dont il se sert pour former ses héritiers?

O mon âme, réfugie-toi donc sous la main divine qui te châtie. Ne cherche pas à te dérober au châtiment : Dieu, qui te l'inflige, sait la conduite qu'il doit tenir à ton égard. Pourrais-tu supposer que ton Créateur, après avoir su te donner l'existence, manque de la science nécessaire pour agir vis-à-vis de toi en toute justice ? Tu n'étais pas encore, et tu vivais dans sa pensée : sans cela, tu n'existerais pas maintenant. Et maintenant que tu existes en toi-même, que tu vis d'une vie propre, et que tu le sers, il n'aurait pour toi que de l'indifférence et du mépris ! Sans doute il n'exauce pas toujours tes prières : c'est que tu lui demandes ce qui ferait ton malheur, s'il te l'accordait. Sans doute encore, il reste insensible aux larmes que tu répands en sa présence : mais, ô âme sans jugement, pourquoi pleurais-tu alors ? Peut-être pour obtenir certaines jouissances du temps et de la terre. Mais ces jouissances, objet de tes vœux, de tes supplications et de tes larmes, auraient causé ta perte ! La pauvreté n'est-elle pas une source d'utiles enseignements, et la richesse une mauvaise conseillère ? Abandonne-toi donc à Dieu qui sait ce qu'il faut te donner, et ce qu'il faut te refuser pour ton salut. (*Serm.* 21.)

XXI

L'âme vraiment chrétienne accepte les épreuves comme autant de bienfaits.

Le chemin de cette vie est difficile et rempli d'épreuves. Ne vous laissez ni enfler par la prospérité, ni abattre par le malheur. La prospérité, Dieu la donne pour consoler, non pour corrompre ; et, quand il châtie sur cette terre, ce n'est point pour perdre, mais

pour corriger. Écoutez la leçon de votre Père, si vous voulez éviter sa terrible sentence, quand il sera votre Juge. (*Traité* 12. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Seigneur, vous avez chargé notre dos de tribulations ; vous avez placé des hommes (oppresseurs) sur nos têtes. » (Ps. 65.) En agissant ainsi, Dieu paraît sévir ; mais soyez sans crainte : c'est comme Père qu'il agit alors, et son action ne va jamais jusqu'à la ruine irréparable. S'il épargnait les hommes, quand ils vivent mal, ce serait plutôt le signe de sa justice et de son dédain. Toutes ces tribulations ne frappent que pour corriger, que pour suspendre l'arrêt de condamnation. (*Disc. sur le Ps.* 65. *n.* 16.)

« Dans votre colère vous ramènerez les peuples. » (Ps. 55.) O Dieu, vous vous irritez et vous ramenez, vous sévissez et vous sauvez, vous effrayez et vous appelez. Que veut dire, en effet : « Dans votre colère vous ramènerez les peuples ? » Vous sèmerez partout les afflictions, afin que les hommes aient recours à vous, et échappent aux séductions perverses d'une voluptueuse sécurité. De votre part, il semble que ce soit de la colère, mais c'est une colère paternelle. Voilà un enfant qui méprise les ordres de son père : que fait celui-ci ? Il entre en colère, il frappe le récalcitrant, il lui donne des soufflets, il l'entraîne par le bras et le conduit à l'école. « Dans votre colère vous ramènerez les peuples. » Combien nombreux, ceux qui sont entrés dans l'école du Christ et qui l'ont remplie, grâce aux afflictions qui les ont effrayés et rendus à la foi ! La tribulation ne secoue que pour vider le vase de l'iniquité qui le souille, et l'enrichir ensuite des dons de la grâce et de la piété. (*Disc. sur le Ps.* 55. *n.* 13.)

Dieu n'abandonne donc pas, même quand il paraît abandonner. Il ôte ce qu'on a eu tort de désirer, et il apprend quel doit être l'objet d'un sage et juste désir. S'il n'était que prodigue de faveurs, s'il accordait tout en abondance ici-bas, si l'on n'avait, dans le temps, à souffrir aucune tristesse, aucune angoisse, aucun tourment, on ne manquerait pas de dire que ces biens sont les plus précieux que Dieu puisse donner à ses serviteurs, et on n'en demanderait pas de plus grands. Mais, comme la douceur de la vie présente est dangereuse, Dieu y mêle des amertumes afin d'en détacher les cœurs, et de les tourner vers une autre vie dont la douceur est salutaire. (*Disc. sur le Ps.* 43. *n.* 2.)

Bienheureux celui que le pressoir écrase! Son cœur, qui s'attachait aux biens fugitifs et périssables de ce monde, ne peut, par suite des souffrances et des douleurs où cette vie l'engage si violemment, que désirer le repos d'une autre vie et d'une autre terre. (*Disc. sur le Ps.* 83. *n.* 3.)

« Il est bon pour moi que vous m'ayez humilié : J'ai appris vos commandements. » (Ps. 118.) J'ai été humilié, et cette humiliation m'a fait du bien : elle a été à la fois une peine et une grâce. O mon Dieu, que me réservez-vous donc après la peine, si déjà vous m'envoyez la peine comme une grâce et une preuve d'amour! « Par cette humiliation d'un moment, vous avez voulu me sauver à jamais, en me ramenant dans la voie de vos commandements. » (*Disc. sur le Ps.* 38. *n.* 17.)

O Miséricorde divine, tout est bonté de votre part, puisque la tribulation même est un de vos bienfaits. De vous procède la prospérité qui console, et de vous encore l'adversité qui avertit. (*Lettre* 210. *n.* 1.)

XXII

Soumission constante à la volonté de Dieu.

« Justes, célébrez le Seigneur dans des transports de joie; c'est aux cœurs droits de chanter ses louanges. » (Ps. 32.) Quels sont les hommes au cœur droit? Ceux qui dirigent leur cœur selon la volonté de Dieu, et que redresse l'équité divine, si la fragilité humaine vient à les troubler. Il peut leur arriver de désirer, dans leur cœur mortel, quelque bien qu'ils croient convenir à leurs intérêts, à leurs affaires, à leurs nécessités présentes; mais, dès qu'ils connaissent ou comprennent que Dieu veut autre chose, ils préfèrent le vouloir de Celui qui est meilleur qu'eux à leur propre vouloir, le bon plaisir du Tout-Puissant à leur bon plaisir infirme, la décision divine à leur décision humaine. La même distance qui sépare Dieu et l'homme, sépare leurs volontés. C'est pourquoi le Christ, revêtu de notre nature, et voulant nous proposer une règle qui nous apprît à vivre de la véritable vie, nous a montré, comme homme, au jardin de son agonie, un désir particulier, dont il a fait l'expression de sa volonté humaine et la figure de la nôtre, car il est notre tête et nous sommes ses membres : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi ! » (Matth. 28.) C'était là sa volonté d'homme, exprimant un désir qui venait de son propre fond. Mais, comme il fallait que les hommes eussent le cœur droit, et apprissent à le redresser au besoin sur l'éternelle rectitude de Dieu: « Toutefois, ajouta-t-il, que votre volonté se fasse, et non la mienne ! » Or, le Christ, quel mal pouvait-il vouloir ?

Que pouvait-il vouloir que son Père ne voulût ? Leur divinité est une : ils ne sauraient donc avoir des volontés différentes. Mais dans sa nature humaine, Jésus représentait alors les siens, comme il les représentait, quand il disait : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; » comme il les représentait encore, lorsque, du haut du ciel, il cria à Saul, qui, enflammé de fureur, persécutait les saints : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Act. 9.) Par là il a fait voir une volonté propre à l'homme, afin de la corriger en nous, en la réglant sur celle de Dieu.

Considérons-nous donc dans le Christ : il nous est possible de former en nous un vouloir qui diffère de celui de Dieu ; la cause en est dans notre infirmité humaine. En ce cas, difficile à éviter, pensons aussitôt à ce Dieu qui est au-dessus de nous, à ce Créateur dont nous sommes les créatures, à ce Maître, que nous servons, à ce Tout-Puissant en présence de qui chacun de nous n'est que faiblesse : et alors, disons-lui avec une soumission entière, qui corrigera tout défaut de rectitude dans notre cœur : « Que votre volonté se fasse, non la mienne ! » Celui qui veut ainsi ce que Dieu veut, comment serait-il séparé de Dieu ? C'est un homme au cœur droit, et il n'y a plus d'inconvenance à ce que sur ses lèvres se placent les louanges du Seigneur. (*Disc. 2. sur le Ps.* 32. *n.* 2. *et* 3.)

XXIII

Même Sujet.

« Étendez votre miséricorde sur ceux qui vous connaissent, et votre justice sur ceux qui ont le cœur droit. » Dieu veut tantôt, par exemple, que nous

soyons bien portants, tantôt que nous soyons malades. Si dans le premier cas la volonté divine nous est douce, si dans le second elle nous est amère, nous n'avons pas le cœur droit ; nous ne réglons pas notre vouloir sur celui de Dieu ; nous voulons même plier le vouloir de Dieu au nôtre, comme si le nôtre pouvait être la règle du sien. Affreux désordre, dont le seul remède est d'amender notre volonté sur la volonté de Dieu, car en cela consiste la rectitude du cœur. (*Disc. sur le Ps.* 35. *n.* 16.)

« Redressez votre cœur : » voilà un court précepte. Nous l'accomplissons, en faisant ce que Dieu veut, en ne prétendant pas que Dieu fasse ce que nous voulons. Ceux-là donc ont le cœur de travers, qui s'arrêtent à discuter la manière dont Dieu aurait dû agir, et à blâmer son action providentielle, au lieu de la louer. C'est trop peu qu'ils refusent d'être redressés par elle : ils veulent encore la redresser, et ils disent : — Pourquoi y a-t-il des pauvres ? Ne serait-ce pas mieux qu'il n'y eût que des riches ici-bas ? A quoi bon les indigents ? — C'est ainsi qu'ils s'élèvent contre le Dieu des pauvres. Ah ! que ne sont-ils chacun un de ces pauvres de Dieu, dont Dieu est la richesse, un de ces pauvres qui se soumettent à la volonté d'en haut, qui ne voient dans la pauvreté qu'une détresse bornée au temps, qu'une gêne passagère, à laquelle succèderont un jour des trésors spirituels absolument inamissibles, un de ces pauvres enfin qui n'ont point de coffre rempli d'or, mais une âme pleine de foi. L'or craint les voleurs, l'or peut être enlevé par violence à qui le possède ; mais la foi est à l'abri de toutes les attaques du dehors, et nul ne la perd que s'il la chasse lui-même de son cœur.

Au reste, Dieu a fait le pauvre pour éprouver l'homme ; et il a fait le riche pour l'éprouver à son tour au moyen du pauvre. Et tout ce que Dieu a fait, est bien fait. Nous ne pouvons pas, sans doute, pénétrer la sagesse qui préside à la diversité de son action extérieure ; mais il nous est avantageux d'adorer cette sagesse et de la bénir dans toutes ses œuvres, alors même que nous en ignorons le pourquoi. (*Disc. sur le Ps.* 124. *n.* 2.)

Réglons donc de notre mieux ce que nous avons à faire. S'il nous est possible de suivre l'ordre par nous arrêté, réjouissons-nous-en, non parce que cela nous plaît, mais parce que Dieu l'a ainsi permis. Que si quelque nécessité nous oblige de modifier nos dispositions, plions, pour n'être pas brisés ; conformons-nous à l'ordre établi par Dieu lui-même dans nos occupations : il est de toute justice que sa volonté l'emporte sur la nôtre. L'ordre que nous arrêtons nous-mêmes n'est bon que s'il n'en existe pas un autre préférable. Or, quoi de préférable aux dispositions divines ? Si nous suivions les nôtres de préférence à celles de Dieu, ne serait-ce pas désirer tomber dans le désordre ? Personne ne règle mieux ses actes que celui qui les soumet à la divine Puissance plutôt qu'aux résolutions de son esprit humain. « Beaucoup de pensées s'agitent dans le cœur de l'homme ; mais les desseins de Dieu demeurent éternellement. »(Prov. 19.) [*L. sur la man d'instr. les ignor. c.* 14.]

XXIV

Pour pouvoir toujours goûter la joie véritable dans le bonheur et dans le malheur, il faut rester uni à Dieu.

« Seigneur, je vous bénirai chaque jour. » (Ps. 144.) Ne passez pas un seul jour que vous ne bénissiez le Seigneur. Si vous le bénissez, lorsque le jour est joyeux, il n'y a rien là d'étonnant. Mais que ferez-vous, lorsque le jour est rempli de ces tristesses qu'amènent le cours des choses humaines, le grand nombre des scandales et la multiplicité des épreuves? Cesserez-vous de louer, de bénir votre Créateur? Si vous ne cessez pas, quelque tristesse que le jour vous ait apportée, vous trouverez la consolation auprès de votre Dieu. Quand vous êtes mal en un endroit, il y en a toujours un autre qui vous offre une situation meilleure. Si quelque chose de mauvais vous fatigue, quelque chose de bon peut vous reposer. Or, quel bien est comparable au Seigneur? « Nul n'est bon que Dieu seul. » (Luc. 18.) Par l'idée même de cette bonté infinie, comprenez quelle sécurité l'on éprouve dans l'union avec Dieu, et dans le bien-être dont elle nous fait jouir.

Si vous vous réjouissez d'un bien qui vous arrive aujourd'hui, demain peut-être vous ravira cette joie avec ce bien lui-même. J'ai eu du bonheur, dites-vous, j'ai passé une excellente journée; et vous parlez ainsi, parce que vous avez fait quelque gain, ou reçu quelque invitation, ou assisté à un long festin, sans en avoir rougi; ce dont les autres vous plaignent. Toutefois, les biens de ce genre passent, et le plaisir qu'ils procurent

passe en même temps. Si, au contraire, comme vous y exhorte l'Écriture, vous vous réjouissez dans le Seigneur, votre joie en sera d'autant plus durable que Celui qui en est l'objet est un bien plus constant. Vous êtes, par exemple, heureux d'avoir de l'or : n'avez-vous pas à craindre les voleurs? Mais vous mettez votre joie en Dieu, toute crainte disparaît en vous. Peut-on vous enlever votre richesse divine? Vous ne la perdrez jamais que si vous l'abandonnez vous-même. Dieu n'est point comme la lumière du ciel, qui ne nous est accessible que dans les lieux qu'elle éclaire. D'ailleurs, cette lumière dont notre faiblesse recherche en hiver les rayons réchauffants, nous la fuyons en été, nous cherchons contre elle quelque abri protecteur. Il n'en est pas ainsi de la lumière de Dieu : pour y demeurer et nous y complaire, nous n'avons pas besoin de chercher un lieu où elle brille : c'est notre conscience qui nous en approche, c'est notre conscience qui nous en éloigne. « Approchez-vous de Dieu et vous serez éclairés. » (Ps. 33.) Cette invitation du psalmiste s'adresse à notre esprit, à notre cœur, et non à nos pieds. En outre, lorsque nous habitons en Dieu, nous ne souffrons pas de sa chaleur, car « son Esprit souffle sur nous, et nous espérons, abrités sous ses ailes. » (Ps. 90.)

Voilà le moyen de rendre joyeux chacun de nos jours. Votre Dieu ne vous délaissera pas, même s'il vous survient quelque sujet de tristesse. Job, de toutes parts entouré de ruines et de deuils, ne perdit pas pour cela la lumière intérieure de son cœur. Le Dieu qu'il possédait, fut alors sa consolation ; et cet homme, qui avait vu s'écrouler toutes ses richesses, ce père, qui avait perdu tous ses enfants, continua, comme aux jours de sa prospérité, de louer, de bénir le Seigneur

et de se réjouir en lui. « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté; il a été fait comme il a plu au Seigneur : que le nom du Seigneur soit béni! »

Ah! soit qu'il donne, soit qu'il ôte, Dieu agit toujours avec miséricorde. S'il prodigue ses dons, c'est pour qu'on ne perde pas courage; s'il les retire, c'est pour corriger les excès de la joie et en conjurer les dangers. Ainsi, sa miséricorde ne nous abandonne jamais, et c'est pourquoi il faut la bénir chaque jour, qu'elle caresse ou qu'elle châtie. Sa louange s'oppose à l'abus du bonheur; sa louange est le remède qui guérit du malheur. Donc, quoi qu'il arrive, bénissons toujours Dieu, conservons-nous dans son union, qui nous fera supporter sans péril et les jours heureux et les jours malheureux. Dans les jours heureux, ne soyons pas sans crainte, et préparons-nous à la tentation. Sans tentation, point d'épreuve. Dans les jours malheureux, n'oublions point qu'il vaut mieux être tenté et éprouvé que de n'être pas tenté et d'être réprouvé. (*Disc. sur le Ps.* 144. *n.* 2 *et* 3.)

XXV

Le bonheur ne se trouve que dans la possession du Souverain Bien.

Les êtres doués d'intelligence tiennent le plus haut rang parmi les biens créés. Il s'ensuit qu'ils ne peuvent trouver le bonheur qu'en le cherchant en Dieu. (*L. de la Nat. du bien. c.* 7.)

« C'est lui qui rassasie de biens ton désir. » (Ps. 102.) Lorsque l'homme entend parler de biens, il y aspire,

il en est attiré ; et, peut-être, quand il pèche, est-il victime de son empressement à choisir parmi ces biens. Il se rend alors coupable de ne point écouter le salutaire conseil de Dieu sur ce qu'il doit mépriser ou préférer, coupable, peut-être encore, de négligence pour savoir s'il ne s'est pas trompé dans le choix du bien. Que fait-il en péchant? Il cherche une sorte de bien, on ne sait quelle joie, de nature à reposer son cœur. Les choses qu'il poursuit peuvent être bonnes en soi ; mais elles lui deviennent funestes, du moment qu'il abandonne le Créateur qui les a faites bonnes. O âme humaine, ne cherche que ton bien : ton bien n'est pas celui des autres créatures. Celles-ci ont chacune un bien qui lui est propre, qui les conserve dans leur intégrité et les porte à cette perfection qu'il est nécessaire à tout être imparfait d'acquérir. Ainsi de toi, ô âme humaine. Cherche donc ton bien, et ne cherche que lui.

Or, « Nul n'est bon que Dieu. » (Matth. 19.) Dieu, voilà le bien suprême, et ce bien suprême est le bien de l'homme. A l'homme qui le possède, que peut-il manquer ? Il y a des biens inférieurs, bons pour d'autres êtres. Rien n'est bon pour la bête comme d'assouvir sa faim, de dormir, de prendre ses ébats, de vivre bien portante, de se reproduire. Tel est le bien qui lui a été attribué dans une certaine mesure par le Dispensateur de toutes choses. Mais est-ce là le bien à chercher par l'homme, à l'exclusion du bien autrement noble que Dieu lui offre en lui-même ? L'homme chrétien peut-il trouver son bonheur à être le compagnon des animaux? Ah ! qu'il élève son espérance jusqu'à Celui qui est le Bien des biens ! Quel honneur et quelle fortune d'avoir pour bien propre le

Dieu qui a fait tous les êtres bons et très-bons, chacun dans son espèce ! (*Disc. sur le Ps.* 102. *n.* 8.)

En effet, tout ce que Dieu a créé est non seulement bon, mais très-bon, excellent. Ainsi en est-il du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment. Quelle ne doit donc pas être la richesse du bien qu'un tel Créateur possède en lui-même ! Il a créé tout ce qui est bon, mais il est l'Être bon incréé ; bon, non point par quelque bien d'emprunt, mais par un bien procédant de son éternelle Essence ; bon par son bien naturel, et non par union à un bien étranger. Mais pour l'âme humaine et chrétienne, « ce qui constitue son bien, c'est de s'unir à Dieu », à ce Dieu qui ne doit sa bonté à aucun être, et dont tous les êtres ont eu besoin pour devenir bons. (*Disc. sur le Ps.* 134. *n.* 3.)

XXVI

L'âme qui vit en Dieu, et dans laquelle Dieu demeure, possède la vraie félicité.

« Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et sa charité en nous est parfaite. » (1. Jean 4.) Un commencement d'amour est un commencement de perfection, parce que Dieu commence à demeurer en celui qui commence à aimer. Alors, en aimant ce Dieu qui daigne fixer son séjour en elle, l'âme rend ce séjour de plus en plus intime, et, à son tour, ce séjour plus intime finit par rendre l'âme parfaite. « Dieu est amour, et quiconque demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Ils habitent mutuellement l'un dans l'autre, celui qui contient, et celui qui est contenu. L'âme habite en Dieu, afin d'en

être contenue, et Dieu habite en l'âme pour la contenir et la préserver de toute chute. L'âme, il faut se garder de le croire, ne devient pas une habitation pour Dieu de la même manière qu'une maison pour l'homme. Si la maison que l'homme habite s'écroule, l'homme est écrasé sous ses ruines. Mais si l'âme habitée par Dieu tombe, Dieu ne tombe pas et ne subit aucun dommage. Il reste le même, quand l'âme l'abandonne, le même quand elle retourne à lui. Ce retour permet à l'âme de recouvrer sa santé perdue, mais Dieu n'en retire aucun avantage : ce retour ne fait que purifier l'âme, réparer ses forces, et redresser ses erreurs. Car Dieu est le remède des malades, le guide des égarés, la lumière des aveugles, la demeure des abandonnés. Tous les profits de ce retour sont donc pour l'âme : en se soumettant à Dieu de nouveau, elle ne lui apporte aucun bien ; elle ne lui rend aucun service véritable.

Dieu n'a pas besoin d'être servi : mais ceux qui le servent ont besoin de lui. « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que mes biens ne vous sont pas nécessaires. » (Ps. 15.) Voilà le Maître par excellence. Les autres maîtres ne peuvent se passer des bons offices de leurs serviteurs, et les serviteurs ne peuvent se passer de leurs maîtres, qui les nourrissent. Ces maîtres ne sont donc pas véritablement des maîtres, puisqu'ils ont besoin de leurs inférieurs et dépendent de leur aide. Le seul vrai Maître et Seigneur est Dieu : il n'a rien à chercher auprès de nous, tandis que malheur à nous, si nous ne cherchons rien de ce qui est à lui, si nous ne le cherchons pas lui-même. Pourtant, malgré son absolue indépendance, il nous a cherchés, alors que nous ne songions nullement à nous mettre à sa

recherche. Il a couru après la brebis perdue, il l'a retrouvée, et, plein de joie, il l'a rapportée sur ses épaules. Est-ce la brebis qui était nécessaire au Pasteur ? N'est-ce pas le Pasteur qui était nécessaire à la brebis? (*Traité* 8. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

D'être chrétien, c'est un grand bien pour moi ; mais, si je ne l'étais pas, quel mal en souffrirait le Christ? Aucun. Voilà pourquoi ce Dieu est « mon Dieu, parce que rien de ce qui est à moi ne lui est nécessaire. » Sans Dieu, je suis amoindri : avec Dieu, je ne le rends pas plus grand. Il m'importe d'être en lui, afin de grandir ; séparé de lui, je ne lui fais subir aucune perte. Son voisinage me renouvelle et me vivifie : son éloignement m'affaiblit et me donne la mort. Ah ! mon Dieu est un Dieu dont la perfection ne gagne rien à mon culte, et ne perd rien à mon infidélité ? (*Traité* 11. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Erreur de croire que notre amour est un gain pour Dieu, et ajoute quelque chose à son infinie richesse. Cet amour ne profite qu'à nous : il devient notre vie ; il nous empêche de périr. (*Serm.* 34.)

Quelle affreuse misère pour l'homme de n'être pas avec Dieu, qui seul le fait être ! Sans doute, il ne peut point ne pas être avec Celui qui est la Source et le Soutien de son être même : et cependant, s'il perd son souvenir, s'il n'en conserve pas la pensée, s'il ne l'aime pas, il n'est point avec lui ! (*L.* 14. *Trinité. c.* 12.)

« Nous sommes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu dit lui-même : J'habiterai, je marcherai au milieu d'eux. » (2. Cor. 6.) Dieu marche au milieu de nous par la présence de sa Majesté, s'il y trouve les larges espaces de la Charité. « Dilatez-vous donc, nous crie l'Apôtre ; ne portez pas le joug avec les infidèles. »

Ibid. 13.) Si nous élargissons nos cœurs, Dieu marche au milieu de nous ; mais c'est lui-même qui nous donne la grâce de les élargir. Par la charité, ennemie de toute étroitesse, nous sommes dilatés : il est donc évident que c'est Dieu qui élargit ainsi pour lui nos cœurs. L'Apôtre nous en avertit par ces paroles : « La Charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné. » (Rom. 5.) Heureux les cœurs ainsi dilatés : Dieu marche au milieu d'eux ! (*Serm.* 163.)

XXVII

Ce que doit être le cœur, pour que Dieu habite en lui.

« Ô Dieu, votre demeure a été établie dès lors. » (Ps. 92.) Quelle est la demeure de Dieu ? Où est-elle ? Dans ses saints. Voulons-nous être cette demeure ? Préparons dans notre cœur un séjour digne de Dieu. La demeure de Dieu est le lieu qu'il habite. Où habite-t-il, sinon dans son temple ? Quel est son temple ? Est-il entouré de murailles ? Non. Ce monde si vaste, si digne en apparence de contenir la divine Majesté, serait-il ce temple en question ? Non encore. Dieu a fait le monde : le monde ne saurait donc le contenir. Où donc Dieu est-il contenu ? Dans une âme en paix, dans une âme juste : une telle âme porte Dieu. Quelle merveille ! Dieu qui est si grand, qui est si lourd pour les forts, c'est-à-dire, pour les superbes et les présomptueux, Dieu est léger pour les faibles. Car la faiblesse qui procède de l'humilité est la plus puissante des forces. « C'est lorsque je m'affaiblis, disait l'Apôtre,

que je suis puissant. » (2. Cor. 12.) Voilà donc quel est le temple de Dieu. Le prophète Isaïe en parle clairement, quand il dit : « Sur qui reposera le regard de Dieu ? » (Ps. 66.) Où reposera-t-il, si ce n'est dans son temple ? Le prophète fait alors la description de ce temple auguste. Il ne s'agit point d'un édifice de marbre avec des portiques spacieux, avec des toits élevés et brillants : « Sur qui mon regard reposera-t-il ? Sur l'homme humble, dont l'esprit est contrit et qui tremble en entendant ma parole. » (Is. 66.) Soyons humbles, et Dieu habitera en nous. Quoiqu'il soit élevé, il n'habitera pas en nous, si notre cœur s'élève. Quoi donc ? Ne faut-il pas être élevé pour devenir l'habitation du Très-Haut ? Non : soyons humbles en sa présence, tremblons à sa parole, et nous serons sa maison et son temple. Ce Dieu ne craint pas d'habiter une maison qui tremble, car il l'affermit par son séjour. (*Disc. sur le Ps.* 92. *n.* 6.)

Dans le monde visible, il faut monter pour atteindre les hauteurs. Mais pour les hauteurs sans égales du monde invisible et divin, ce n'est qu'en descendant qu'on parvient jusqu'à elles. C'est ce qui fait dire au prophète : « Le Seigneur est près des cœurs brisés. » (Ps. 33.) Et encore : « Le Seigneur Très-Grand regarde ce qui est petit, et il ne voit que de loin ce qui est élevé, » (Ps. 137.) c'est-à-dire, les orgueilleux. Ce qui est petit, il le regarde pour l'élever ; ce qui est élevé, il ne le voit que pour l'abaisser. En disant « qu'il ne le voit que de loin, » le psalmiste montre assez qu'il regarde de près ce qui est humble, si haute que soit et que reste sa Majesté. Seul, en effet, il n'est point sujet à l'orgueil, quelques louanges qu'il se donne. Que l'orgueilleux n'espère donc pas se dérober aux

regards de Dieu : Dieu voit ce qui est élevé. Que l'orgueilleux, cependant, ne se flatte pas d'être uni à Dieu : ce qui est élevé, Dieu ne le voit que de loin. Ainsi, quiconque ne s'humilie pas, ne saurait avoir accès auprès de Dieu. Autre chose est de s'élever vers, autre chose de s'élever contre. Le Seigneur élève à soi celui qui se prosterne à ses pieds ; mais il rejette bien loin le superbe qui s'élève contre lui. Il importe de ne pas confondre la solide grandeur avec la vaine enflure. Qui s'enfle au dehors est corrompu au dedans. Mais « Celui qui préfère être méprisé dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs. » (Ps. 83.) Dieu le choisit pour lui assigner une place dans ses parvis, au lieu même de l'éternelle béatitude, afin de le récompenser de ne s'être jugé digne d'aucune récompense. (*Serm.* 351.)

En haut nos cœurs ! Mais que ce soit vers le Seigneur, et non contre lui. Tous les orgueilleux ont le cœur en haut, mais contre le Seigneur. Pour que le cœur s'élève en vérité, il faut qu'il s'élève vers Dieu. Bienheureux est-il alors, car entre les mains divines il ne peut tomber à terre. (*Serm.* 25.)

Il est bon d'avoir le cœur élevé, non vers soi, ce qui est orgueil, mais vers le Seigneur, ce qui est obéissance, et ce dont les humbles seuls sont capables. Il y a dans l'humilité une vertu qui élève merveilleusement le cœur ; et il y a dans toute orgueilleuse élévation quelque chose qui l'abaisse. Toutefois, n'est-il pas contradictoire de dire que l'élévation abaisse et que l'humilité élève ? Non, car la vraie humilité rend soumis au supérieur; or, nul être n'est supérieur à Dieu, d'où il résulte que, en nous soumettant à lui, l'humilité nous élève. Au contraire, l'élévation orgueilleuse est

un vice, par cela même qu'elle rejette toute dépendance : elle nous détache ainsi de Celui qui est l'Être souverain, d'où il suit manifestement qu'elle nous fait descendre. Et c'est de la sorte que s'accomplit cette parole de l'Écriture : « Vous les avez abattus, lorsqu'ils s'élevaient. » (Ps. 72.) L'Écriture ne dit pas : « après qu'ils s'étaient élevés, » comme si leur élévation avait précédé leur chute ; elle dit : « lorsqu'ils s'élevaient ; » alors ils ont été abattus : en ce cas, s'élever, c'est tomber. (*L. 14. Cité de Dieu. c.* 13.)

XXVIII

Dans toutes nos détresses, réfugions-nous en Dieu.

Disons au Seigneur notre Dieu : « Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération, » dans la première génération et dans la seconde : dans la première, alors que vous nous donniez la vie, en nous tirant du néant ; dans la seconde, alors que vous nous avez donné une nouvelle naissance après le péché, en nourrissant nos âmes qui vous avaient abandonné, en en devenant le réparateur et le guide. Oui, Seigneur, vous êtes vraiment notre refuge. Nous ne nous séparerons plus de vous, lorsque, après la mort, vous nous aurez délivrés de tous nos maux et comblés de tous vos biens. Maintenant même, vous nous accordez des secours et des faveurs qui nous soutiennent contre les fatigues de la route ; mais vous nous reprenez aussi, et vous nous frappez, pour nous diriger dans la voie, nous empêcher d'en sortir ou nous y ramener. Dans

l'un et l'autre cas, « Seigneur, vous êtes notre refuge. » (Ps. 89.) [*Serm.* 55.]

« Dieu est notre refuge et notre force. » (Ps. 45.) Il y a des refuges sans force : celui qui les fréquente y est plutôt affaibli que fortifié. Voici quelqu'un qui se réfugie, par exemple, auprès d'un grand du monde pour s'en faire un ami puissant : il lui paraît être un refuge. Mais les choses humaines offrent une telle incertitude, les chutes des puissants sont chaque jour si nombreuses, que, une fois arrivé dans ce refuge prétendu, il n'y rencontre que de nouveaux sujets de crainte. Jusque-là, il ne connaissait que ses propres dangers : il lui faut maintenant craindre encore pour son protecteur. Que de fois, dans de pareils refuges, ne voit-on pas crouler ceux à qui l'on s'était confié, et que de fois n'est-on pas soi-même recherché avec eux, alors qu'on aurait évité ces recherches hostiles, si l'on ne s'était pas retiré près de tels appuis ? Bien différent est le refuge du vrai chrétien : ce refuge est encore une force ; lorsqu'on s'y abrite, on y est affermi, car ce refuge est Dieu même.

« Dieu est notre aide dans les tribulations qui sont venues sur nous outre mesure. » (Ps. 45.) Les tribulations de cette vie sont innombrables, et, dans chacune d'elles, c'est en Dieu qu'il faut nous réfugier. Que leurs coups tombent sur les biens temporels, ou sur la santé du corps, ou sur des êtres qui nous sont chers, ou sur quelque objet nécessaire au soutien de notre vie, nous ne devons, en qualité de chrétiens, chercher de refuge qu'en Dieu, notre Sauveur. Ce n'est que là que nous serons forts, non par nous-mêmes, mais par Celui qui sera devenu notre abri. (*Disc. sur le Ps.* 45. *n.* 2. *et* 3.)

« Abandonnez au Seigneur le soin de tout ce qui vous

regarde, mettez en lui votre espérance, et lui-même fera ce qui vous est utile. » (Ps. 54.) Pourquoi tant d'inquiétudes et tant de prévoyances? Confions le soin de nos intérêts au Dieu qui nous a créés. Il a eu soin de nous avant que nous fussions; et il n'aurait pour nous que de l'indifférence, depuis que nous sommes ce qu'il voulait! Nous voilà au nombre des fidèles, et sur la voie véritable : et lui, qui fait lever son soleil sur les justes et sur les impies, n'aurait pour nous que du dédain! Nous nous appliquons à la pratique de la justice et à la vie de foi : et il nous négligerait, il nous abandonnerait à nous-mêmes! Mais non, il nous entoure de sa sollicitude, il nous aide, il nous fournit le nécessaire, il écarte ce qui nous est nuisible. Par ses dons, il nous console, et nous encourage à la persévérance; par les épreuves qu'il envoie, il nous reprend, et conjure notre perte. Que notre âme reste donc en paix. Notre Créateur nous porte lui-même; gardons-nous de nous dérober à ses mains aussi puissantes que paternelles : nous ne manquerions pas de tomber et de nous briser dans notre chute. Or, c'est la volonté droite qui nous conserve entre ces mains divines, et cette volonté est droite quand elle se conforme à celle de Dieu. Alors Dieu nous porte et nous soutient. Ah! jetons-nous dans ses mains toujours fidèles, sans craindre, en nous y jetant, de nous précipiter dans le vide. C'est un Dieu qui « remplit le ciel et la terre. » (Jérém. 23.) Nulle part il ne peut nous faire défaut : ne lui faisons pas défaut, à notre tour; ce serait nous manquer à nous-mêmes. (*Disc. sur le Ps.* 39. *n.* 27.)

XXIX

Progressons sans cesse dans la connaissance et l'amour de Dieu.

Tenons le regard de notre âme fixé sur Dieu ; avec le secours de sa grâce, appliquons-nous de plus en plus à le connaître. « Cherchez Dieu, et votre âme vivra. » (Ps. 68.) Cherchons-le pour le trouver, parce qu'il est caché ; et une fois trouvé, cherchons-le encore, parce qu'il est immense. « Cherchez sans cesse sa face. » (Ps. 104.) Il rassasie l'âme qui le cherche de tout son pouvoir, et, l'âme qui l'a trouvé, il la rend plus capable et plus puissante d'intelligence, afin qu'elle se mette de nouveau à sa recherche et se remplisse plus abondamment de lui. Ne cessons donc pas de chercher sa face, non comme « ceux qui apprennent toujours, sans parvenir jamais à connaître la vérité, » (2. Tim. 3.) mais comme « l'homme qui a fini et qui alors commence. » (Eccli. 18.) Et cela, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cette vie où la plénitude n'augmente plus, parce que la perfection n'y est plus susceptible de progrès, et où l'on voit clairement ce qui suffit à la capacité des désirs. Mais ici-bas il faut chercher sans cesse, car le fruit de la recherche ne saurait en être le terme. Cette recherche ne durera pas éternellement, elle finira avec cette vie de la terre : jusque-là ne pensons pas pouvoir lui imposer une limite, Il en est, dit l'Apôtre, qui, tout en apprenant toujours, ne parviennent jamais à connaître la vérité : en d'autres termes, il en est qui marchent et marchent encore, et qui n'arriveront pas à la vie

véritable, parce que leur chemin n'y conduit point. Pour nous, au contraire, qui sommes dans la vraie voie, marchons-y, sans nous accorder de repos, jusqu'à ce que nous touchions à son bienheureux terme. De la sorte, nous tendrons vers ce terme par nos recherches; ces recherches nous permettront sur notre route de faire quelques découvertes; et, de recherches en recherches, de découvertes en découvertes, nous arriverons à la claire vision qui en sera la fin, parce qu'elle en sera l'achèvement le plus parfait possible.

En attendant, cherchons toujours la face, c'est-à-dire, la présence du Seigneur. Il est si bon de s'attacher à Dieu ! En ce monde, la foi le trouve ; mais l'espérance le cherche encore, et la charité, qui s'attache à lui par la foi, cherche à le posséder par la vision, vision dans laquelle il sera si pleinement trouvé que nous n'aurons plus à le chercher. Ainsi, en ce monde, Dieu est l'incessant objet de nos recherches chrétiennes. — Mais, quoique d'une autre manière, ne le sera-t-il pas aussi dans le monde futur, afin que le précepte de le chercher *toujours* reste éternellement vrai ? Lorsque nous verrons Dieu tel qu'il est en lui-même, ne le chercherons-nous pas sans fin, puisqu'interminable sera notre amour pour lui ? Nous disons quelquefois à une personne présente : Je ne vous cherche pas, pour lui faire entendre que nous ne l'aimons point. Donc on cherche ceux qu'on aime, peu importe qu'ils soient présents : l'amour qui ne se lasse pas, désire prévenir leur absence. Quiconque aime ne peut se dégoûter de celui qui attire son cœur ; il fait en sorte de le conserver auprès de lui, alors même qu'il le voit; et c'est ainsi qu'il le cherche toujours. Voilà ce que nous ferons dans le ciel. Là, nous aurons enfin trouvé le Seigneur, et pourtant nous

le chercherons toujours, car toujours nous l'aimerons. Sa possession ne nous empêchera pas de rechercher sa présence, parce que la charité, ne faisant que s'accroître, rendra de plus en plus vive cette recherche d'union et de bonheur. (*Disc. sur le Ps.* 104. *n.* 3.)

XXX

Nous devons, même en pratiquant la vertu, nous défier de nous-mêmes, pour ne mettre notre confiance qu'en Dieu, auteur de tout bien.

« Servez le Seigneur avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » (Ps. 2.) Réjouissez-vous en lui, non en vous, en lui par qui vous êtes ce que vous êtes, soit comme homme, soit comme juste, supposé que vous soyez juste. Si vous pensez que vous devez à Dieu d'être homme, et que votre justice vient de vous-même, vous ne servez pas le Seigneur avec crainte, et vous ne vous réjouissez pas en lui avec tremblement, mais bien en vous avec présomption. Et alors que vous arrivera-t-il, sinon ce qu'ajoute le Roi-Prophète : « De peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez hors des voies de la justice ? » Vous vous flattez d'être juste, parce que vous respectez le bien d'autrui, que vous ne commettez ni adultère ni homicide, que vous ne faites point de faux témoignages contre le prochain, que vous honorez votre père et votre mère, et que vous adorez un seul Dieu, sans fléchir le genou devant les scandales et les démons : eh bien, vous périrez hors de cette voie, si vous êtes assez présomptueux

pour vous attribuer ces mérites, si vous vous regardez vous-même comme le principe de ces vertus.

Que faire donc pour ne point périr hors de la voie de la justice? « Heureux tous ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur! » (Ps. 2.) S'il en est ainsi, malheureux tous ceux qui se confient en leurs propres forces, car « Maudit tout homme qui place son espérance dans l'homme! » (Jérém. 17.) Vous ne devez donc pas la placer en vous, puisque vous êtes homme. Si vous la placez dans un autre homme, vous faites un acte d'humilité désordonnée; si vous la placez en vous, vous faites un acte d'orgueil des plus dangereux. Ces deux excès sont, l'un et l'autre, pernicieux, et aucun d'eux n'est à choisir. L'humilité sans règle ne peut se relever, et l'orgueil téméraire précipite dans l'abîme.

L'Apôtre proclame la même vérité que le Roi-Prophète : « Opérez votre salut avec crainte et tremblement. » (Philipp. 2.) Quelle en est la raison ? « C'est Dieu qui opère en vous. » D'où la nécessité de craindre et de trembler, c'est-à-dire, d'être humble, car ce que l'humilité obtient de Dieu, l'orgueil le perd. Mais, si c'est Dieu qui opère en nous, pourquoi est-il écrit : « Opérez votre salut! » Parce que l'opération de Dieu en nous n'est point séparée de la nôtre. « Mon Dieu, soyez mon aide. » (Ps. 26.) Appeler à son aide, c'est reconnaître que l'on agit, bien qu'on ne puisse agir tout seul.

Ne dites pas : La bonne volonté, du moins, est à moi. Oui, elle est à vous; mais qui vous l'a donnée, qui l'a excitée dans votre âme? Interrogez l'Apôtre : « C'est Dieu, dit-il, qui, selon sa miséricordieuse volonté, opère en vous le vouloir et le faire. » (Philipp. 2.)

Quelles prétentions pouvez-vous donc avoir? Pourquoi suivre les sentiers de la superbe qui conduisent à la perdition ? Rentrez dans votre cœur ; reconnaissez que vous êtes mauvais, et, pour devenir bon, invoquez le Dieu de toute bonté. Rien en vous ne peut plaire à Dieu que ce que vous tenez de lui : ce qui vient de vous lui déplaît. Vous pensez au bien de la vertu qui vous enrichit : mais « qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » (1. Cor. 4.) Dieu seul ne peut que donner; nul ne lui donne, parce que nul n'est au-dessus de lui. Vous lui êtes inférieur : réjouissez-vous de ce qu'il vous a fait à son image, afin de vous retrouver en lui, après vous être perdu en vous. De vous-même vous n'avez pu que vous perdre, et vous ne pourrez vous retrouver que si votre Créateur vous cherche. (*Serm.* 13.)

APPENDICE

FÊTES FIXES

LES SAINTS APOTRES PHILIPPE ET JACQUES

Les Apôtres sont les colonnes de l'Église : un moment ébranlées par la passion du Christ, elles furent raffermies par sa Résurrection.

« Tous mes os ont été dispersés. » (Ps. 21.) Ce sont les os qui donnent au corps sa solidité. L'Église est le corps du Christ ; les Apôtres sont les os qui le soutiennent ; ils en sont les colonnes, comme on les appelle encore. Or, ils furent dispersés à la Passion et à la mort de leur Maître. (Lettre 140. n. 36.) Ce Maître avait vécu parmi eux : ils l'avaient vu commander aux vents, marcher sur les eaux, ressusciter un mort de quatre jours, opérer une foule d'autres miracles : et cependant ils tremblèrent au moment de sa passion, comme si leurs espérances allaient mourir avec lui. Aucun ne resta ferme, pas même celui qui avait dit : « Je suis prêt à vous suivre jusqu'en prison et jusqu'à la mort. » (Luc. 22.) Ainsi s'accomplit ce que Jésus leur avait dit : « Voilà que l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés, chacun de son côté, et me laisserez seul. » (Jean, 16.)

Oui, lorsque Jésus fut attaché à la croix, les Apôtres perdirent toute espérance, alors que le larron, au contraire, se montrait plein de foi. Pierre, il est vrai, osa suivre le Seigneur, jusque dans la maison du grand

prêtre ; il entra fatigué dans la cour, et se tint près du feu, où son zèle se refroidit ; près du feu, il était glacé par la crainte. Une servante le questionne, il renie le Christ une première fois ; on l'interroge de nouveau, et de nouveau il renie ; à une troisième question il répond par un troisième reniement. Dieu merci, on cessa de l'interroger ; si l'on avait continué de le questionner, il n'aurait point cessé de renier. A cette heure de ténèbres, telle fut la timidité, telle la faiblesse des Apôtres.

Mais la résurrection du Sauveur les confirma dans la foi et en fit des hommes spirituels, (*Serm.* 135.) qui surent, eux auparavant si tremblants, souffrir avec constance pour son Nom. « Vos amis, ô mon Dieu, m'ont paru revêtus d'une gloire incomparable. » (Ps. 138.) Ceux-là même qui vous avaient abandonné, une fois redevenus vos amis, ont montré « une puissance solidement établie. » Quels apôtres ! quels chefs de l'Église ! quels béliers pour conduire vos troupeaux ! D'eux est née cette immense multitude d'âmes chrétiennes, qui est plus innombrable que les grains de sable, et que vous seul pouvez compter. (*Disc. sur le Ps.* 138. *n.* 23 *et* 24.)

« J'ai affermi ces colonnes. » (Ps. 74.) Ces colonnes sont les Apôtres. Ainsi saint Paul les nomme-t-il dans son Épître aux Galates. Et qu'auraient été ces colonnes, si Dieu ne les avait affermies ? La passion du Sauveur, comme un tremblement de terre, les avait ébranlées ; elles furent consolidées par sa résurrection. C'est moi qui les ai affermies, dit le Christ par la bouche du psalmiste : Je suis ressuscité, j'ai montré que la mort n'était pas à craindre, et à ceux qui la craignaient j'ai montré que le corps lui-même ne périssait pas sans

retour chez les morts. Mes plaies les avaient effrayés, mes cicatrices leur ont rendu la force et le courage. — Le Seigneur aurait pu ressusciter sans aucune cicatrice : il n'eût pas été difficile à sa puissance de ramener la structure de son corps à la plus parfaite intégrité, en supprimant toute trace de ses blessures. Mais pourquoi a-t-il voulu conserver les cicatrices de ses plaies, si ce n'est pour raffermir par les cicatrices es colonnes de son Église, que les plaies avaient ébranlées? (*Disc. sur le Ps.* 74. *n.* 6.)

INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Les quatre dimensions de la Croix.

« Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité est nommée dans le ciel et sur la terre ; je le prie de vous accorder, selon les richesses de sa gloire, courage et force dans l'homme intérieur par son esprit, de faire que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, et que vous soyez enracinés et fondés dans la charité, en sorte que vous puissiez comprendre avec tous les saints, ce que sont la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur. » (Éph. 3.) Pourquoi, chrétien, parcourir en esprit, la largeur de la terre, la longueur des temps, la hauteur du ciel, la profondeur de l'abîme? Peux-tu, par la pensée ou par le regard, embrasser ces dimensions? Écoute l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (Gall. 6.) Nous aussi, glorifions-nous dans cette Croix, ne serait-ce que parce qu'elle

est notre appui. Oui, glorifions-nous tous en elle : peut-être y trouverons-nous cette largeur, cette longueur, cette hauteur, cette profondeur dont parle l'Apôtre. Dans ces termes, l'Apôtre met sous nos yeux comme une description de la Croix. La largeur est la partie du bois où les mains sont clouées ; la longueur est la partie qui de là descend jusqu'à terre ; la hauteur est la partie qui de là encore forme sommet et où repose la tête du Crucifié ; la profondeur enfin est la partie invisible qui s'enfonce sous le sol, et c'est de cette profondeur, qui se dérobe à la vue, que s'élève tout ce qui paraît aux yeux.

Largeur de la Croix. — Où trouverons-nous donc la largeur ? Reportez-vous à la vie, à la conduite des saints, qui disent aussi : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Cette vie, cette conduite nous offre la largeur de la charité. Les saints ont suivi cette recommandation de l'Apôtre : « Dilatez-vous, ne traînez point le joug des infidèles. » (2. Cor. 6.) Et, comme lui-même avait cette largeur de la charité, à laquelle il exhortait les Corinthiens, voici ce qu'il leur disait : « Notre bouche est ouverte pour vous, ô Corinthiens ; notre cœur s'est dilaté. » (Ibid.) La largeur de la Croix, c'est donc l'expansion de la charité, qui seule opère le bien. Cette expansion fait que « Dieu aime celui qui donne avec joie. » (2. Cor. 9.) En effet, tout cœur étroit donne avec tristesse, et la tristesse lui ôte tout le mérite de ce qu'il donne. Nous avons donc besoin de la largeur de la charité, pour ne point perdre le fruit de nos bonnes œuvres. (*Serm.* 165.) La joie est représentée par la largeur de la Croix, dans sa partie transversale où les mains sont clouées. Par les mains, on entend les

œuvres; par la largeur, la joie de celui qui les accomplit, car la joie dilate le cœur et la tristesse le resserre. (*Lettre*, 55. *c.* 14.)

Longueur de la Croix. Mais le Seigneur a dit : « Parce que l'iniquité aura abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira. » (Matth. 24.) Il ne suffit donc pas que la charité soit large : il faut encore qu'elle soit longue. En quoi consiste sa longueur? Dans la persévérance : « Quiconque persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. » (Matth. 10.) Or, la longueur de la Croix est la partie où tout le corps est étendu, où il est comme debout, et où il persévère dans cette position. Si donc celui qui se glorifie dans la Croix, en a la largeur par la force d'opérer le bien, il ne saurait en avoir la longueur que par une patiente persévérance dans la pratique de ce bien. (*Serm.* 165.) Ainsi la longueur de la Croix, où tout le corps est étendu, exprime la persévérance patiente, la longanimité qui caractérise les cœurs patients. (*Lettre,* 55.) Mais qui persévérera jusqu'à la fin, jusqu'à ce que l'iniquité ait passé ? Celui qui aura fait partie du corps du Christ, qui aura été un de ses membres, et appris de la tête à persévérer patiemment. Jusqu'à la fin des siècles l'iniquité subsistera oppressive, et la justice subsistera patiente et résignée. « Seigneur, j'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité ait passé. » (Ps. 56.) Vous me protégerez, vous me tiendrez à l'ombre, afin que la chaleur de l'iniquité ne me dessèche pas. (*Disc. sur le Ps.* 56. *n.* 6.)

Hauteur de la Croix. — Pour reproduire en nous la hauteur de la Croix, songeons au sens de ces paroles : « Élevez vos cœurs, » et au lieu où elles nous sont adressées. « Élevez vos cœurs, » c'est-à-dire, placez en

haut vos espérances et vos affections ; implorez la force d'en haut, attendez de là votre récompense. En opérant avec joie le bien, nous aurons la largeur de la Croix. En persévérant jusqu'à la fin dans les bonnes œuvres, nous aurons sa longueur. Mais si ce n'est point en vue du bonheur céleste que nous agissons de la sorte, nous n'imiterons pas la hauteur de la Croix, nous n'en reproduirons même plus ni la largeur, ni la longueur. En quoi consiste, en effet, la hauteur de la Croix, si ce n'est à penser à Dieu, à l'aimer, à aimer en lui la puissance qui aide notre faiblesse, le regard qui est témoin de nos efforts, la richesse qui les couronnera, le bien qui en sera le salaire ? En quoi consiste la hauteur de la Croix, si ce n'est, en un mot, à ne voir en Dieu que Dieu, à n'attendre de Dieu que lui-même pour récompense éternelle ? Ah ! si notre amour est sincère, désintéressé, véritable, ne désirons d'autre trésor que le Dieu que nous aimons. Quoi ! nous attacherions du prix à la créature, et le Créateur serait vil à nos yeux ! (*Serm.* 165.)

Profondeur de la Croix. — La partie du bois qui n'est pas apparente, qui est enfoncée et cachée dans la terre, et de laquelle comme d'un soutien s'élève tout le reste de la Croix, indique la profondeur du mystère de la grâce, qui nous est donnée gratuitement : mystère impénétrable où viennent se briser les efforts de tant de génies investigateurs, jusqu'à ce qu'enfin la voix de l'Apôtre leur dise : « O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu ? » (Rom. 9.) [*Lettre* 140. C. 26] Pourquoi la grâce est-elle donnée aux uns, et refusée aux autres ? Voilà, ne craignons pas de le dire, la profondeur de la Croix. C'est de la profondeur inconnue des jugements de Dieu, impossibles à pénétrer et

à contempler, que procède toute notre puissance pour le bien. Nous voyons ce que nous pouvons, nous ne voyons pas ce qui nous investit de ce pouvoir. Nous ne savons qu'une chose, c'est que ce pouvoir ne saurait venir que de Dieu. Mais pourquoi ceux-ci le possèdent, et ceux-là en sont privés, il est difficile de l'expliquer : c'est un abîme, c'est la profondeur de la Croix. En présence d'un mystère si inscrutable, que faire, sinon de nous écrier : « Que vos œuvres sont magnifiques, ô mon Dieu ! Que vos pensées sont profondes ! » (*Serm.* 165.)

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Excellence de la sainteté de Jean-Baptiste : d'après le témoignage de Jésus-Christ même, nul d'entre les enfants des femmes ne s'est élevé plus haut que lui.

La nativité de Jean-Baptiste renferme un profond mystère : aussi est-il le seul juste dont l'Église célèbre la naissance. Nous célébrons la nativité du Seigneur, mais parce que c'est le Seigneur. A l'exception de Jean, il n'est aucun autre serviteur de Dieu parmi les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres, dont l'Église célèbre la naissance. Pour un grand nombre, nous célébrons le jour anniversaire de leur martyre ; mais Jean est le seul dont nous honorions le jour natal.

Remarquables sont les circonstances de la naissance du précurseur, du héraut, de la voix, comparées à celles qui accompagnèrent la naissance du Maître, du Juge, du Verbe. L'ange Gabriel annonce la naissance de Jean, et le même Ange annonce la naissance de

Jésus-Christ. Jean naît le premier, Jésus-Christ vient après lui ; Jean précède en qualité de serviteur, le Christ suit en qualité de Maître. Il suit par sa venue au monde, mais il précède par sa puissance, car le Christ a créé Jean, et après Jean, il a été créé lui-même, à la fois créateur et créature. Créateur avant sa Mère, Créateur de sa Mère et créature dans le sein de sa Mère.

Voici donc le mystère. Il en était beaucoup qui ne devaient voir dans le Christ qu'un homme, rien au delà : voilà pourquoi un grand homme, le plus grand des hommes, Jean, rendit témoignage au Christ, en reconnaissant son infériorité vis-à-vis de lui, en s'abaissant, en s'humiliant devant lui. Quel acte d'humilité déjà, s'il s'était reconnu digne de dénouer les cordons de sa chaussure ! Mais combien plus s'est-il humilié, en se déclarant indigne même de cette fonction si basse en apparence ! Tel est le motif pour lequel le jour de sa naissance est célèbre et vénéré de toute l'Église.

Imitons l'exemple d'humilité que Jean nous donne. Il passe pour être le Christ; en lui on prend la voix pour la Parole : mais la voix reconnaît ce qu'elle est, pour ne pas usurper les droits de la Parole, les droits du Verbe. « Je ne suis ni le Christ, ni Élie, ni un prophète. » (Jean I.) Vous me prenez pour le Christ : détrompez-vous, je ne le suis point. Jean ne fait pas servir à son orgueil l'erreur d'autrui. S'il disait : Je suis le Christ, avec quelle facilité on le croirait ! On le croit déjà sans qu'il ait besoin de le dire. Mais non, il ne le dit pas, il se reconnaît, il se distingue du Christ, il s'humilie à ses pieds. Admirables dispositions ! Elles rendirent Jean si agréable à Dieu, elles lui valurent tant de grâces que ce témoin du Christ put être pris pour le Christ même. Ah ! « parmi les enfants des

femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste, » a dit le Sauveur. Si aucun homme n'est plus grand, Celui qui est plus grand que lui est donc plus qu'un homme. Éclatant témoignage que le Christ s'est ainsi rendu à lui-même ! (*Serm.* 293.)

Avant Jean-Baptiste, de nombreux et illustres prophètes, tous dignes de Dieu par leur sainteté, tous remplis de l'Esprit divin, annoncèrent le futur avènement du Rédempteur, et rendirent témoignage à la vérité. D'aucun d'eux cependant il n'a été dit comme de Jean-Baptiste, qu'il était le plus grand des hommes. C'est à juste titre que Jésus a proclamé son précurseur supérieur à ces Prophètes. Jean, prophète, plus que prophète, a mérité d'être annoncé par un prophète. N'est-ce pas lui que désignait Isaïe par ces paroles : « La voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ? » (Is. 40.) Jean est cette voix, et le Christ en est la Parole. La voix précède, pour que la Parole soit ensuite comprise. Dans ce mystère, Jean remplissait le rôle de la voix; la voix se personnifiait en lui ; mais il n'était pas seul la voix : tout homme qui annonce le Verbe, est la voix du Verbe.

Ce que le son qui sort de notre bouche est à la parole (à la pensée) que nous portons au-dedans de nous-mêmes, toute âme pieuse, qui annonce le Verbe, l'est au Verbe, dont il est écrit : « Et le Verbe était en Dieu.» Que de voix produit la parole conçue en nous ! Que de prédicateurs a formés le Verbe qui demeure dans le sein du Père ! Il a envoyé les Patriarches, les Prophètes les plus nombreux et les plus saints personnages, pour l'annoncer d'avance. Ce sont là tout autant de voix que le Verbe, sans sortir du sein du Père, a envoyées.

Ensuite il est venu lui-même seul, porté sur sa propre voix, sur sa chair. Si l'on rassemble donc toutes les voix qui l'ont précédé, en les réunissant toutes dans la personne de Jean, on en aura la représentation mystérieuse, la personnification sacrée. Jean est cela par rapport à elles toutes : c'est ce qui explique pourquoi il est proprement appelé la Voix, symbole mystique de toutes les autres voix. (*Serm.* 288.)

Jean paraît comme la limite qui sépare les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau. Notre-Seigneur l'a déclaré lui-même : « La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean. » (Luc. 16.) Jean, à la fois, représente ce qui est ancien, et annonce ce qui est nouveau. Au premier de ces titres, il naît de parents avancés en âge ; au second, il se déclare prophète dès le sein de sa mère. Avant même de naître, il tressaille dans le sein maternel à l'arrivée de la Très-Sainte Vierge Marie. Il était marqué dès lors du caractère prophétique, marqué avant sa naissance. Il se montre précurseur du Christ, avant même de l'avoir vu. Merveilles divines, qui dépassent la mesure de la faiblesse humaine ! (*Serm.* 293.)

LES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL

Admirable providence de Dieu qui choisit un pêcheur, pour confondre l'orgueil du monde, et un persécuteur, pour inspirer l'espérance du pardon.

C'est aujourd'hui que les apôtres Pierre et Paul ont triomphé du démon et reçu la couronne des vainqueurs. Qu'ils daignent accepter nos louanges et prier pour

nous! L'un a été choisi avant la Passion du Sauveur, l'autre après l'Ascension. Inégaux dans l'ordre des temps, ils sont égaux par l'éternité de leur bonheur céleste, Pierre après avoir été pêcheur, Paul après avoir été persécuteur. Dans le premier, Dieu a choisi ce qui est faible pour confondre ce qui est fort; dans le second, il a permis au péché d'abonder pour faire surabonder la grâce. Dans tous les deux, Dieu a fait éclater sa grâce et sa gloire : c'est lui l'unique auteur de leurs mérites. Quel enseignement nous donne-t-il en appelant à son royaume des pêcheurs, avant d'y appeler les rois? Par là n'a-t-il pas voulu nous apprendre que « Celui qui se glorifie ne doit se glorifier que dans le Seigneur? » (1. Cor. 1.)

Dieu n'a point refusé les moyens de salut aux hommes d'illustre origine, aux savants, aux potentats, en leur préférant d'abord des hommes obscurs, ignorants et faibles. Mais si dès le principe il n'avait choisi la bassesse des faibles, il n'eût point guéri l'enflure des superbes. Si le Christ avait commencé par appeler les riches, les riches auraient cru et auraient dit que ce qu'il avait choisi en eux, c'était uniquement l'opulence, l'habileté de la parole, le talent oratoire, l'éclat de la science, la noblesse, la puissance royale; et ainsi, fiers des prospérités temporelles de ce monde, ils auraient regardé le Christ comme leur débiteur; le Christ, à leurs yeux, aurait paru leur rendre plutôt que leur donner; ce qu'ils devaient devenir par la grâce divine serait resté un mystère incroyable pour leur intelligence. Le Christ Dieu n'a-t-il donc pas suivi un ordre meilleur et plus sage « en élevant de terre l'indigent, et le pauvre de son abjection, pour les placer parmi les princes de son peuple? » (Ps. 112.) De cette

sorte, il devient manifeste que le don d'Entendement et de Science vient de Dieu, et ne peut procéder que de cette Source divine. Oh ! quelle joie pour nous et quelle gloire pour le Seigneur que de voir un pauvre pêcheur mépriser les richesses des rois, que de voir les rois répandre leurs prières devant le tombeau de ce pêcheur, sans que l'un soit humilié de sa pauvreté, et que les autres soient enorgueillis de leurs richesses !

Quant à la grâce du Christ qui a transformé en apôtre Paul, le persécuteur, c'est à lui de nous dire combien elle a servi au salut des hommes, en empêchant les grands coupables de désespérer de la miséricorde de Dieu. « C'est une vérité certaine et digne de tout accueil que le Christ Jésus est venu en ce monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier. C'est pour cela que j'ai reçu miséricorde, afin qu'en moi le premier, le Christ Jésus montrât toute sa patience, et qu'un exemple fût donné à ceux qui croiront en lui pour la vie éternelle. » (1. Tim. 1.) Qui, en effet, pourrait désespérer dans la main du tout-puissant Médecin, en voyant Paul annoncer la foi qu'il s'efforçait de détruire, échapper ainsi aux châtiments des persécuteurs de l'Église, mériter la couronne de docteur, et sacrifier sa vie pour le nom de Celui dont il désirait verser le sang dans la personne de ses membres ?

Rome, la reine des nations, possède donc ces deux lumières des peuples, allumées par ce Verbe qui éclaire tout homme venant en ce monde. De Pierre, Dieu a élevé la condition vile et obscure ; de Paul, il a guéri la criminelle iniquité. Que Pierre nous apprenne à fuir l'orgueil ; que Paul nous apprenne à fuir le désespoir. Grands sont les exemples, salutaires les enseignements qui nous sont fournis dans ce peu de

paroles. N'en perdons jamais le souvenir, et, en l'honneur des deux apôtres, ne cessons de glorifier la lumière véritable. Que nul ne se vante des grandeurs de ce monde : Pierre n'était qu'un pêcheur. Que nul, à la pensée de ses péchés, ne désespère de la miséricorde divine : Paul a été un persécuteur. Le premier nous dit : « Le Seigneur s'est fait le refuge des pauvres. » (Ps. 9.) Le second nous dit : « J'enseignerai vos voies aux pécheurs, et les impies se tourneront contre vous. » (Ps. 50.) [*Serm.* 381.]

FÊTES MOBILES

ASCENSION

En montant au ciel, le Christ achève sa glorification. Leçons qui découlent pour nous de ce mystère.

L'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ fait briller dans tout son éclat la gloire de sa résurrection, en même temps qu'elle porte à leur plus haut degré les joyeuses espérances qui jaillissent pour nous de ce dernier mystère. Si le Christ est ressuscité, c'est afin de nous fournir en lui l'exemplaire de notre résurrection future, et s'il est monté au ciel, c'est afin de nous couvrir de sa protection. (*Serm.* 263.)

Quel privilège pour la nature humaine d'avoir été prise par le Fils de Dieu et placée dans le ciel, séjour de l'immortalité, à une hauteur telle que cette nature, terre et poussière, mais désormais incorruptible, s'est assise à la droite de Dieu, le Père Tout-Puissant! C'est pour entrer dans cette gloire si sublime que le Christ a déclaré qu'il s'en irait vers son Père. Il est donc allé vers Celui avec lequel il n'avait pas cependant cessé

d'être. Mais, dans sa pensée, c'était aller vers lui que de s'éloigner de nous, pour transformer, en la glorifiant, la nature périssable qu'il nous avait empruntée ; que d'élever au plus haut des cieux la chair dont il s'était revêtu, afin d'habiter ici-bas parmi les hommes. Qui ne se réjouirait, s'il aime Jésus-Christ, qui ne s'applaudirait de voir la nature humaine ainsi exaltée dans la personne de ce Dieu incarné, et qui n'espérerait, grâce aux mérites de ce divin Chef, participer soi-même un jour à cette éternelle exaltation ? (*Traité* 78. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Le Christ est donc toujours notre Sauveur. Il l'a été, attaché à la croix ; il l'est encore, régnant dans le ciel ; sur la croix il a payé notre rançon, dans le ciel il rassemble ceux qu'il a rachetés. Lorsque, à travers les temps, il les aura tous recueillis, il viendra de nouveau, et il viendra « manifestement », dans tout l'appareil de sa gloire, et non comme la première fois, en voilant sa majesté. La première fois, il a caché sa divine Puissance, afin d'être jugé ; mais, à la fin des siècles, il la révèlera, pour juger à son tour. Si d'abord il était venu environné de ses redoutables attributs, qui aurait osé le juger, osé « crucifier le Seigneur de la gloire ? » (1. Cor. 2.) D'autre part, s'il n'avait pas été mis à mort, la mort aurait toujours conservé son aiguillon. Ah ! le démon a été vaincu par son triomphe même. Grande fut sa joie, quand ses séductions eurent précipité dans la mort le père des hommes ; mais, en donnant la mort au second Adam, il a vu le premier s'échapper de ses filets.

Notre-Seigneur a donc remporté la victoire décisive en ressuscitant et en montant au ciel. Alors s'est accomplie cette parole de l'Apocalypse : « Le lion de la

tribu de Juda a été vainqueur. » (Apoc. 5.) L'Agneau qui a été immolé, reçoit ici le nom de lion. Agneau par son innocence, il est lion par sa force ; agneau parce qu'il est plein de douceur, il est lion parce qu'il est invincible. Et voilà que cet Agneau immolé a vaincu par son immolation même « le lion qui rôde autour de nous pour nous dévorer. » (1. Pierre 5.) Car le démon, lui aussi, est appelé lion, non pour sa force, mais pour sa cruauté. « Il rôde autour de nous comme un lion rugissant. » Qui ne tomberait sous les dents de ce lion, s'il n'avait été vaincu par le lion de la tribu de Juda ? Le lion s'est jeté sur le lion, l'agneau sur le loup. La mort de Jésus-Christ a détruit l'empire du démon : elle a été pour le démon comme une amorce dans un piège. Oui, le piège où le démon s'est laissé prendre, c'est la croix du Calvaire, et l'amorce pour l'attirer a été la mort du Sauveur. Où est-elle, cette mort qui a été suspendue à la croix ? Où sont les insultes des Juifs ? Où est l'orgueil, l'arrogance de ceux qui branlaient la tête et qui disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de sa croix ! » (Matth. 27.) Il a fait plus que ne demandaient ces superbes ; il est sorti plein de vie du tombeau, et, pour manifester toute sa grandeur, il est monté au ciel, et s'y est assis à la droite du Père.

C'est à pareil jour qu'a eu lieu cette triomphante ascension. Que notre cœur monte au ciel avec ce Triomphateur. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, nous dit l'Apôtre, recherchez ces hauteurs où il est assis à la droite de Dieu ; aimez les choses d'en haut, et non les choses de la terre. » (Col. 3.) Le Christ est monté aux cieux, sans nous quitter : de même, dès maintenant, nous sommes avec lui dans la patrie céleste, bien que les promesses concernant notre corps

attendent leur accomplissement. Notre Chef est déjà élevé sur les sommets divins : voilà pourquoi nous devons espérer habiter nous-mêmes avec les Anges le séjour de la félicité parfaite. Sans doute, « personne, a dit le Sauveur, ne monte au ciel que celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » (Jean. 3.) Mais le Sauveur n'a parlé ainsi que parce que l'unité la plus étroite existe entre lui, qui est notre Chef, et nous, qui sommes ses membres. Par ces paroles, il ne fait que nous exhorter à devenir en vérité ses membres, si nous voulons monter au ciel. Fortifions-nous dans cette espérance, et employons, pour la voir se réaliser, tous nos vœux et tous nos efforts. Sur la terre, pensons souvent que nous sommes déjà parmi les élus dans le ciel. Plus tard, nous nous dépouillerons de notre chair mortelle ; à présent dépouillons-nous du vieil homme. Avec quelle facilité notre corps, à l'heure voulue de Dieu, ne s'élèvera-t-il pas vers les régions célestes, si notre esprit n'est pas retenu par le poids de ses péchés ! (*Serm.* 263.)

PENTECOTE

La venue du Saint-Esprit apporte la charité, la paix et l'unité.

En ce jour, illustre entre tous, l'Église brille d'un vif éclat aux yeux des fidèles, et les cœurs sont pour cette Mère embrasés d'un saint amour. En ce jour Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé du haut du ciel l'Esprit Consolateur sur la terre. Il avait dit à ses disciples : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.

Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » (Jean 7.) Et l'Évangéliste ajoute : « Or, il disait cela de l'Esprit-Saint, que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car le Saint-Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » Après cette glorification l'Esprit-Saint devait donc être envoyé par le Sauveur, selon la promesse qu'il en avait faite. Et, en effet, le dixième jour après son Ascension glorieuse, cet Esprit Paraclet descendit sur les Apôtres. « On entendit soudain un bruit venant du ciel, pareil à un vent violent qui s'approche ; et ce bruit remplit toute la maison où ils étaient réunis. Et ils virent comme des langues de feu qui se divisèrent, pour se reposer sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint les faisait parler. » (Act. 2.) Ce vent purifiait les cœurs de la paille charnelle ; ce feu consumait l'herbe de l'antique convoitise ; et ces langues diverses annonçaient d'avance que l'Église se répandrait chez tous les peuples et en parlerait le langage. Après le déluge, l'orgueilleuse impiété des hommes voulut construire contre le Seigneur une tour élevée : le genre humain mérita de voir alors son unité se briser et se perdre dans la confusion des langues. Depuis lors, il y eut des peuples différents et séparés, parlant chacun une langue particulière, pour qu'il ne pût se faire entendre des autres. Mais, à la venue du Saint-Esprit, l'humble piété des fidèles soumit toutes ces langues diverses à l'unité de l'Église. Ce que la discorde avait séparé, la charité le réunit ; les membres dispersés du genre humain se rattachèrent étroitement, jusqu'à ne faire qu'un même corps avec Jésus-Christ, leur Chef,

et ils furent ainsi comme fondus dans la plus sainte unité par le feu de la charité divine. (*Serm.* 271.)

Par l'Esprit-Saint, qui est leur lien commun, le Père et le Fils ont voulu nous unir entre nous et avec eux; ils ont voulu nous ramener à l'unité dans cet Esprit qui est Dieu et le don de Dieu. C'est par lui, en effet, que nous sommes réconciliés avec la Divinité et que nous y trouvons notre joie. Sans l'amour, à quoi nous servirait la connaissance du bien, si parfait qu'il pût être? Or, de même que la vérité nous instruit, de même la charité fait que nous aimons. Elle perfectionne ainsi notre connaissance, et elle nous rend heureux par la jouissance du bien une fois connu. Et comme cette charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné, « c'est cet Esprit divin qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. » (Rom. 8.) Car il est le principe de cette union par laquelle nous formons un seul corps, le corps du Fils unique de Dieu. De là ces paroles de l'Apôtre: « S'il y a quelque consolation en Jésus-Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union dans la participation du même Esprit, comblez ma joie en étant unis de pensées et de vouloirs. » (Philipp. 2.) C'est comme symbole de cette union que les premiers disciples sur lesquels l'Esprit est descendu, ont parlé les langues de tous les peuples. Chaque langue sert à établir l'unité au sein de chaque peuple : il fallait donc que la société des enfants de Dieu, des membres du Christ, société qui devait embrasser toutes les nations, fût figurée par le don des langues, qui permettait de les parler toutes également. Ce don était alors une preuve que l'on avait reçu le Saint-Esprit, et, aujourd'hui, la preuve pour un chrétien que cet

Esprit demeure en lui, se trouve dans son union par le lien de la paix avec l'Église répandue sur toute la terre. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Travaillez avec soin à conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix. » (Eph. 4.)

Qu'ils sont donc éloignés du don de l'Esprit-Saint, ceux qui ont la paix en horreur, et ne restent pas fidèles à l'unité chrétienne ! Que leur sert-il de prendre part aux solennités de ce jour, et d'entendre les divines Écritures attestant que le Saint-Esprit a été promis et envoyé ? Ils ne les entendent que pour leur condamnation. Ils ouvrent leurs oreilles à la vérité : mais à quoi bon, s'ils lui ferment leurs cœurs, et si, tout en célébrant la venue du Saint-Esprit, ils en repoussent la lumière ? (*Serm.* 271.)

LUNDI DE LA PENTECOTE

Merveilleux témoignage que le Saint-Esprit, par la bouche des Apôtres, a rendu à la divinité de Jésus-Christ.

« Lorsque sera venu le Paraclet, que je vous enverrai du sein du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. » (Jean 15.) Ce double témoignage fut si éclatant que ceux-là mêmes qui avaient haï Jésus-Christ, lorsqu'ils le voyaient, lui et ses œuvres, qui l'avaient haï par conséquent sans autre motif que leur malice, crurent en sa Divinité, lorsqu'ils ne le virent plus.

A peine les Apôtres furent-ils remplis de l'Esprit-

Saint qu'ils parlèrent les langues de tous les peuples. Ce prodige frappa d'étonnement un grand nombre des ennemis de Jésus-Christ, ennemis qui persévéraient encore dans leur haine. A ce témoignage de l'Esprit divin s'ajouta aussitôt celui de Pierre. Ils entendirent ce prince des Apôtres leur prouver de la manière la plus imposante et la plus divine que celui qu'ils avaient crucifié et compté parmi les morts, était ressuscité. Alors touchés de repentir au fond du cœur, et, recevant le pardon de leur crime, ils furent rachetés par le sang même qu'ils avaient si cruellement répandu. « Ils m'ont haï gratuitement, avait dit le Sauveur à ses Apôtres : mais lorsque sera venu le Paraclet, il rendra témoignage de moi, et, vous aussi, vous rendrez témoignage : » car vous en puiserez la force, qui vous manque maintenant, dans la charité de Dieu répandue en vos cœurs par l'Esprit-Saint qui vous sera donné. » (Rom. 5.)

Cette force manquait encore à Pierre, lorsque, effrayé de la question d'une servante, il ne sut pas répondre selon la vérité, et renia trois fois son Maître, à qui pourtant il avait promis une constante fidélité. L'amour lui-même qu'à trois reprises il affirma pour Jésus, après sa résurrection, interrogeant le dévouement de son cœur, n'était pas affranchi de toute faiblesse et de toute angoisse. Mais, lorsque le Saint Esprit eut fortifié et dilaté son âme, lorsqu'il l'eut rempli de l'abondance de sa grâce, il l'embrasa d'un si grand zèle pour la défense de Jésus-Christ, il donna tant de puissance à sa parole naguère si tremblante, qu'il confondit tous les bourreaux du Sauveur par le fait incontestable de sa résurrection. Sa langue ne connut plus alors d'obstacle : elle parla avec

tant de courage et de liberté, avec tant de grâce et une si parfaite plénitude de l'Esprit-Saint; elle fit entendre de si convaincants témoignages en faveur de la divine vérité, qu'elle obligea toutes les langues à confesser le Christ, et qu'elle inspira le désir de mourir pour lui à toute une multitude d'ennemis, qui avaient auparavant tramé sa mort. Quoi de plus merveilleux que cette œuvre de l'Esprit-Saint, lorsqu'il fut venu selon la promesse de Jésus? Il rendit témoignage au Fils de l'homme; il lui forma des témoins inébranlables; il délivra de leur timidité ses disciples; il transforma en amour la haine de ses persécuteurs. Ces dons admirables de sa bonté, Jésus les avait prédits en ces termes : « Ils m'ont vu et m'ont haï, accomplissant ainsi la parole écrite dans leur loi : Ils m'ont haï gratuitement. Mais, lorsque sera venu le Consolateur, cet Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi, et vous aussi, vous rendrez témoignage, » et cela, sans aucune crainte, car la crainte n'est pas la charité : la charité parfaite dont vous serez animés, la bannira de vos cœurs. (*Traité* 92 *sur l'Év. de S. Jean.*)

MARDI DE LA PENTECOTE

Nécessité pour le chrétien d'appeler sur lui l'assistance du Saint-Esprit.

Notre grand devoir en cette vie est de mortifier les agissements de la chair, de les affaiblir chaque jour, de les réprimer et de les détruire. Lorsque nous progressons dans la vertu, que de choses perdent à nos yeux leurs charmes et cessent de nous plaire! Or, quand

nous résistions à leurs attraits, nous cherchions par cela même à les mortifier ; et elles sont mortes, du jour où leurs attraits ont trouvé notre cœur insensible. Mais, à côté de ce qui est mort en nous, il peut y avoir quelque séduction encore vivante : foulons aux pieds ce qui ne vit plus, et attaquons ce qui n'est pas mort ; passons par dessus le cadavre étendu par terre, pour combattre contre l'ennemi qui continue à résister. Telle passion ne donne plus signe de vie, mais telle autre s'obstine à la révolte : pour la faire mourir à son tour, refusons-lui d'abord l'aide de notre volonté ; peu à peu elle diminuera de puissance, et nous finirons par en détruire entièrement l'empire. Voilà notre devoir, et voilà comment il faut guerroyer contre la chair. Dans cette guerre, nous avons Dieu pour spectateur ; si nous sentons nos forces s'épuiser, implorons son secours. Du reste, son aide nous est nécessaire, non seulement pour vaincre, mais même pour combattre.

Précieuse est la récompense qui suit ici la victoire : « Si, nous dit l'Apôtre, vous mortifiez par l'esprit les agissements de la chair, vous vivrez. » (Rom. 8.) Oui, si par l'esprit nous mortifions les convoitises des sens (c'est une gloire de leur résister, c'est une perfection d'en être affranchi) ; si nous donnons la mort à ce principe de mort, nous vivrons de la vie vraiment digne de ce nom. Mais prenons garde que, dans ce magnifique travail de mortification, notre esprit ne vienne à tomber dans la présomption. Dieu est esprit ; notre âme est esprit, elle aussi, et, parce qu'elle est esprit, nous disons, à la suite de l'Apôtre : « Je suis soumis par l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair à la loi du péché. » (Rom. 7.) Et encore : « L'esprit convoite contre la chair, et la chair contre l'esprit. »

(Gal. 5.) Eh bien, est-ce par notre esprit que nous pouvons mortifier la chair ? Le croire, ce serait un acte de présomption orgueilleuse, à laquelle Dieu ne manquerait pas de résister et de refuser sa grâce. Non, pour réussir dans cette entreprise, il faut être enfant de Dieu, et « l'on n'est enfant de Dieu, que si l'on est mû par l'Esprit de Dieu. » (Rom. 8.) Arrière donc toute pensée de suffisance, lorsque nous entendons l'Apôtre nous dire : « Si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez, » puisqu'il ajoute aussitôt : « Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. » L'Apôtre ne veut donc pas que notre esprit se regarde comme assez fort et assez habile pour vaincre la chair, si l'Esprit divin ne lui prête son assistance.

Et que personne n'objecte la puissance de sa volonté, la puissance de son libre arbitre. Qu'est-ce que cette volonté, qu'est-ce que ce libre arbitre ? Si Dieu ne les dirige, notre chute est certaine ; s'il ne leur tend la main, ces puissances ne sauraient nous relever. Quiconque d'ailleurs prétend se conduire soi-même par soi-même dans la mortification de la chair, ne sera pas épicurien ; il pourra être stoïcien ; mais à quoi bon ? Cela lui permettra-t-il d'aspirer au titre d'enfant de Dieu ? Ce titre n'appartient ni à ceux qui vivent selon la chair et se laissent séduire par ses plaisirs, ni à ceux qui suivent les inspirations de leur esprit, et ne se conduisent que par ses lumières : ce titre est le privilège exclusif « de ceux que conduit l'Esprit de Dieu. »

Est-ce à dire pour cela que, dans le bien qu'on nous attribue, notre action personnelle est nulle ? Non, nous sommes portés au bien, et en même temps nous nous y portons nous-mêmes ; notre action n'est pas absente,

mais elle n'est bonne que si elle est dirigée par un bon guide. L'Esprit-Saint est ce guide, et il nous aide à faire le bien. Le nom d'aide, d'auxiliaire qu'il prend à notre égard, nous avertit assez que nous avons une part dans l'action. N'est-ce point là le sens de cette prière qui part si souvent de notre cœur : « Mon Dieu, soyez mon aide, ne m'abandonnez point! » (Ps. 26.) Nul ne peut aider celui qui ne fait rien. « Nous savons, dit enfin l'Apôtre, que tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, » (Rom. 8.) qui sont ses enfants. Si notre opération était nulle, l'Esprit-Saint ne pourrait être notre coopérateur ; or, il l'est en vérité par ses exhortations, ses lumières et ses secours ; et il n'est que cela, parce que cette triple manière d'agir sur nous laisse à notre action, tout en la conduisant, sa pleine et entière liberté. (*Serm.* 156.)

LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ

Le Mystère ineffable de la T. S. Trinité, d'un seul Dieu en trois personnes, doit être l'objet de notre foi et de nos adorations.

Nous disons Dieu le Père, Dieu le Fils, sans admettre que ce sont deux Dieux. Dire qu'il y a deux Dieux, qu'il y a trois Dieux, est une impiété. Et cependant le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, et l'Esprit-Saint, Esprit du Fils et du Père, n'est ni le Père ni le Fils. Mais l'enseignement que les oreilles catholiques reçoivent de l'Église, ne nous permet pas de confesser trois Dieux, bien que, interrogés sur chaque

personne séparément, nous soyons obligés d'affirmer qu'elle est Dieu.

Cette croyance passe pour absurde aux yeux de certains hommes, qui confondent l'ordinaire avec l'extraordinaire, le visible avec l'invisible, et qui comparent la créature au Créateur. Si, disent-ils, Celui qu'on nomme le Père est Dieu ; si Celui qu'on nomme le Fils est Dieu ; si Celui qu'on nomme le Saint-Esprit est Dieu, n'en résulte-t-il pas que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois Dieux ? — Non, leur répond le catholique. — A cette réponse, leur pensée se trouble, parce que la lumière lui fait défaut ; leur cœur reste fermé, parce qu'ils n'ont pas la clef de la foi.

D'après la foi, la Trinité est un seul Dieu ; elle est une seule Éternité, une seule Puissance, une seule Majesté ! Ils sont trois sans être trois Dieux. — Mais ces trois, que sont-ils ? — Ils sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Considéré en lui-même, le Père est Dieu ; considéré par rapport au Fils, il est Père ; — de même pour le Fils ; en lui-même, il est Dieu ; par rapport au Père, il est Fils ; — de même pour le Saint-Esprit : il est Dieu, si on le considère en soi ; il est Saint-Esprit, si on le considère par rapport au Père et au Fils.

De deux hommes, l'un est père, et l'autre est fils. Chacun d'eux, en dehors de la relation qui les unit, est homme ; mais, en vertu de cette relation, le premier est père, le second est fils. Seulement, ces deux personnes sont deux hommes, deux natures humaines, deux humanités distinctes. La nature humaine est, en effet, sujette au nombre. En est-il ainsi de la nature divine, de la Divinité ! Évidemment non, le nombre ne pouvant tomber sur l'Infini. De sorte que, dans la Trinité, il y a quelque chose d'ineffable, que la parole ne saurait

exprimer, à savoir qu'elle admet le nombre et qu'elle ne l'admet pas. D'une part, elle est trois, Père, Fils et Saint-Esprit : voilà le nombre. D'autre part, dès que l'on cherche quelle est la nature de ces trois, le nombre disparaît. C'est ce qui a fait dire au Psalmiste que « La Sagesse de Dieu est sans nombre. » (Ps. 14.)

En se portant sur la Trinité, la pensée commence à compter; mais, après avoir compté, elle ne peut dire ce qu'elle a compté. Le Père est le Père, le Fils est le Fils, et le Saint-Esprit est le Saint-Esprit : sont-ce là trois Dieux ? Non. Trois Tout-Puissants ? Non. Trois Créateurs du monde ? Non. Est-ce le Père qui est Tout-Puissant ? Oui, sans doute. Le Fils n'est donc pas Tout-Puissant ? Il l'est également. Et le Saint-Esprit ? Il possède la même Toute-Puissance. Ce sont donc trois Tout-Puissants? Non, ils sont un seul Tout-Puissant. Ces trois personnes n'admettent le nombre que pour indiquer les relations qui existent entre elles, et non point pour ce qu'elles sont en soi. En lui-même, le Père est Dieu et Tout-Puissant avec le Fils et le Saint-Esprit : il ne s'ensuit pas qu'il y ait trois Dieux et trois Tout-Puissants. Mais, en tant que Père, le Père n'est tel que par rapport au Fils; ainsi du Fils, qui n'est Fils que par rapport au Père; ainsi du Saint-Esprit, qui n'est Saint-Esprit que par rapport au Père et au Fils. En énumérant donc ces trois Relations, ces trois Personnes dans la Divinité, nous devons dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu, un seul Tout-Puissant. Et ainsi, Dieu n'est pas en dehors du nombre, et cependant le nombre ne le comprend pas. (*Traité* 39 *sur l'Év. de S. Jean.*)

LA FÊTE DIEU

Amour qui éclate dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie. Charité, paix et unité qui en sont les fruits.

Le pain que nous voyons sur l'autel, une fois consacré par la parole de Dieu, est le corps de Jésus-Christ. De même, dès que le vin renfermé dans le calice est sanctifié par la parole de Dieu, il devient le sang de Jésus-Christ. C'est ainsi que Notre-Seigneur a voulu nous rendre participants de sa chair et de son sang, immolés pour la rémission de nos péchés. *Serm.* 227.)

Voilà que ce festin est prêt : le Seigneur nous l'avait promis, quand il dit : « Je suis le Pain vivant descendu du ciel. » (Jean 6.) O aliment qui relève les forces épuisées et qui ne s'épuise jamais lui-même ; que l'on mange sans le consommer ; dont les affamés se rassasient, sans nuire à son intégrité ! (*Serm.* 28.) Quelle table admirable ! Le Maître même de la table s'y donne en nourriture. C'est ce que nul hôte ne fait pour ses convives, et c'est ce que fait le Christ : il nous convie à son banquet, et, à ce banquet, sa chair est notre aliment, et son sang notre breuvage. (*Serm.* 329.)

A ces noces du Christ le Père de l'Époux a invité premièrement le peuple Juif. Mais que dit l'Évangile ? « Ceux qui avaient été invités, n'étaient pas dignes. » (Matth. 22.) Ensuite, il a invité la multitude des Gentils ; elle a rempli l'Église, et, à la table du Seigneur, ce ne sont pas des mets grossiers ou des boissons communes qu'elle a pris : elle s'est nourrie de la chair et du sang

du Pasteur lui-même, du Christ, qui a été mis à mort. Comme un agneau innocent, il a été tué pour ses propres noces, et il a servi sa chair à ceux qu'il avait invités. (*Serm.* 372.)

Fidèles, nous nous asseyons à la table d'un puissant. Quel est ce puissant ? Celui qui se donne à nous, qui nous offre, non des aliments préparés par des serviteurs habiles, mais sa propre table, c'est-à-dire, lui-même. Comme des pauvres, nous nous approchons donc de cette table, pour nous y rassasier. « Les pauvres mangeront et seront rassasiés. » (Ps. 21.) Mais à quoi, par là, nous obligeons-nous ? Nous nous asseyons à la table d'un puissant. Or, nous dit l'Écriture, « quand vous prenez place à la table d'un puissant, sachez que vous devez vous-même préparer un festin semblable à celui qui vous est servi. » (Prov. 23.) Voici l'explication que saint Jean nous fournit de ces paroles : « Le Christ a donné sa vie pour nous » : Soyons donc prêts à en faire autant. Comment cela ? « Nous devons également donner notre vie pour nos frères. » (1. Jean 3.) Tel est le festin par lequel il faut répondre au festin. Mais cette réponse est-elle possible à des pauvres comme nous ? Oui, si nous demandons au Christ, qui nous a invités, de nous rendre assez riches pour répondre de la sorte à son invitation, en ayant de quoi le nourrir à notre tour. Que nous faut-il ? De la charité. Il en est le trésor et le trésor unique : qui n'y a pas recours n'a rien. Si nous avons un peu de charité, c'est à ce trésor que nous en sommes redevables. L'Apôtre nous l'enseigne : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » (1. Cor. 4.) En supposant donc que nous n'ayons qu'un peu de charité, demandons au Christ de l'augmenter, demandons-lui de la rendre parfaite, de la porter à

cette grandeur incomparable qui permet « de donner sa vie pour ses amis. » C'est là le plus beau festin qu'on puisse ici-bas offrir au Christ en retour de celui qu'il nous offre, et qui est le plus auguste de tous les festins de ce monde. Adorable festin ! Si notre pauvreté le fréquente, elle en sort riche de charité, d'une charité qui progresse d'autant plus que cette fréquentation est plus persévérante. (*Serm.* 332.)

Que ceux qui vont y manger et boire, y aillent donc encore, sans jamais se lasser. Que leur faim et leur soif restent toujours ardentes : c'est la vie qui est leur aliment, c'est la vie qui est leur breuvage. Oh ! mangeons la vie, buvons la vie, et nous aurons la vie : nous l'aurons, si ce qui est visible dans le sacrement est reçu par nous spirituellement dans la vérité. (*Serm.* 231.) Il en est de l'Eucharistie comme des autres sacrements : elle exprime autre chose que ce qui se présente à nos regards. Qu'est-ce que nous voyons ? Une apparence corporelle. Qu'est-ce que l'esprit y découvre ? Un fruit tout spirituel. Pour avoir l'intelligence du corps de Jésus-Christ, écoutons l'Apôtre disant aux fidèles : « Vous êtes le corps du Christ et ses membres. » (1. Cor. 12.) Donc le symbole de ce que nous sommes se trouve déposé sur la table du Seigneur : nous y recevons notre propre mystère, en même temps que nous y recevons la chair de Jésus-Christ, sous l'apparence du pain. Pourquoi sous cette apparence ? Parce que, nous dit encore l'Apôtre : « Nous ne sommes tous qu'un seul pain, un seul corps. » (1. Cor. 12.) O unité, ô vérité, ô piété, ô charité ! « Nous sommes un seul pain, c'est-à-dire, un seul corps, bien que nous soyons multitude. « Le pain ne se fait pas d'un seul grain, mais de plusieurs grains de blé. Lorsqu'on nous

a exorcisés, nous étions comme sous la meule ; lorsqu'on nous a baptisés, nous avons été comme une pâte imprégnée d'eau, et, enfin, par le Saint-Esprit, nous avons été soumis à l'action du feu. Soyons donc ce que nous voyons, et recevons ce que nous sommes. Soyons un seul pain, un seul corps dans, avec et par le Christ ; et, en recevant le Christ à sa table, pensons à recevoir aussi le mystère de l'unité et de la charité fraternelles. Sur sa table, le Christ, pour nous unir étroitement à lui, et en lui à nos frères, a symbolisé ce grand mystère d'union et de paix. Quiconque reçoit le sacrement eucharistique, en état de rupture avec les liens de la paix, ne le reçoit donc point pour son salut ; il le transforme en un témoignage qui le condamne. (*Serm.* 272.)

TABLE DES MATIÈRES

AVRIL

De la conversion du pécheur.

I. Motifs et exemples de pénitence. — II. Il n'est point de crime dont un pécheur vraiment pénitent ne puisse espérer le pardon. — III. Dieu pardonne au pécheur qui se repent et qui reconnaît son péché. — IV. Le pécheur ne doit pas différer sa conversion. — V. Grand danger que court le pécheur en différant sa conversion. — VI. Attendre pour se convertir la fin de la vie, c'est s'exposer à une conversion incertaine et douteuse. — VII. La pénitence, dans cette vie, est utile; inutile est celle à laquelle on est condamné pour toujours après la mort. — VIII. En changeant de vie, le pécheur pénitent oblige Dieu à changer de sentence. — IX. Le pécheur doit imiter David, non dans son péché, mais dans sa pénitence. — X. L'exemple du publicain apprend au pécheur pénitent comment il doit accuser son iniquité devant Dieu. — XI. L'exemple du publicain enseigne au pécheur comment il doit s'humilier devant Dieu. — XII. Le pécheur pénitent, en accusant son péché devant Dieu, doit ne l'attribuer qu'à lui-même. — XIII. Le pécheur doit par la pénitence s'indigner contre lui-même. — XIV. Il faut que le péché soit puni, ou par la justice de Dieu, ou par la pénitence du pécheur. — XV. La pénitence permet au pécheur de trouver contre la colère divine un refuge dans la divine bonté. — XVI. Grandeur de la miséricorde et de la patience avec lesquelles Dieu attend la conversion et le retour du pécheur. — XVII. La confession des péchés est le commencement de la conversion et des œuvres bonnes. — XVIII. Par l'humble confession de ses péchés, le pécheur attire Dieu dans son cœur. — XIX. La confession du pécheur pénitent loue et glorifie la miséricorde

de Dieu. — XX. La confession douloureuse des péchés en cette vie aura pour récompense dans le ciel la confession de louange et de gloire. — XXI. Le cœur coupable ne peut être purifié et guéri que par la contrition. — XXII. La contrition et l'humiliation du cœur, voilà le sacrifice qui apaise Dieu. — XXIII. La meilleure contrition est celle qui, après avoir commencé par la crainte du châtiment, se perfectionne par l'amour de Dieu. — XXIV. La crainte de la peine doit, dans le pécheur pénitent, précéder la charité, pour en préparer la venue. — XXV. Soupirs et gémissements de l'âme pénitente et profondément contrite en présence du Dieu qu'elle a offensé. — XXVI. A la douleur de ses péchés, le pécheur pénitent doit joindre les bonnes œuvres, pour satisfaire au Dieu offensé. — XXVII. Pour que la pénitence ne soit pas stérile, il faut que les œuvres mauvaises soient rachetées et expiées par les œuvres bonnes. — XXVIII. Le pécheur pénitent ne peut obtenir de Dieu le pardon de ses péchés s'il ne pardonne lui-même à ceux qui l'ont offensé. — XXIX. Le pécheur pénitent, après le pardon de ses péchés, doit éviter les rechutes. — XXX. Il faut que la vie chrétienne soit une continuelle pénitence.

MAI

De la mort, du jugement et de l'enfer.

I. Il est arrêté que tous les hommes meurent. — II. Vivre ici-bas, c'est courir à la mort. — III. La mort est entrée dans le monde comme peine du péché. — IV. Horreur de notre nature pour la mort. — V. Malgré son horreur naturelle pour la mort, le chrétien doit l'accepter et la subir patiemment pour obéir à Dieu. — VI. Il y a deux morts : la mort temporelle, qui est inévitable, et la mort éternelle, qui peut s'éviter. — VII. La crainte si grande que nous cause la mort du corps doit nous montrer combien plus est à craindre la mort de l'âme. — VIII. Les précautions que l'on prend pour retarder

la mort temporelle enseignent au chrétien tout le soin avec lequel il doit chercher à éviter la mort éternelle. — IX. Ne nous préoccupons pas du genre de mort qui nous atteindra : que notre préoccupation soit de bien mourir. — X. On apprend à bien mourir en apprenant à bien vivre. — XI. Le plus grand des malheurs est de mourir dans le péché. — XII. La mort des pécheurs est très mauvaise. — XIII. A la première mort des pécheurs en succède une seconde infiniment malheureuse. — XIV. La mort des justes est précieuse devant Dieu. — XV. La pensée de la mort est des plus salutaires. — XVI. C'est une perversion que de se préoccuper de la manière dont le corps sera confié à la terre, sans penser aux moyens à prendre pour mériter à l'âme une place dans le ciel. — XVII. Ce sont les bonnes œuvres à envoyer d'avance dans le ciel, et non les biens temporels à laisser ici-bas, qui doivent préoccuper quiconque désire une bonne mort. — XVIII. Devant la certitude de la mort et l'incertitude de son heure, nous devons nous tenir toujours prêts à mourir. — XIX Vivons de manière à pouvoir, en mourant, attendre avec confiance la venue de notre Juge. — XX. Accordons-nous avec Dieu, avant de comparaître à son jugement. — XXI. La vue du Christ comme Juge ne nous causera aucune alarme, si, sur la terre, nous ne l'avons pas méprisé comme Rédempteur. — XXII. Sévérité du jugement que subira l'âme après sa mort. — XXIII. Le jugement dernier, formidable pour les méchants qu'il châtiera, n'a rien que de désirable pour les bons qu'il couronnera. — XXIV. Au jour du jugement, le Christ apparaîtra dans cette même humanité où il a été jugé autrefois, et la vue de cette humanité sainte fera la joie des bons, la terreur et le supplice des méchants. — XXV. Confusion des damnés au jugement dernier. — XXVI. Après le jugement, les damnés retourneront dans l'enfer, au milieu des supplices incomparables de la seconde mort. — XXVII. La vie et les peines des damnés seront éternelles. — XXVIII. Pour des plaisirs d'un moment, le pécheur subira des peines éternelles. — XXIX. Peine du dam et peine du sens. — XXX. Les peines de l'enfer sont d'une gravité telle qu'aucune comparaison ne peut en fournir l'idée. — XXXI. Quiconque désire éviter les peines de l'enfer doit fréquemment les prendre pour objet de ses plus sérieuses méditations.

JUIN

Devoirs de la vie chrétienne et piété envers Dieu.

I. De la reconnaissance que nous devons à Dieu pour le bienfait de notre création et de notre appel à la foi. — II. Même sujet. — III. Nous devons profondément estimer l'image et la ressemblance divine que nous portons dans notre âme. — IV. Dignité du chrétien. — V. Le chrétien est fils de Dieu, frère et cohéritier de Jésus-Christ. — VI. Adam et Ève nous ont engendrés pour la mort, Dieu et l'Église nous ont engendrés pour la vie, ce dont nous devons grandement nous réjouir. — VII. Les bienfaits de Dieu envers nous sont si nombreux qu'ils réclament de notre part des actions de grâces qui soient, sinon égales à ces bienfaits, du moins continuelles. — VIII. N'ayons pas seulement le nom de chrétiens: vivons encore et conduisons-nous comme tels. — IX. La vie du chrétien ne doit jamais cesser d'être une gloire et une occasion de gloire pour Dieu. — X. Le chrétien doit toujours chercher la plus grande gloire de Dieu. — XI. N'agissons pas pour être vus et loués des hommes. — XII. Le chrétien véritable opère le bien devant les hommes pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain. — XIII. N'attribuons qu'à Dieu le bien qui est en nous. — XIV. Aimons à reconnaître et à confesser que notre justice ne vient que de Dieu. — XV. Sur la pureté d'intention. — XVI. Dans les bonnes œuvres, la main gauche doit ignorer ce que fait la main droite. — XVII. Ne cherchons que Dieu pour récompense de nos bonnes œuvres. — XVIII. Louons Dieu dans le bien que nous faisons, et ne blâmons que nous dans le mal qui nous afflige. — XIX. Heureux ou malheureux, bénissons toujours le Seigneur. — XX. Lorsque Dieu nous éprouve, pensons, pour pratiquer la patience, que c'est un médecin qui veut nous guérir, un père qui veut nous instruire. — XXI. L'âme vraiment chrétienne accepte les épreuves comme autant de bienfaits. — XXII et XXIII. Soumission constante à la volonté de Dieu. — XXIV. Pour pouvoir toujours goûter la joie véritable dans le bonheur et dans le malheur, il

faut rester uni à Dieu. — XXV. Le bonheur ne se trouve que dans la possession du Souverain Bien. — XXVI. L'âme qui vit en Dieu et dans laquelle Dieu demeure possède la vraie félicité. — XXVII. Ce que doit être le cœur, pour que Dieu habite en lui. — XXVIII Dans toutes nos détresses, réfugions-nous en Dieu. — XXIX. Progressons sans cesse dans la connaissance et l'amour de Dieu. — XXX. Nous devons, même en pratiquant la vertu, nous défier de nous-mêmes, pour ne mettre notre confiance qu'en Dieu, auteur de tout bien.

FÊTES FIXES

Les saints apôtres Philippe et Jacques. — Les apôtres sont les colonnes de l'Église : un moment ébranlées par la Passion du Christ, elles furent raffermies par sa Résurrection..... 244
Invention de la Sainte Croix. — Les quatre dimensions de la Croix..... 246
Nativité de saint Jean-Baptiste. — Excellence de la sainteté de saint Jean-Baptiste : d'après le témoignage de Jésus-Christ même, nul d'entre les enfants des femmes ne s'est élevé plus haut que lui..... 250
Les saints apôtres Pierre et Paul. — Admirable providence de Dieu qui choisit un pêcheur pour confondre l'orgueil du monde, et un persécuteur pour inspirer l'espérance du pardon..... 253
Ascension. — En montant au ciel, le Christ achève sa glorification. Leçons qui découlent pour nous de ce mystère..... 256
Pentecôte. — La venue du Saint-Esprit apporte la charité, la paix et l'unité..... 259
Lundi de la Pentecôte. — Merveilleux témoignage que le Saint-Esprit, par la bouche des apôtres, a rendu à la divinité de Jésus-Christ..... 262
Mardi de la Pentecôte. — Nécessité pour le chrétien d'appeler sur lui l'assistance du Saint-Esprit..... 264
La T. S. Trinité. — Le mystère ineffable de la T. S. Trinité, d'un seul Dieu en trois personnes, doit être l'objet de notre foi et de nos adorations..... 267
La Fête-Dieu. — Amour qui éclate dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Charité, paix et unité qui en sont les fruits..... 270

FIN DE LA TABLE

Imprimerie E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

BR 65 .A52F7 1898
v.2 SMC
AUGUSTINE, SAINT, BISHOP
OF HIPPO.
SAINT AUGUSTIN MAITRE DE
LA VIE SPIEITUELLE, OU,
AKA-0139 (MCFM)

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY